This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
VI. 1770L(31)

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-UNIEME.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

DE MORALE,

ET DE POLITIQUE.

PAR

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

A LONDRES.

M. D. CC. LXXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES

dans ce Volume.

Dialogue entre un ſauvage de Guiane & un bachelier pariſien. . . page 1

. . . . . *entre Ariſte & Acrotal.* . 14

. . . . . *entre Lucien, Eraſme & Rabelais aux champs éliſées.* . . 21

. . . . . *entre un jéſuite, un janſeniſte, un quaker, un anglican, un luthérien, un puritain, un muſulman, un juif, & des chinois.* 31

. . . . . *entre Sophronie & Melinde, ou l'éducation des filles.* . . 35

. . . . . *entre madame de Pompadour & Tullia, ou les anciens & les modernes.* 39

. . . . . *entre le chapon & la poularde.* 51

Dialogue entre Péricles, un Grec moderne & un Ruſſe. . . . 59

. . . . . *entre un Indien & un Japonois.* 68

. . . . . *entre le bacha Tuctan, & le jardinier Karpos.* . . . 77

1 *Dialogue. A. B. & C. ſur Hobbes, Grotius & Monteſquieu.* . . 83

2 . . . . *ſur l'ame.* . . 105

3 . . . . *ſur la queſtion ſi l'homme eſt né méchant.* 112

4 . . . . *ſur la loi naturelle & la curioſité.* 126

5 . . . . *ſur la liberté & la théocratie.* 133

6 . . . . *ſur les trois ſortes de gouvernemens, & ſur mille erreurs anciennes.* 141

7 . . . . *ſur la queſtion, ſi l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.* 147

8 . . . . *des ſerfs de corps.* . . 154

9 . . . . *des eſprits ſerfs.* . . 159

10 . . . . *ſur la religion.* . . 165

11 *Dialogue sur le droit de la guerre.* . . 175

12 . . . . *du code de la perfidie.* . . 189

13 . . . . . *des loix fondamentales.* . . . 195

14 . . . . *que tout état doit être indépendant.* 200

15 . . . . *sur la meilleure législation.* . 205

16 . . . . *des abus.* 210

17 . . . . *sur des choses curieuses.* . 214

Conversation de monsieur l'intendant des Menus avec monsieur l'abbé Brizel. . 232

Sur l'esprit. 250

Lettre à un premier commis sur l'avantage que les lettres procurent à l'état. . 260

Eloge funèbre des oficiers morts dans la guerre de 1741. 265

Sur la police des spectacles. . . . 286

Diatribe du docteur Akakia. . . . 291

Discours de monsieur de Voltaire à sa récep-

tion à l'académie françaiſe le 9e. Mai 1746. 310

Panégirique de Louis XV fondé ſur les faits. 332

Fin de la table.

MÉLANGES

MÉLANGES
DE
PHILOSOPHIE, DE MORALE, ET DE POLITIQUE.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon sens, & qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

LE BACHELIER.

MOnsieur le sauvage, vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est

là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là: l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux: chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct: nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment? en ſociété! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothèques & des cabarets?

LE SAUVAGE.

Non; eſt-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes, des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations conſidérables? Nous vivons comme ces gens-là. Les familles voiſines ſe prêtent du ſecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de beſoins; nous nous procurons aiſément la nouriture; nous nous marions, nous faiſons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eſt tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monſieur, vous n'êtes donc pas ſauvage?

LE SAUVAGE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus; il faut que j'y rêve; nous apellons *ſauvage* un homme de mauvaiſe humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déja dit que nous vivons enſemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous apellons encor ſauvages les bêtes qui ne ſont pas aprivoiſées, & qui s'enfoncent dans les forêts; & de là nous avons donné le nom de *ſauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chaſſez.

LE BACHELIER.

Penſez-vous quelquefois?

LE SAUVAGE.

On ne laiſſe pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ſerais curieux de ſavoir quelles ſont vos idées : que penſez vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je penſe que c'eſt un animal à deux pieds, qui a la faculté de raiſonner, de parler & de rire, & qui ſe ſert de ſes mains beaucoup plus adroitement que le ſinge. J'en ai vu de pluſieurs eſpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui ſont chez monſieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, & vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux ſont blonds ; ils ſont tous noirs dans notre Amérique : je n'en ſais guères davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, monſieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eſt-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en ſais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes ſoient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraiſſent des machines organiſées qui ont du ſentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous monſieur le ſauvage, qu'imaginez-vous avoir par deſſus les bêtes?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment ſupérieure, beaucoup plus d'idées, & comme je vous l'ai déja dit, une langue qui forme incomparablement plus de ſons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raiſonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plait, comment avez-vous tout cela? Et de quelle nature eſt votre eſprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? penſez-vous toujours? votre volonté eſt-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voila bien des queſtions; vous me demandez comment je poſſede ce que Dieu a daigné donner à l'homme: c'eſt comme ſi vous me demandiez comment je ſuis né? Il faut bien, puiſque je ſuis né homme, que j'aye les choſes qui conſtituent l'homme; comme un arbre

a de l'écorce, des racines, & des feuilles. Vous voulez que je ſache de quelle nature eſt mon eſprit? je ne me le ſuis pas donné, je ne peux le ſavoir: comment mon ame anime mon corps? je n'en ſuis pas mieux inſtruit. Il me ſemble qu'il faut avoir vu le premier reſſort de votre montre, pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez ſi je penſe toujours? non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confuſément: quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorſque je vois un objet de plus près, je le diſtingue mieux: quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorſque je ferme les yeux je ne vois rien. Vous me demandez après cela ſi ma volonté eſt libre? Je ne vous entends point: ce ſont des choſes que vous ſavez ſans doute; vous me ferez plaiſir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui; j'ai étudié toutes ces matières; je pourais vous en parler un mois de ſuite ſans diſcontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaiſſez-vous le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte? ſavez-vous quel eſt le meilleur des gouvernemens? le meilleur culte? le droit des gens? le droit public? le droit civil? le droit canon? comment ſe nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique? Savez-vous à quel deſſein il

pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité, monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste : il me paraît que tout ce qui vous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon, & très juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; & que ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous-mêmes, & très mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voisins, sans beaucoup de peines & de chagrins ; nous atrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent-vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nouri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête ;

je veux vous la renverser; dînons ensemble, après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'Ai avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aye un très bon estomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus soif; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles l'étaient avant le dîner; ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, & plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premiérement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien, mais les médecins le savent, & vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très bien; écoutez; l'ame ne tenant aucune place est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les esprits animaux, qui s'élèvent de l'esto-

mac; montent à l'ame qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils sont matière, & qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impression; & comme elle est simple, & que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie quand on a trop mangé; de là vient que plusieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui se peut dire sur cette grande affaire; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre: allons par degrés. Savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles?

LE SAUVAGE.

Comment? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux, que ce que nous voyons?

LE BACHELIER.

Assurément, & ce que nous voyons est ce

qu'il y a de mieux. Il eſt bien vrai que les hommes ſe pillent & s'égorgent; mais c'eſt toujours en faiſant l'éloge de l'équité & de la douceur. On maſſacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres raiſonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaiſſez pas juſqu'à celle de l'Acadie que vous connaiſſez, on a tué au moins en batailles rangées cinq cent cinquante-cinq millions ſix cent cinquante mille hommes, ſans compter les petits enfans & les femmes écraſées dans des villes miſes en cendres; mais c'eſt pour le bien public: quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes ſont ſujets, font connaître le prix de la ſanté; & les crimes dont la terre eſt couverte relèvent merveilleuſement le mérite des hommes pieux, du nombre deſquels je ſuis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi. Or les choſes ne pouraient être dans cette perfection, ſi l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car..... Mais allons pied-à-pied; quelle idée avez-vous des loix, & du juſte & de l'injuſte, & du beau & du *to kalon*, comme dit *Platon?*

LE SAUVAGE.

Mais, monſieur, en allant pied-à-pied, vous me parlez de cent choſes à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en converſation. Ça, dites-moi, qui a fait les loix dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaiſſons pas de plus énergique: comment l'entendez-vous, s'il vous plait?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers, & du maïs, ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre m'aprend qu'il n'y a pas d'autre *eſprit des loix.*

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monſieur le ſauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Eh bien, les femmes! elle me plaiſent beaucoup quand elles ſont belles & douces: elles ſont fort ſupérieures à nos cocotiers, c'eſt

LE BACHELIER.

Holà, eh, monsieur le sauvage, encor un petit mot; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange. ——

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la constitution, qu'en pensez-vous?

LE SAUVAGE.

Adieu.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O Le bon tems que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent son corps nud & sanglant à la porte de tous les colèges pour faire amende honorable!

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable? il avait fait des crimes bien énormes?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me diſiez d'où ſont venus chez vous les hommes? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'eſt Dieu qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'eſt pas répondre. Je vous demande de quel pays ſont venus vos premiers hommes?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où ſont venus nos premiers arbres. Vous me paraiſſez plaiſans, vous autres meſſieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir ſans vous; nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voila un ſauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voila un bachelier bien bavard.

que ſes Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expoſe les choſes avec une fidélité ſi odieuſe, il met ſous les yeux le pour & le contre avec une impartialité ſi lâche, il eſt d'une clarté ſi intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le ſens commun en état de juger, & même de douter; on n'y peut pas tenir; & pour moi j'avoue que j'entre dans une ſainte fureur quand on parle de cet homme-là, & de ſes ſemblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils ayent jamais prétendu vous mettre en colère..... mais où courez-vous donc ſi vîte?

ACROTAL.

Chez monſieur *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience; mais il eſt tantôt avec ſon page, tantôt avec la ſignora *Buona roba*, je n'ai pu encor avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il eſt actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à lui dire.

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interpoſer ſon crédit pour faire brûler un petit abbé qui inſinue parmi nous les ſentimens de *Locke*, d'un philoſophe

loſophe anglais! figurez-vous quelle horreur!

ARISTE.

Eh quels ſont donc, s'il vous plait, les ſentimens horribles de cet Anglais?

ACROTAL.

Que ſais-je? c'eſt par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées; que Dieu, qui eſt le maître de tout, peut acorder des ſenſations & des idées à tel être qu'il daignera choiſir; que nous ne connaiſſons ni l'eſſence, ni les élémens de la matière; que les hommes ne penſent pas toujours; qu'un homme bien yvre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans ſon ſommeil; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien, ſi votre petit abbé diſciple de *Locke* eſt aſſez mal aviſé pour ne pas croire qu'un yvrogne endormi penſe beaucoup, faut-il pour cela le perſécuter? quel mal a-t-il fait? a-t-il conſpiré contre l'état? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide? Entre nous, dites-moi, ſi jamais un philoſophe a cauſé le moindre trouble dans la ſociété?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne ſont-ils pas pour la plûpart des ſolitaires? ne ſont-ils pas pauvres, ſans protection, ſans apui? & n'eſt-ce pas en partie pour ces raiſons que vous les perſécutez, parce que vous croyez pouvoir les oprimer facilement?

ACROTAL.

Il eſt vrai qu'autrefois il n'y avait guères dans cette ſecte que des citoyens ſans crédit, des *Socrates*, des *Pomponaces*, des *Eraſmes*, des *Bayles*, des *Deſcartes*; mais à préſent la philoſophie eſt montée ſur les tribunaux, & ſur les trônes mêmes; on ſe pique par tout de raiſon, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'eſt là ce qui eſt vraiment funeſte; & c'eſt pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philoſophes qui n'ont ni fortune, ni puiſſance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! & de quoi, s'il vous plait? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais diſputé vos emplois, vos prérogatives, vos tréſors?

ACROTAL.

Non, mais ils nous mépriſent, puiſqu'il faut tout dire; ils ſe moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bien; il ne faut se moquer de personne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les loix & la magistrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échaufe notre bile, car nous sommes bien au-dessus des loix.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous vouliez que les loix fondées sur la raison universelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'atirer la même vénération?

ACROTAL.

Laissons-là les loix & les juges; ne songeons qu'aux philosophes; il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sotises que nous; ainsi nous devons nous élever contr'eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sotises, sans doute,

puis qu'ils ſont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont cauſé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'eſt en quoi nous ſommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne reſſemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous ſerions les maîtres du monde, ſans ces coquins de gens d'eſprit.

ARISTE.

Eh bien, dites-leur, ſi vous voulez, qu'ils n'en ont point, prouvez-leur qu'ils raiſonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grace pour ce pauvre diſciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler ; monſieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'eſt pas à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raiſon ; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'impoſer ſilence aux petits philoſophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le ſilence vous-même, ne vous mêlez plus de raiſonner, ſoyez honnêtes gens, ſoyez compatiſſans, ne cherchez point à trouver le mal où il n'eſt pas ; & il ceſſera d'être où il eſt.

LUCIEN,

ERASME ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

Lucien fit il y a quelque tems connaiſſance avec *Eraſme*, malgré ſa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaiſſer à parler avec un Batave ; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent enſemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faiſais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout ?

ERASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande conſolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez priſes.

LUCIEN.

Cela m'étonne : les hommes aiment aſſez

qu'on leur montre leurs sotises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun aplique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ERASME.

Il y avait une énorme diférence entre les gens ridicules de votre tems, & ceux du mien: vous n'aviez à faire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, & à des philosophes qui avaient encor moins de crédit que les dieux; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative?

ERASME.

Aussi je ne riais guères; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière diférente. Il y avait bien pis; un homme de

mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voila d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon tems les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine! quelle est cette profession-là?

ÉRASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre-humain, à être absurde & esclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voila un bien vilain métier! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui deshonore la nature humaine? Passe encor pour vivre aux dépens d'autrui: mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun & de perdre sa liberté!

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens, ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cent mille.

LUCIEN.

Juſte ciel ! Le monde eſt donc devenu bien ſot & bien barbare depuis que je l'ai quité ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant ; *progeniem vitioſiorem.*

ERASME.

Ce qui me conſole, c'eſt que tous les hommes dans le ſiécle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en deſcendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raiſon.

LUCIEN.

C'eſt de quoi je doute fort. Dites-moi, je

vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems ?

ERASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien *lit & éclate de rire ;* Rabelais *survient.*)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN *à Erasme.*

Quel est cet original ?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaisant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme* ; & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes enſemble ; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand pontife juſqu'à celle de docteur en théologie qui eſt la dernière de toutes ; je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſent.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, *Eraſme ?*

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ERASME.

Que monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer; & comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais* que vous voyez imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'insensé pour échaper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siécle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maitres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'apellait-il?

RABELAIS.

Un *papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des rois; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez sur nous en démence! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sotises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encor plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément; & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, & votre nation le soufrait! elle était donc bien patiente?

RABELAIS.

Il faut que je vous aprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire

pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauts & les cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse & m'en surent gré. Les gens grossiers ne virent que les ordures & les savourèrent; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, *Erasme*, pouriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(*Ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erasme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous

deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur ariver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis, voila un malheureux qui s'eſt fatigué toute ſa vie à ſe tromper, & qui ne gagne rien ici à ſortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'eſt-ce rien d'être détrompé?

ERASME.

C'eſt peu de choſe quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaiſir eſt de montrer le chemin à ſes amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à perſonne.

Eraſme & *Rabelais* raiſonnèrent aſſez longtems. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *torchecus*, & quelques pages de *l'éloge de la folie*. Enſuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre ſouper enſemble.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JÉSUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vaſes d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vaſes; vous n'avez qu'à croire ſur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre eſprit, de votre cœur, de vos penſées, de vos ſentimens. Jéſus-Chriſt eſt mort pour tous, comme on ſait; la grace eſt donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'atrition; ſi l'atrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSÉNISTE *arivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Eſcobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le menſonge. Non, Jéſus n'eſt mort que pour pluſieurs; la grace eſt donnée à peu; l'atrition eſt une ſotiſe; les forces des Chinois ſont nulles, & vos prières ſont des blaſphêmes; car *Auguſtin & Paul*.....

LE JÉSUITE.

Taiſez-vous, hérétique; ſortez, ennemi de *St. Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur qui cite *Auguſtin* & *Paul*, & venez tous que je vous batiſe.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point batiſer par la main d'un moliniſte, vous ſeriez damnés à tous les diables. Je vous batiſerai dans un an au plutôt, quand je vous aurai apris ce que c'eſt que la grace.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne ſoyez batiſés ni par la patte de ce renard, ni par la grife de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point batiſé du tout; c'eſt ainſi que nous en uſons. Le batême peut avoir ſon mérite; mais on peut très bien s'en paſſer. Tout ce qui eſt néceſſaire, c'eſt d'être animé de l'eſprit; vous n'avez qu'à l'atendre, il viendra, & vous en ſaurez plus en un moment que ces charlatans n'en pouraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monſtres viennent ici vous dévorer! Mes chers brebis, ne ſavez-vous pas que l'égliſe anglicane eſt la ſeule égliſe

égliſe pure? nos chapelains qui ſont venus boire du punch à Canton ne vous l'ont-ils pas dit ?

LE JÉSUITE.

Les anglicans ſont des déſerteurs; ils ont renoncé à notre pape, & le pape eſt infaillible.

LE LUTHERIEN.

Votre pape eſt un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des moliniſtes, & des janſéniſtes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens: prononcez ſeulement ces mots, *in*, *cum*, *ſub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pekin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le ſouper enſemble le matin; car vous ſaurez que dans le quatriéme ſiécle de l'ère de *Denis le petit*.....

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voila bien des diſcours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'aviſe encor d'aboyer, je leur coupe à tous les deux

oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce ſera vous, mes chers Chinois, que je circonciraï: je vous donne huit jours pour vous y préparer; & ſi quelqu'un de vous autres après cela s'aviſe de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah! mes enfans! ſi vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez; mais ſi vous êtes aſſez impies pour manger du liévre, qui, comme vous ſavez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai paſſer au fil de l'épée quand je ſerai le plus fort, ou ſi vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

Ah! par *Confucius* & les cinq kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'eſprit? Monſieur le géolier des petites-maiſons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

Eraſte ſort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il eſt jeune, bien fait, ſpirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il eſt tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encor.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas inſenſible pour lui.

SOPHRONIE.

C'eſt un troiſième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouſerez bientôt *Eraſte*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouſerai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'opoſe à un parti ſi ſortable ?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix ; j'aime *Eraſte*, & je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. *Eraſte* a de l'eſprit, mais il l'a impérieux & mordant ; il a des graces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi ; je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur

faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour *Eraſte*, mais j'ai étudié ſon caractère; il a trop contredit mon inclination; je veux être heureuſe, je ne le ſerais pas avec lui; j'épouſerai *Ariſte* que j'eſtime, & que j'eſpère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raiſonnable pour votre âge. Il n'y a guères de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un préſent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire ſur vous-même?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raiſon, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais deſtinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeuneſſe à des religieuſes, comme elles ont laiſſé le ſoin de leur première enfance à des nourices étrangères. J'entens dire que dans ces couvens, comme dans la plûpart des collèges où les jeunes gens ſont élevés, on n'aprend guères que ce qu'il faut oublier pour toute ſa vie; on enſevelit dans la ſtupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne ſortez guères de votre priſon que pour être promiſe à un inconnu qui vient

vous épier à la grille ; quel qu'il ſoit, vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un ſinge, vous vous croyez trop heureuſe ; vous vous donnez à lui ſans le connaître ; vous vivez avec lui ſans l'aimer ; c'eſt un marché qu'on a fait ſans vous, & bientôt après les deux parties ſe repentent.

Ma mère m'a cru digne de penſer de moi-même, & de choiſir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait apris à réuſſir dans les ouvrages convenables à mon ſexe ; mais née pour vivre dans la ſociété, elle m'a fait inſtruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la ſociété ; elle a formé mon eſprit, en me faiſant craindre les écueils du bel eſprit ; elle m'a menée à tous les ſpectacles choiſis qui peuvent inſpirer le goût ſans corompre les mœurs, où l'on étale encor plus les dangers des paſſions que leurs charmes, où la bienſéance règne, où l'on aprend à penſer & à s'exprimer. La tragédie m'a paru ſouvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienſéances ; & j'oſe dire que ces inſtructions, qu'on ne regarde que comme des amuſemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être penſant dont il falait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuſte, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

LES ANCIENS ET LES MODERNES, OU LA TOILETTE DE MADAME DE POMPADOUR.

TAYLOR INST. OXFORD

MADAME DE POMPADOUR.

QUelle eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même tems ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuſe ?

TULLIA.

Je ſuis *Tullia*, née à Rome, il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, & non à la françaiſe: je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne & votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! madame, faites-moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à madame *Tullia*.

TULLIA.

Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voila un, sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah, ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissions point les bas; c'est

une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne, madame, je crois que vous n'avez point de chemiſe.

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre tems.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous, madame?

TULLIA.

Du tems de *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris, on y jouait *Catilina*, & tous les perſonnages de mon tems; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catilina*; je fus bien ſurpriſe. Mais, madame, il me ſemble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en eſt pleine. Nos miroirs n'étaient pas la ſixiéme partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame, ils ſont faits avec du ſable, & rien n'eſt ſi commun parmi nous.

TULLIA.

Voila un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'eſt point un tableau, c'eſt une eſtampe; cela n'eſt fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, & ce ſecret éterniſe les tableaux que le tems conſume.

TULLIA.

Ce ſecret eſt admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui aſſiſtait à la toilette, prit alors la parole, & dit à* Tullia *en tirant un livre de ſa poche.*

Vous ſerez bien plus étonnée, madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à-peu-près comme ces eſtampes, & que cette invention éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

Le ſavant préſenta ſon livre à Tullia; *c'était un recueil de vers pour madame la marqui-*

ſe : Tullia *en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur.*

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe ; & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me paraît le plus grand éfort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, madame, mais on ne les lit plus ; j'en ſuis fâché pour monſieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiſſons guères que ſon nom.

(*Alors on aporta du chocolat, du thé, du café, des glaces.* Tullia *fut étonnée de voir en été de la crême & des groſeilles gelées. On lui dit que ces boiſſons figées avaient été compoſées en ſix minutes par le moyen du ſalpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inſpirèrent d'abord quelque dégoût, elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui ſe trouva là lui répondit,*)

Les fruits dont ces boiſſons ſont compoſées

viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous apellez *café*; & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assûre qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

MONSIEUR LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'*Amérique*, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous apellions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que madame* Tullia *avait trouvé ses vers mauvais, lui repliqua brusquement:*

Vos Romains qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers n'en avaient pas conquis la vingtiéme partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain; encor est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit

que vous, qui eſt plus belle que vous, & qui porte des chemiſes. Si elle liſait mes vers, je ſuis ſûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquiſe fit taire le ſavant, qui manquait de reſpect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. *Monſieur le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; & tirant ſa montre à laquelle pendait galamment une petite bouſſole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arivé dans un autre hémiſphère. La ſurpriſe de la romaine redoublait à chaque mot qu'on lui diſait, & à chaque choſe qu'elle voyait; elle s'écria enfin:*

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent ſur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je ſens que je vais raporter de triſtes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit MR. LE DUC.

Conſolez-vous, madame, nul homme n'aproche parmi nous de votre illuſtre père, pas même l'auteur de la *gazette eccléſiaſtique*, ou celui du *journal chrétien*; nul homme n'aproche de *Céſar* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il ſe peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames ſublimes; mais ce ſont

de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en eſt pas de même des arts & des ſciences; le tems & d'heureux hazards les ont perfectionnés. Il nous eſt plus aiſé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des perſonnages ſemblables à monſieur votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez ſiflé la tragédie de *Catilina*; mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* eſt prodigieuſement ſupérieur au modèle que vous connaiſſez dans *Euripide*. J'eſpère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte ſur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, ſi vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous ſerez étonnée d'entendre chanter en parties. C'eſt encor là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'apliquer votre œil à ce verre, regardez cette maiſon qui eſt à une lieue.

TULLIA.

Par les dieux immortels, cette maiſon eſt au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraiſſait.

MONSIEUR LE DUC.

Eh bien, madame, c'eſt avec ce joujou que

nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'eſt avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémiſphère. Voyez-vous cet autre inſtrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâſſé ? c'eſt cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, & qui a démontré que les aſtres pèſent ſur la terre, & la terre ſur les aſtres. Il a parfilé la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoſe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, monſieur ?

MONSIEUR LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de *Cicéron*. C'eſt éfiler une étoſe, la détiſſer fil-à-fil, & en ſéparer l'or ; c'eſt ce que *Newton* a fait des rayons du ſoleil ; les aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc & pair ; vous me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

MONSIEUR LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience, elle eſt très commune; les jeunes gens en ſortant des écoles en ſavent plus que tous vos philoſophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayons dans notre Europe ſubſtitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont ſuccédé à l'empire romain ayent toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une ſuite continue de grands-hommes depuis mon père juſqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & pour qu'on parvînt à connaître ſi bien le ciel & la terre.

MONSIEUR LE DUC.

Point du tout, madame, nous ſommes des barbares, qui ſommes venus preſque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les ſciences. Nous avons vécu ſept à huit cents ans comme des ſauvages; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une eſpèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre-humain que vous aviez éclairé

&

& ſubjugué. Ce qui vous étonnera, c'eſt que dans les derniers ſiécles de cette barbarie, c'eſt parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raiſon, que la nature a ſuſcité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de ſecourir la vue afaiblie par l'âge; les autres ont paîtri du ſalpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des inſtrumens de guerre, avec leſquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *Céſar*, & la phalange macédonienne, & toutes vos légions; ce n'eſt pas que nous ſoyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Céſars*, mais c'eſt que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politeſſe d'un grand ſeigneur, avec l'érudition d'un homme d'état; vous auriez été digne d'être ſénateur romain.

MONSIEUR LE DUC.

Ah! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuſe pour moi.

TULLIA.

Conſultez vos beaux miroirs faits avec du ſable, & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien, monſieur, vous diſiez donc le plus poliment du monde que vous en ſavez beaucoup plus que nous.

MONSIEUR LE DUC.

Je disais, madame, que les derniers siécles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands-hommes; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scholastiques barbares qui ont régné longtems parmi nous, mais nous respectons *Cicéron*, & tous les anciens qui nous ont apris à penser. Si nous avons d'autres loix de physique que celles de votre tems, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence, & voila peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de monsieur le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. *Tullia fut très contente des paroles & de la musique*, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

EH mon Dïeu, ma poule, te voila bien triſte; qu'as-tu?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite ſervante m'a priſe ſur ſes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cu, a ſaiſi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arachée, & l'a donnée à manger à ſon chat. Me voila incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle: ni vous ni moi n'aurons plus de conſolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, & moi chapon. La ſeule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eſt que j'entendis ces jours paſſés, près de mon poulalier, raiſonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils puſſent chanter devant le pape avec une voix plus claire.

Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, & qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous serons plus gras, le feront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! Ah les monstres !

LE CHAPON.

C'est leur coûtume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point

de diſtraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arachent les plumes, nous coupent la tête, & nous font rôtir. On nous aporte devant eux dans une large piéce d'argent; chacun dit de nous ce qu'il penſe; on fait notre oraiſon funèbre; l'un dit que nous ſentons la noiſette; l'autre vante notre chair ſuculente; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion; & voila notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins! Je ſuis prête à m'évanouir. Quoi! on m'arachera les yeux! on me coupera le cou! je ſerai rôtie & mangée! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords?

LE CHAPON.

Non, ma mie; les deux abbés dont je vous ai parlé diſaient que les hommes n'ont jamais de remords des choſes qu'ils ſont dans l'uſage de faire.

LA POULARDE.

La déteſtable engeance! Je parie qu'en nous dévorant ils ſe mettent encor à rire & à faire des contes plaiſans, comme ſi de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, & qui

font fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins & à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire*, qui fit aracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait dificile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guères.

LA POULARDE.

C'était aparemment pour les manger qu'on les rôtissait?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assûrer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, & que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nouri ces monstres

en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décolée & rôtie! Nous traite-t-on ainſi dans le reſte du monde?

LE CHAPON.

Les deux abbés diſent que non. Ils aſſûrent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi ſainte, qui depuis des milliers de ſiécles leur défend de nous manger; que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples juſtes, avait raporté en Europe cette loi humaine, qui fut ſuivie par tous ſes diſciples. Ces bons abbés liſaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand-homme! le divin homme que ce *Porphyre!* avec quelle ſageſſe, quelle force, quel reſpect tendre pour la divinité, il prouve que nous ſommes les alliés & les parens des hommes, que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes ſentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui ſe dévelope dans nous juſqu'au point déterminé par les loix éternelles, & que ni les hommes ni nous ne paſſons jamais. En éfet, ma chère poularde, ne ſerait-ce pas un outrage à la divinité, de dire que nous avons des ſens pour ne point ſentir, une cervelle pour ne point penſer? Cette imagination digne, à ce qu'ils diſaient, d'un fou nommé

Deſcartes, ne ſerait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuſe de la barbarie?

Auſſi les plus grands philoſophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'ocupaient à tâcher d'aprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés ſi ſupérieures à celles de l'eſpèce humaine. Nous étions en ſûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les ſages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*, il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ſes diſciples qui s'était fait chrétien par gourmandiſe.

LA POULARDE.

Eh bien, dreſſa-t-on des autels à ce grand homme qui enſeignait la vertu au genre-humain, & qui ſauvait la vie au genre animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui déteſtent encor aujourd'hui ſa mémoire; ils diſent qu'il était impie, & que ſes vertus étaient fauſſes, atendu qu'il était payen.

LA POULARDE.

Que la gourmandiſe a d'afreux préjugés! J'entendais l'autre jour dans cette eſpèce de grange qui eſt près de notre poulalier, un homme qui parlait ſeul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point; il s'écriait *que*

DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux apellés* hommes; *que* DIEU *leur avait défendu de se nourir de notre sang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis? Il est impossible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines; ce sang se mêle nécessairement à notre chair; ils désobéissent donc visiblement à Dieu en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilège de tuer & de dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre Créateur n'a point de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer & de nous faire cuire; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres nos éternels ennemis. Il y a longtems qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'acord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, & n'employent les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il est défendu de nous man-

ger deux jours de la semaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs, cette loi qui te paraît favorable est très barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures, dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons; ils apellent cela *jeûner*, se *mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh mon Dieu! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau?

LE CHAPON.

C'en est fait, ma mie, notre dernière heure est venue, recommandons notre ame à Dieu.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera une indigestion qui le fasse crever! Mais les petits se vengent des puissans par de vains souhaits, & les puissans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu pour toute l'éternité, ma chère poularde.

PERICLÉS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.

PERICLÉS.

J'Ai quelques queſtions à vous faire. *Minos* m'a dit que vous étiez Grec.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité; j'étais le très humble eſclave de la ſublime Porte.

PERICLÉS.

Que parlez-vous d'eſclave? un Grec eſclave!

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre choſe?

LE RUSSE.

Il a raiſon: Grec & eſclave, c'eſt la même choſe.

PERICLÉS.

Juſte ciel! que je plains mes pauvres compatriotes!

LE GREC.

Ils ne ſont pas ſi à plaindre que vous vous l'imaginez: pour moi j'étais aſſez content de ma ſituation: je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner; & pour cela je payais un tribut à ſa hauteſſe.

PERICLÉS.

Un tribut! Voila un étrange mot dans la bouche d'un Grec! Mais, dites-moi, en quoi conſiſtait cette marque humiliante de ſervitude?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, & les plus belles de mes filles.

PERICLÉS.

Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'eſclavage! Vit-on jamais les contemporains de *Miltiade*, d'*Ariſtide*, & de *Thémiſtocle!*...

LE GREC.

Voila des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils boſtangis, capigi-bachis, ou pachas à trois queues?

PERICLÉS *au Ruſſe.*

Quels ſont ces titres ridicules & barbares dont le ſon vient déchirer mes oreilles ? Je me ſuis ſans doute adreſſé à quelque groſſier Béotien, ou à un Spartiate imbécile. (*au Grec.*) Vous avez ſans doute entendu parler de *Périclès ?*

LE GREC.

De *Périclès !* point du tout.... atendez.... N'eſt-ce pas le nom d'un ſolitaire fameux ?

PERICLÉS.

Qu'eſt-ce donc que ce ſolitaire ? Etait-ce la premiére perſonne de l'état ?

LE GREC.

Bon ! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

PERICLÉS.

Par quel moyen ce ſolitaire eſt-il donc devenu fameux ? a-t-il, comme moi, livré des batailles, & fait des conquêtes pour ſa patrie ? a-t-il érigé quelques grands monumens aux dieux, ou formé quelques établiſſemens utiles au public ? a-t-il protégé les arts & encouragé le mérite ?

LE GREC.

Non, l'homme dont je veux parler ne ſavait ni lire, ni écrire ; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première choſe qu'il faiſait dès le matin était de ſe déchirer les épaules à coups de fouet : il ofrait à Dieu ſes flagellations, ſes veilles, ſes jeûnes & ſon ignorance.

PERICLÉS.

Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne ?

LE GREC.

Aſſurément : nous autres Grecs nous révérons ſa mémoire autant que celle d'aucun homme.

PERICLÉS.

O deſtinée !... Mais, dites-moi, ma mémoire n'eſt-elle pas toujours en vénération à Athènes ? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence & le bon goût ?

LE GREC.

C'eſt ce que je ne ſaurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on apelle *Sétines* ; c'eſt un petit miſérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

PERICLÉS.

Ainſi vous connaiſſez auſſi peu la fameuſe & ſuperbe ville d'Athènes, que les noms de *Thémiſtocle* & de *Périclès?* Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit ſouterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

LE RUSSE.

Point du tout, il vivait dans Athènes même.

PERICLÉS.

Comment? il vivait dans Athènes, & il ne me connaît point! il ne ſait pas même le nom de cette ville fameuſe!

LE RUSSE.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, & n'en ſavent pas plus que lui. Cette cité, jadis ſi opulente & ſi fière, n'eſt plus aujourd'hui qu'un pauvre & ſale bourg apellé *Sétines.*

PERICLÉS.

Puis-je croire ce que vous me dites-là?

LE RUSSE.

Tel eſt l'éfet des ravages du tems, & de

inondations des barbares, plus destructeurs encor que le tems.

PERICLÉS.

Je sais très bien que les successeurs d'*Alexandre* subjuguèrent la Grèce; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'aprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

LE RUSSE.

Elle a depuis ce tems là changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde, empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens & des Turcs.

PERICLÉS.

Voila trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

LE RUSSE.

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes

toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guères que l'art de conquérir, & qu'aujourd'hui ils ne savent guères que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens, & surtout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, & les ont surpassés à beaucoup d'autres.

PÉRICLÉS.

Voila une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

LE RUSSE.

Point du tout, je suis Russe.

PÉRICLÉS.

A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens & des Turcs. Cependant les connaissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout à l'heure de si belles choses ?

LE RUSSE.

Non ; je ne connais ce peuple que par vos

hiſtoriens: pour notre nation, elle deſcend des Scythes & des Sarmates.

PERICLÉS.

Eſt-il poſſible qu'un deſcendant des Sarmates & des Scythes connaiſſe mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs & des Sarmates; un de nos ſouverains, s'étant trouvé homme de génie, forma le deſſein de bannir l'ignorance de ſes états, & l'on vit s'y élever rapidement les arts & les ſciences, des académies & des ſpectacles. Nous avons étudié l'hiſtoire de tous les peuples, & notre hiſtoire a mérité l'atention des autres peuples.

PERICLÉS.

J'avoue que pour produire ces ſortes de métamorphoſes, il ne faut dans un prince que la volonté & le courage; mais il eſt plus vrai encor que j'ai perdu bien du tems; j'eſpérais avoir rendu mon nom immortel, & je vois qu'il eſt déja oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien; & c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous atendiez pas.

PERICLÉS.

J'en conviens: cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec *Osiris*, *Minos*, *Lycurgue*, *Solon*, & tous ces législateurs & fondateurs d'empires, dont les actions & les maximes sont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

L'INDIEN ET LE JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canuſi (*a*), qui ſont les grands cuiſiniers de notre iſle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous acordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mau-

(*a*) Les *canuſi* ſont les anciens prêtres du Japon.

vais goût qu'on apelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme: mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette afaire furent nos canuſi, autrement pauxcoſpie (*b*); c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaiſante manie; il croyait avoir toujours raiſon; notre daïri & nos canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention abſurde, nos canuſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été ſans doute heureux & tranquiles?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécu-

(*b*) *Pauxcoſpie*, anagramme d'*épiſcopaux*.

tés, déchirés, dévorés pendant près de deux siécles. Nos canuſi voulaient en vain avoir raiſon; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuſes de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il eſt vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette diférente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de dîner? au contraire, chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des goûts, mais on en diſpute, & la querelle s'échaufe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a diſputé bien longtems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend

enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxch (c), qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils ſont atachés à l'ancienne cuiſine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guères avec ces gens-là ?

LE JAPONOIS.

Non ; il y a enſuite les piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pen-

(c) On voit aſſez que les *Breuxch* ſont les Hébreux *& ſic de cæteris.*

dant un tems considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine pâtisserie qu'on apelle en japonois *du pudding*. Au reste, tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personne n'a plus aprofondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à aprendre dans les livres des canusi, qu'on apelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batistanes, ni des autres; mais les quekars méritent une atention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils sont très dificiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un crisis large de quatre

doigts, le tout en front de bandière? il s'expoſe lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb; ainſi on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argile faites pour durer très peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gayeté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoue que ſi je n'étais pas canuſi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très grand nombre qu'on apelle *dieſtes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indiféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indiférent, pourvu que vous faſſiez quelque prière à Dieu avant ou après le dîner, & même ſimplement avant le déjeuner, & que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de *Terluh* & de *Vincal*, & de *Memnon*, &c.: il eſt bon ſeulement que nos dieſtes avouent que nos canuſi ſont très ſavans en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les atroupemens sont souverainement défendus, & punis sur le champ sans rémission; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier japonois,

qui a écrit dans la langue ſacrée, *ſuti raho, cus ſlac, natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt:* ce qui veut dire, le dîner eſt fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous; notre liberté eſt affermie ſous nos taicoſema; nos richeſſes augmentent; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur *Recina*, fils de ce poëte indien *Recina* (*d*), ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace*, & non *les graces*,

Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions?

LE JAPONOIS.

Le *Recina* dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumière? que ſi on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable?

(*d*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont apris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes apellées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poëtiques (*e*).

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voila trop de préjugés!

(e) NB. *Cet Indien* Recina, *ſur la foi des rêveurs de ſon pays, a crû qu'on ne pouvait faire de bonnes ſauſſes que quand* Brama *par une volonté toute particulière enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que* Brama *leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence japonoiſe.*

God never acts by partial will, but by general Laws.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

Entretien du bacha TUCTAN, *& du jardinier* KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils ſont bons... de quelle religion es-tu à préſent?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite iſle de Samos apartenait aux Grecs, je me ſouviens que l'on me faiſait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *tou patrou*; on me faiſait prier Dieu tout droit ſur mes deux jambes, les mains croiſées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens ſont venus, alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs ſont revenus & ont chaſſé les Vénitiens, alors

il a falu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chaſſé les Grecs, & je vous entends crier [illegible]*b illa Allach* de toutes vos forces; je ne ſais plus trop ce que je ſuis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raiſonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? miſérable!

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme: il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha ?

KARPOS.

Très fidèle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton papa grec faiſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou*, & du *Touyou*, d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, & que je ſais bien que le *Tou patrou* n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe : mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'iſle & me chaſſaient, me ſerais-tu fidèle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourais-je vous être fidèle, puiſque vous ne ſeriez plus mon bacha ?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fais, que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eſt-il pas vrai, (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſupoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort, car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre

tre ſerment. Pouriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien ? c'eſt comme ſi ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui à ma façon, ils ſont en petit nombre, mais ils me ſufiſent, & ſi j'en avais davantage ils m'embaraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon mari, bon père, bon voiſin, bon ſujet, & bon jardinier ; je ne vais pas au-delà, & j'eſpère que Dieu me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde à moi qui ſuis le gouverneur de ton iſle ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache ?

eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les bachas ? C'eſt une afaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête bacha que je ſuis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet !* je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon bacha.

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE A. B. C.

Traduits de l'anglais par monſieur HUET.

PREMIER DIALOGUE.

Sur HOBBES, GROTIUS, & MONTESQUIEU.

A.

EH bien vous avez lu *Grotius*, *Hobbes*, & *Monteſquieu*: que penſez-vous de ces trois hommes célèbres?

B.

Grotius m'a ſouvent ennuyé; mais il eſt très ſavant; il ſemble aimer la raiſon & la vertu; mais la raiſon & la vertu touchent peu quand elles ennuyent: il me paraît de plus, qu'il eſt quelquefois un fort mauvais raiſonneur. *Monteſquieu* a beaucoup d'imagination ſur un ſujet qui ſemblait n'exiger que du jugement: il ſe trompe trop ſouvent ſur les

faits ; mais je crois qu'il ſe trompe auſſi quelquefois quand il raiſonne. *Hobbes* eſt bien dur, ainſi que ſon ſtile ; mais j'ai peur que ſa dureté ne tienne ſouvent à la vérité. En un mot *Grotius* eſt un franc pédant, *Hobbes* un triſte philoſophe, & *Monteſquieu* un bel eſprit humain.

C.

Je ſuis aſſez de cet avis. Ta vie eſt trop courte, & on a trop de choſes à faire pour aprendre de *Grotius*, que ſelon Tertullien *la cruauté, la fraude & l'injuſtice ſont les compagnes de la guerre* ; que Carnéade *défendait le faux comme le vrai* ; qu'Horace a dit dans une ſatyre, *la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte* (*a*) ; que ſelon Plutarque *les enfans ont*

(*a*) NB. *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum.*

Ce cruel vers ſe trouve dans la treiſiéme ſatyre. *Horace* veut prouver contre les ſtoiciens, que tous les délits ne ſont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine ſoit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœna irroget æquas.

C'eſt la raiſon, la loi naturelle qui enſeigne cette juſtice ; la nature connaît donc le juſte & l'injuſte. Il eſt bien évident que la nature enſeigne à toutes les mères qu'il vaut mieux coriger ſon enfant que de le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil, qu'il eſt plus juſte de ſecourir ſon père que de le laiſſer dévorer par une bête féroce, & plus juſte de remplir ſa promeſſe que de la violer.

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemples, *nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, la nature ne peut

de la compassion; que *Chrisippe* a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter*; que si l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté*; que *Carnéade* a dit, *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir

discerner le juste de l'injuste, il y a, dis-je, un autre vers qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des loix. Pourquoi ferait-il d'un autre avis que *Cicéron*, & que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord; qui, flate plus lâchement *Octave* qu'il n'ataque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai; qu'il change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le sens des mots *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura, potest &c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que *St. Jaques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épître: *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* St. Augustin, dans une lettre à *St. Jérome*, relance un peu l'apôtre *St. Jaques*, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Augustin!* comment un homme qui s'est enyvré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots, o Sophiste africain! *Horace* avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

quand il dit dès ſon premier chapitre du Ier. livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je penſe avec lui qu'*Alexandre* & *Ariſtote* ne ſont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du ſabbat à ne rien faire. De braves théologiens ſe ſont élevés contre lui avec leur abſurdité ordinaire; mais moi, qui Dieu merci ne ſuis point théologien, je trouve *Grotius* un très bon homme.

J'avoue qu'il ne ſait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enſeigné la circonciſion aux autres peuples. Il eſt aſſez reconnu aujourd'hui, que la petite horde judaïque avait pris toutes ſes ridicules coutumes des peuples puiſſans dont elle était environnée; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix?

A.

Vous avez raiſon, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payée. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très groſſiérement dans ſon livre de *la vérité du chriſtianiſme* en copiant les auteurs chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait jamais elle-même eu cette prétention inſolente, tandis que renfermée dans les rochers de la

Paleſtine, & dans ſon ignorance, elle n'avait pas ſeulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ſes voiſins admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme par *Hiſtape* & par les ſibylles; & l'avanture de la baleine qui avala *Jonas*, par un paſſage de *Licofron*. Le pédantiſme & la juſteſſe de l'eſprit ſont incompatibles?

A.

Monteſquieu n'eſt pas pédant: que penſez-vous de ſon *eſprit des loix*.

B.

Il m'a fait un grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vrayes, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *lettres perſanes*: le chap. XXVII du liv. XIX eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de *Paul Véroneſe*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de *Calot*. Partout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finances odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules; ainſi, tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſurtout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrin-

the ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier, qu'un homme qui écrit ſur les loix diſe dans ſa préface; *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage*; & il eſt encor plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Montaigne* légiſlateur, auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encor, lorſqu'après avoir cité les loix grecques & romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire; il vous dit d'après *Puffendorf*, que du tems du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France (*b*). *Puffendorf* parlait fort au hazard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des morts. La France n'avait alors ni la Lor-

(*b*) *NB.* On va même juſqu'à ſupoſer vingt-neuf millions.

raine, ni l'Alzace, ni la Franche-Comté, ni le Rouſſillon, ni l'Artois, ni le Cambréſis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle poſſède toutes ces provinces, il eſt prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur aſſûre ſur la foi de *Chardin* qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui ſoit navigable en Perſe. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I. vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume*; mais ſans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les provinces frontières ſont aroſées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; le Zinderud traverſe Hiſpahan, l'Agi ſe joint au Kur, &c. & puis, quel raport l'*eſprit des loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perſe?

Les raiſons qu'il aporte de l'établiſſement des grands empires en Aſie, & de la multitude des petites puiſſances en Europe, ſemblent auſſi fauſſes que ce qu'il dit des rivières de la Perſe. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu ſubſiſter*: la puiſſance romaine y a pourtant ſubſiſté plus de cinq cents ans, & *la cauſe*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'eſt qu'il y a de grandes plaines*. Il n'a pas ſongé que la Perſe eſt entrecoupée de montagnes; il ne s'eſt pas ſouvenu du Caucaſe, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut

ni donner des raiſons des choſes qui n'exiſtent point, ni en donner de fauſſes des choſes qui exiſtent.

Sa prétendue influence des climats ſur la religion eſt priſe de *Chardin*, & n'en eſt pas plus vraie; la religion mahométane, née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Miſie, de l'Afrique ſeptentrionale, de la Servie, de la Boſnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce; elle a régné en Eſpagne, & il s'en eſt falu bien peu qu'elle ne ſoit allée juſqu'à Rome. La religion chrétienne eſt née dans le terrain pierreux de Jéruſalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon eſt preſque un aliment mortel. Jéſus ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens: leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourit que de cochons, comme dans la Veſtphalie: on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encor révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par tout les citations ſont fauſſes; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que dans le teſtament atribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (*c*), *que ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheu-*

(*c*) Livre III. chap. VI.

reux honnête homme, il ne faut point s'en ſervir, tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.

Le miſérable teſtament, fauſſement atribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV. „ On peut dire hardiment que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui „ eſt la plus aiſée en ſes afaires eſt préférable à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un „ pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe „ bien forte, ſi elle ne ſe laiſſe quelquefois „ amolir par la conſidération de ſes intérêts. „ Auſſi l'expérience nous aprend que les riches „ ſont moins ſujets à concuſſion que les autres, & que la pauvreté contraint un pauvre oficier à être fort ſoigneux du revenu „ du ſac ".

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait ſouvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*), *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire.* Il n'héſite pas à prendre *Plutarque* même pour ſon garant : il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler pluſieurs interlocu-

(*d*) Livre VII. chap. X.

teurs; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes; mais *Daphnéus* prend leur parti; *Plutarque* décide pour *Daphnéus*; il fait un très bel éloge de l'amour céleſte & de l'amour conjugal; il finit par raporter pluſieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'eſt même dans ce dialogue qu'on trouve l'hiſtoire de *Camma*, & celle d'*Eponime* femme de *Sabinus*, dont les vertus ont ſervi de ſujet à des piéces de théâtre.

Enfin, il eſt clair que *Monteſquieu* dans l'*eſprit des loix* a calomnié l'eſprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(e) *Les cadis ont ſoutenu que le grand-ſeigneur n'eſt point obligé de tenir ſa parole & ſon ſerment lorſqu'il borne par-là ſon autorité. Ricaut*, cité en cet endroit, dit ſeulement pag. 18 de l'édition d'Amſterdam de 1671. *Il y a même de ces gens-là, qui ſoutiennent que le grand-ſeigneur peut ſe diſpenſer des promeſſes qu'il a faites avec ſerment, quand pour les acomplir il faut donner des bornes à ſon autorité.*

Ce diſcours eſt bien vague. Le ſultan des Turcs ne peut promettre qu'à ſes ſujets, ou aux puiſſances voiſines. Si ce ſont des promeſſes à ſes ſujets, il n'y a point de ſerment; ſi ce ſont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il faſſe la guerre. L'alcoran ne dit en aucun

(e) Livre III. chap. IX.

endroit qu'on peut violer ſon ſerment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il ſe peut, que pour entreprendre une guerre injuſte, comme elles le ſont preſque toutes, le grand Turc aſſemble un conſeil de conſcience, comme ont fait pluſieurs princes chrétiens afin de faire le mal en conſcience: il ſe peut, que quelques docteurs muſulmans ayent imité les docteurs catholiques, qui ont dit, qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques; mais il reſte à ſavoir ſi cette juriſprudence eſt celle des Turcs.

L'auteur de l'*eſprit des loix* donne cette prétendue déciſion des cadis, comme une preuve du deſpotiſme du ſultan: il ſemble que ce ſerait au contraire une preuve qu'il eſt ſoumis aux loix, puiſqu'il ſerait obligé de conſulter des docteurs pour ſe mettre au-deſſus des loix. Nous ſommes voiſins des Turcs, nous ne les connaiſſons pas. Le comte de *Marſigli*, qui a vécu ſi longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaiſſance, ni de leur empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais *Sale* en 1734. Preſque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur juriſprudence eſt faux; & les concluſions que l'on en tire tous les jours contr'eux ſont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne ſais pas ce que *Monteſquieu* entend par bas commerce ; mais je ſais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démoſthène* était marchand de fer. La plûpart des ouvriers étaient des étrangers ou des eſclaves : il nous eſt important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï ſouvent déplorer, dit-il (*g*) *l'aveuglement du conſeil de* François I, *qui rebuta* Chriſtophe Colomb, *qui lui propoſait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né lorſque *Colomb* découvrit les iſles de l'Amérique.

Puiſqu'il s'agit ici de commerce, obſervons que l'auteur condamne une ordonnance du conſeil d'Eſpagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il (*h*), *ſerait ſemblable à celui que feraient les états de Hollande, s'ils défendaient la conſommation de la canelle.* Il ne ſonge pas, que les Eſpagnols n'ayant point de manufactures auraient acheté les galons & les étofes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la canelle. Ce qui était très rai-

(*f*) Livre IV. chap. VIII.
(*g*) Livre IV. chap. XIX.
(*h*) *Ibid.*

ſonnable en Eſpagne eût été très ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait ſa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel atribut de ſa ſouveraineté qui eſt celui de faire grace. Il ſerait inſenſé qu'il fît & défît ſes jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne ſaurait ſi un homme ſerait abſous ou s'il recevrait ſa grace.*

Tout cela eſt évidemment erroné. Qui empêcherait le ſouverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges? comment eſt-on en contradiction avec ſoi-même en jugeant ſelon la loi & en pardonnant ſelon ſa clémence? En quoi les idées ſeraient-elles confondues? comment pourait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grace après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement conſulté par le roi pour ſavoir s'il avait le droit d'aſſiſter au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ſes régiſtres que non-ſeulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était néceſſaire qu'ils y aſſiſtaſſent en qualité de premiers pairs.

Cet uſage s'eſt conſervé en Angleterre. Les rois d'Angleterre déléguent à leur place dans ces ocaſions un grand Stuard qui les repréſente. L'empereur peut aſſiſter au jugement d'un

(*i*) Livre VI. chap. V.

prince de l'Empire. Il eſt beaucoup mieux ſans doute qu'un ſouverain n'aſſiſte point aux jugemens criminels. Les hommes ſont trop faibles & trop lâches; l'haleine ſeule du prince ferait trop pencher la balance.

(*k*) *Les Anglais, pour favoriſer leur liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire eſt d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puiſſance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que ſaper la puiſſance eccléſiaſtique qui doit être une ſociété priante, édifiante, exhortante, & non pas puiſſante.

Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la nobleſſe. L'ignorance naturelle à la nobleſſe, ſon inatention, ſon mépris pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des loix de l'empire eſt à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt eſt en Angleterre dans la chambre haute; en Suède dans le ſénat compoſé de nobles; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans ſon nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au ſénat compoſé des grands de l'empire.

Ne faut-il pas diſtinguer entre les loix politiques & les loix de la juſtice diſtributive? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'état?

(*k*) Livre II. chap. IV.

tat ? Les loix du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont beſoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer, & quand elles ſont mauvaiſes, comme il arive fort ſouvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puiſſance ſuprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magiſtrats, & les principaux oficiers militaires ſont eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Quand ces fables ſeraient vrayes, qu'en réſulterait-il ? Nos magiſtrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatrièmes, ou en cinquièmes, auprès de meſdames les conſeillères ?

Pourquoi perdre ſon tems à ſe tromper ſur les prétendues flotes de *Salomon* envoyées d'Eſiongaber en Afrique, & ſur les chimériques voyages depuis la mer rouge juſqu'à celle de Bayonne, & ſur les richeſſes encor plus chimériques de Sofala ? Quel raport entre toutes ces digreſſions erronées & l'*eſprit des loix* ?

Je m'atendais à voir, comment les décrétales changèrent toute la juriſprudence de l'ancien code romain, par quelles loix *Charlemagne* gouverna ſon empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleverſa, par quel art & par quelle audace *Grégoire VII*

(*l*) Livre XV. chap. XVIII.
(*m*) Livre XVI. chap. V.

TAYLOR INST. OXFORD

& ſes ſucceſſeurs écraſèrent les loix des royaumes, & des grands fiefs ſous l'anneau du pêcheur, & par quelles ſecouſſes on eſt parvenu à détruire la légiſlation papale; j'eſpérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la juſtice preſque partout depuis les *Othons*, & celle des tribunaux apellés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier*; je déſirais de connaître l'hiſtoire des loix ſous leſquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvellées; je n'ai malheureuſement rencontré ſouvent que de l'eſprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raiſon les Gaulois, aſſervis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre ſous les loix romaines, quand ils furent de nouveau ſubjugués & dépouillés par une horde de Francs? Quelles furent bien préciſément les loix & les uſages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'adminiſtration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne?* Une foule de queſtions pareilles ſe préſente à l'eſprit. *Monteſquieu* n'en réſout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable inſtitué par *Charlemagne* en Veſtphalie, tribunal de ſang apellé le *conſeil veinique*, tribunal plus

horrible encor que l'inquiſition, tribunal compoſé de juges inconnus qui jugeaient à mort ſur le ſimple raport de ſes eſpions, & qui avait pour boureau le plus jeune des conſeillers de ce petit ſénat. Quoi! *Monteſquieu* me parle des loix de Bantam, & il ne connait pas les loix de *Charlemagne*, & il le prend pour un bon légiſlateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil eſt caſſé preſque à chaque article; j'ai été trompé; j'ai trouvé l'eſprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'eſprit des loix; il ſautille plus qu'il ne marche; il amuſe plus qu'il n'éclaire; il ſatyriſe quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait ſouhaiter qu'un ſi beau génie eût toujours plus cherché à inſtruire qu'à étonner.

Ce livre très défectueux eſt plein de choſes admirables dont on a fait de déteſtables copies. Enfin des fanatiques l'ont inſulté par les endroits mêmes, qui méritent les remerciemens du genre-humain.

Malgré ſes défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit ſincérement ce qu'il penſe, au-lieu que la plûpart des écrivains de ſon pays, à commencer par le grand *Boſſuet*, ont dit ſouvent ce qu'ils ne penſaient pas. Il a partout fait ſouvenir les hommes qu'ils ſont libres: il préſente à la nature humaine ſes titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encor, combien je ſuis affligé, qu'un livre qui pouvait être ſi utile ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *eſt le principe des républiques, l'honneur l'eſt des monarchies.* On n'a jamais aſſûrément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt opoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voila ce qui établit une république, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer, qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un Eſpagnol.

Que l'honneur ſoit le principe des ſeules monarchies, ce n'eſt pas une idée moins chimérique; & il le fait bien voir lui-même ſans y penſer; *la nature de l'honneur*, dit-il au chap. VII du liv. III, *eſt de demander des préférences, des diſtinctions. Il eſt donc par la choſe même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la choſe même, on demandait dans la république romaine la préture, le conſulat, l'ovation, le triomphe; ce ſont là des préférences, des diſtinctions qui valent bien les titres qu'on achète ſouvent dans les monarchies & dont le tarif eſt fixé. Il y a un autre fondement de ſon livre qui ne me paraît pas porter moins à faux; c'eſt la diviſion des gouvernemens en républicain, en monarchique, & en deſpotique.

Il a plu à nos auteurs, (je ne ſais trop pourquoi) d'apeller *deſpotiques* les ſouverains de l'Aſie, & de l'Afrique: on entendait autrefois par deſpote un petit prince d'Europe vaſſal du Turc, & vaſſal amovible, une eſpèce d'eſclave couronné gouvernant d'autres eſclaves. Ce mot deſpote, dans ſon origine, avait ſignifié chez les Grecs *maître de maiſon*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand Turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Monteſquieu* au commencement du ſecond livre définit ainſi le gouvernement deſpotique. *Un ſeul homme ſans loi, & ſans régle certaine, faiſant tout par ſa volonté & par ſon caprice.*

Or il eſt très faux qu'un tel gouvernement exiſte, & il me paraît très faux qu'il puiſſe exiſter. L'alcoran & les commentaires aprouvés ſont les loix des muſulmans: tous les monarques de cette religion jurent ſur l'alcoran d'obſerver ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenſes: & quand les ſultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins ſolemnellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine; mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays: je ſais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne ſavait l'hiſtoire ancienne, je ſais, dis-je, par le raport unanime de nos miſſionnaires de ſectes diſé-

rentes, que la Chine eſt gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je ſais, qu'il y a dans Pékin ſix tribunaux ſuprêmes, auxquels reſſortiſſent quarante-quatre autres tribunaux. Je ſais, que les remontrances faites à l'empereur par ces ſix tribunaux ſuprêmes ont force de loi; je ſais, qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrêmités de l'empire, ſans avoir envoyé ſon procès à un tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eſt-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique? L'empereur y eſt plus révéré que le pape ne l'eſt à Rome; mais, pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des loix? une preuve que ce ſont les loix qui régnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre ſainte religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous aurions pu prendre ſes loix en échange; mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce.

Il eſt bien ſûr que l'évêque de Rome eſt plus deſpotique que l'empereur de la Chine; car il eſt infaillible, & l'empereur chinois ne l'eſt pas: cependant cet évêque eſt encor aſſujetti à des loix.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une coruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'état, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des loix que les Français seuls connaissent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçans de l'univers puisqu'ils vendent & achètent jusqu'au droit de juger les hommes! Comment diable! Si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourais, moiennant douze ou quinze mille écus, devenir moi septième le maitre absolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens! On m'apellerait *monsieur* dans le protocole de mes collègues, & j'apellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des *Châtillon* & des *Montmorenci*, & je ferais tuteur des rois pour mon argent! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jaques Rousseau* veut faire beau-père du dauphin. C'est un grand droit (*n*).

B.

Il est vrai que *Montesquieu* a la faiblesse de dire que la vénalité des charges (*o*) *est bonne*

(*n*) Voyez *Emile* tome IV. pag. 178.
(*o*) Livre V. chap. XIX.

dans une monarchie. Que voulez-vous? il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de ne pas payer ſon tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de légiſlation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muſcade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*eſprit des loix.* J'aime les gens qui penſent & qui me font penſer. En quel rang mettez-vous ce livre?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font déſirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & conſtruit irréguliérement, dans lequel il y a beaucoup de beaux apartemens vernis & dorés.

A.

Je paſſerais volontiers quelques heures dans ces apartemens; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius*; ils ſont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique: mais vous, comment trouvez-vous la maiſon que *Hobbes* a bâtie en Angleterre?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une priſon ; car il n'y loge guères que des criminels & des eſclaves. Il dit que l'homme eſt né ennemi de l'homme, que le fondement de la ſociété eſt l'aſſemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité ſeule fait les loix, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas ; il ne diſtingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque choſe de vrai dans quelques-unes de ces idées ; mais ſes erreurs m'ont ſi fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de ſa ville quand je lis ſon *de Cive*, ni être mangé par ſa groſſe bête de *Léviathan*.

B.

Vous me paraiſſez, meſſieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Ariſtote* juſqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reſte.

C.

Je voudrais bien ſavoir, quel eſt le réſultat de toutes vos lectures & de vos réflexions ?

(*p*) Le mot de *vérité* eſt là employé aſſez mal-à-propos par *Hobbes* ; il falait dire *juſtice*.

A.

Très peu de choſe.

B.

N'importe, eſſayons de nous rendre compte de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme, ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits, & au vulgaire tyranniſé, enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

COmmençons. Il eſt bon, avant de s'aſſûrer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a afaire.

C.

C'eſt bien dit, quoique cela n'importe guères. Quelque ſoit l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit juſte; mais

j'aime toujours à traiter cette matière, qui plaisait tant à *Cicéron*. Qu'en pensez-vous, monsieur *A?* L'ame est immortelle?

A.

Mais monsieur *C*, la question est un peu brusque. Il me semble que pour savoir par soi-même si l'ame est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe: & c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les dificultés. *Lucrèce* disait il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ sit natura animæ.* On ignore la nature de l'ame, il pouvait dire, on ignore son existence: j'ai lu deux ou trois cent dissertations sur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien apris. Me voila avec vous, comme *St. Augustin* avec *St. Jérôme. Augustin* lui dit tout net qu'il ne sait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philosophe qu'*Augustin*, avait dit souvent la même chose avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage sans doute; mais moi, je n'en sais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a sa fluidité,

que les vents ont leur cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne ſais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abſolument ſi j'ai une ame, quand je ne conſulte que ma faible raiſon. Je vois bien que l'air eſt agité; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'apelle *cours du vent*. Une roſe végète; mais il n'y a point un petit individu ſecret dans la roſe, qui ſoit la végétation: cela ſerait auſſi abſurde en philoſophie que de dire que l'odeur eſt dans la roſe. On a prononcé pourtant cette abſurdité pendant des ſiécles. La phyſique ignorante de toute l'antiquité diſait, l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez: les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux: on faiſait une eſpèce d'exiſtence à part de l'odeur, de la ſaveur, de la vue, de l'ouïe: on allait juſqu'à croire que la vie était quelque choſe qui faiſait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainſi des paroles en êtres réels: on prétendait qu'une idée était un être; il falait conſulter les idées, les archetipes qui ſubſiſtaient je ne ſais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on apella *philoſophie*. *Ariſtote* réduiſit cette chimère en méthode; de là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques ſages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne ſont que des mots inventés pour ſoulager notre entendement, que la vie de l'animal n'eſt autre choſe que l'animal vivant, que ſes idées ſont l'animal penſant, que la végétation d'une plante n'eſt rien que la plante végétante, que le mouvement d'une boule n'eſt que la boule changeant de place, qu'en un mot, tout être métaphyſique n'eſt qu'une de nos conceptions. Il a falu deux mille ans pour que ces ſages euſſent raiſon.

C.

Mais s'ils ont raiſon, ſi tous ces êtres métaphyſiques ne ſont que des paroles, votre ame qui paſſe pour un être métaphyſique n'eſt donc rien? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en ſais rien du tout par moi-même. Je crois ſeulement que Dieu nous acorde cinq ſens & la penſée, & il ſe pourait bien faire que nous fuſſions dans Dieu comme diſent *Aratus* & *St. Paul*, & que nous viſſions les choſes en Dieu comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des penſées ſans avoir une ame : cela ſerait fort plaiſant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment ?

B.

Aſſûrément, & c'eſt renoncer au ſens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *apétit*, ou que vous apellez du nom vague & inexpliquable *ame* ?

B.

Non ſans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment, parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arangé les choſes, que quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera

ni trop humide, ni trop ſec, j'aurai des penſées; & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête ?

A.

Je n'en ſais rien, encor une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans dans un tems où l'on n'oſait encor penſer dans ſa patrie: *la dificulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer: mais de ſavoir comment un être quel qu'il ſoit peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, & je vous dirai en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auſſi.

A.

D'acord.

B.

Pourquoi donc raiſonnons-nous ? Comment ſaurons-nous ce qui eſt juſte ou injuſte, ſi nous ne ſavons pas ſeulement ce que c'eſt qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la diférence : nous ne connaiſſons rien du principe de la penſée, mais nous connaiſſons très bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, & que les autres le ſoyent envers nous; afin que tous puiſſent être ſur ce tas de boue le moins malheureux que faire ſe poura pendant le peu de tems qui nous eſt donné par l'Etre des êtres pour végéter, ſentir & penſer.

TROISIÉME ENTRETIEN.

Si l'homme eſt né méchant & enfant du diable.

B.

VOus êtes Anglais, monſieur *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion ſur le juſte & l'injuſte, ſur le gouvernement, ſur la religion, la guerre, la paix, les loix, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juſte, c'eſt *liberté* & *propriété*. Je ſuis fort aiſe de contribuer à donner à mon roi un

un million ſterling par an pour ſa maiſon, pourvu que je jouiſſe de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait ſa *prérogative :* je ne connais de loix que celles qui me protègent ; & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a, ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout eſt ſoumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la ſociété ?

A.

Tout eſt de droit divin ſi vous voulez, parce que Dieu a fait les hommes, & qu'il n'arive rien ſans ſa volonté divine, & ſans l'enchaînement des loix éternelles, éternellement exécutées ; l'archevêque de Canterbury, par exemple, n'eſt pas plus archevêque de droit divin que je ne ſuis né membre du parlement. Quand il plaira à Dieu de deſcendre ſur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors, que ſon bénéfice eſt de droit divin ; mais juſques-là, je croirai ſon droit très humain.

B.

Ainſi, tout eſt convention chez les hommes ; c'eſt *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle?

A.

Il y en a une ſans doute, c'eſt l'intérêt & la raiſon.

B.

L'homme eſt donc né en éfet dans un état de guerre, puiſque notre intérêt combat preſque toujours l'intérêt de nos voiſins, & que nous faiſons ſervir notre raiſon à ſoutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient: il y a longtems que nous ne ſerions plus, (Dieu merci). Il nous ſerait arivé ce qui ariva aux hommes nés des dents du ſerpent de *Cadmus*; ils ſe batirent & il n'en reſta pas un. L'homme, étant né pour tuer ſon voiſin & pour en être tué, acomplirait néceſſairement ſa deſtinée, comme les vautours acompliſſent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en ſuçant le ſang de mes poules. On a vu des

peuples qui n'ont jamais fait la guerre: on le dit des bracmanes, on le dit de pluſieurs peuplades des iſles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons *quakres* commencent à compoſer dans la Penſilvanie une nation conſidérable, & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'eſt donc pas l'eſſence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaiſir d'exterminer ſon prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, ſoient le caractère diſtinctif de notre eſpèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens aſſûrent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable eſt notre maître, comme vous ſavez, & un très méchant maître; donc tous les hommes lui reſſemblent.

A.

Que le diable ſoit dans le corps des théologiens, je vous le paſſe; mais aſſûrément il n'eſt pas dans le mien. Si l'eſpèce humaine était ſous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il eſt clair que tous les maris aſſommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs peres, que les meres mangeraient leurs enfans, & que la premiere choſe

que ferait un enfant, dès qu'il aurait des dents, ſerait de mordre ſa mère, en cas que ſa mère ne l'eût pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arive, il eſt démontré qu'on ſe moque de nous, quand on nous dit que nous ſommes ſous la puiſſance du diable, c'eſt le plus ſot blaſphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faiſant atention, j'avoue que le genre-humain n'eſt pas tout-à-fait ſi méchant que certaines gens le crient, dans l'eſpérance de le gouverner; ils reſſemblent à ces chirurgiens qui ſupoſent que toutes les dames de la cour ſont ataquées de cette maladie honteuſe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent; il y a des maladies, ſans doute, mais tout l'univers n'eſt pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils ſont rares. Aucun pape depuis plus de deux cents ans n'a reſſemblé au pape *Alexandre VI*, aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Chriſtiern II* de Dannemark, & le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un ſeul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans ſa poche. La St. Barthelemi eſt bien horrible, quoi qu'en diſe l'abbé de *Caveyrac*; mais enfin, quand on voit tout Paris ocupé de la muſique de *Rameau*, ou de *Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux expoſés au ſallon, ou de *Ramponeau*, ou du ſinge de *Nicolé*, on oublie que la moitié de la nation

égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cents ans tout juſte : les ſuplices abominables des *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, des *Charles I*, ne ſe renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques ſont comme ces grandes peſtes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi, on laboure, on ſème, on recueille, on boit, on danſe, on fait l'amour ſur les cendres des morts qu'on foule aux pieds ; & comme l'a dit un homme qui a paſſé ſa vie à ſentir, à raiſonner & à plaiſanter, *ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.*

Il y a telle province comme la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Veniſe a vu plus de quatre ſiécles s'écouler ſans la moindre ſédition dans ſon enceinte, ſans une ſeule aſſemblée tumultueuſe : il y a mille villages en Europe où il ne s'eſt pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion eſt un peu paſſée : les agriculteurs n'ont pas le tems de ſe dérober à leurs travaux ; leurs femmes & leurs filles les aident, elles couſent, elles filent, elles paîtriſſent, elles enfournent (non pas comme l'archevêque *la Caza* a), tous ces bonnes gens ſont trop occupés pour ſonger à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur eſt néceſſaire, ils font un léger repas que l'apetit aſ-

(*a*) Voyez les *Capitoli* de monſignor *la Caza* archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

ſaiſonne, & cèdent au beſoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes ſi ridiculement conſacrés à pſalmodier, d'une voix rauque & diſcordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raiſon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exiſte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griſes de lion, & d'une queue de ſerpent, qu'il eſt acompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous deſcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaiſe ſouterraine; que Jéſus-Chriſt deſcendit dans cette fournaiſe pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce tems-là ils ſortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame, qu'ils ſont nos ſouverains abſolus, & qu'ils nous inſpirent toute leur perverſité diabolique? De quelle ſource a pu venir une opinion auſſi extravagante, un conte auſſi abſurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y atendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y atendre. Vous ſavez aſſez qu'avant *Hippocrate*, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies : d'où venait l'épilepſie, le haut mal, par exemple ? des dieux malfaiſans, des mauvais génies ; auſſi l'apellait-on le *mal ſacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'éfet d'un miracle, il falait un miracle pour en guérir, on faiſait des pélérinages, on ſe faiſait toucher par les prêtres ; cette ſuperſtition a fait le tour du monde ; elle eſt encor en vogue parmi la canaille ; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la ſainte chapelle & à St. Maur pouſſer des hurlemens, & faire des contorſions la nuit du jeudi-ſaint au vendredi ; & notre ex-roi *Jaques II*, comme perſonne ſacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une poſſeſſion du mauvais génie. Le mélancolique *Oreſte* paſſa pour être poſſedé de *Mégère*, & on l'envoya voler une ſtatue pour obtenir ſa guériſon. Les Grecs, qui étaient un peuple très nouveau, tenaient cette ſuperſtition des Egyptiens : les prêtres & les prêtreſſes d'*Iſis* allaient par le monde diſant la bonne avanture, & délivraient pour de l'argent les ſots qui étaient ſous l'empire de *Typhon*. Ils faiſaient leurs exorciſmes avec des tambours de baſque & des caſtagnettes ; le miſé-

rable peuple Juif nouvellement établi dans ſes rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les ſuperſtitions de ſes voiſins : & dans l'excès de ſa brutale ignorance il y ajouta des ſuperſtitions nouvelles. Lorſque cette petite horde fut eſclave à Babilone, elle y aprit les noms du diable, de *Satan*, *Aſmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous ſerviteurs du mauvais principe *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts ſubites. Leurs livres ſaints qu'ils compoſèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet caldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* deſcend exprès de l'empirée pour faire payer une ſomme d'argent par le Juif *Gabel* au Juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguel*, dont la fille avait déja épouſé ſept maris, à qui le diable *Aſmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuſe de diables dans un enfer, dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un ſeul mot : preſque tous leurs malades furent poſſedés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorciſtes en titre d'ofice, qui chaſſaient les eſprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorſions.

Les méchans paſſèrent pour poſſedés encor plus que les malades. Les débauchés, les pervers ſont toujours apellés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent

ans que demi-juifs, adoptèrent les poſſeſſions du démon & ſe vantèrent de chaſſer le diable. Ce fou de *Tertullien* pouſſe la manie juſqu'à dire que tout chrétien contraint avec le ſigne de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confeſſer qu'elles ſont des diableſſes. La légende raporte qu'un âne chaſſait les diables de Senlis en traçant une croix ſur le ſable avec ſon ſabot par le commandement de *St. Ricule*.

Peu-à-peu l'opinion s'établit que tous les hommes naiſſent endiablés & damnés, étrange idée ſans doute, idée exécrable, outrage afreux à la Divinité, d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres ſenſibles & raiſonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les ſuplices. Si le boureau qui en un jour aracha le cœur dans Carliſle à dix-huit partiſans du prince *Charles-Edouard* avait été chargé d'établir un dogme, voila celui qu'il aurait choiſi, encor aurait-il falu qu'il eût été yvre de brandevin: car eût-il eu à la fois l'ame d'un boureau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de ſang-froid un ſyſtême où tant de milliers d'enfans à la mammelle ſont livrés à des boureaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie ſon père. Vos diſcours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous

poſſède & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je ſerais curieux de ſavoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puiſſance papiſtique eſt fondée ſur un jeu de mots, *tu es pierre, & ſur cette pierre j'établirai mon égliſe.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. Dieu défend à *Eve* & à ſon mari de manger de l'arbre de la ſcience qu'il avait planté dans ſon jardin ; il leur dit, *le jour que vous en mangerez vous mourez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encor neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'eſt la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'eſt point dit qu'*Adam* ſoit damné ; ce ſont donc ſes enfans qui le ſeront ; & comment cela ? C'eſt que Dieu condamne le ſerpent, qui avait ſéduit *Eve* à marcher ſur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait ſur ſes pieds.) Et la race d'*Adam* eſt condamnée à être mordue au talon par le ſerpent. Or le ſerpent c'eſt viſiblement le diable, & le talon qu'il mord c'eſt notre ame. *L'homme écraſera la tête des ſerpens tant qu'il pourra ;* il eſt clair qu'il faut en-

tendre par-là le meſſie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écraſé la tête du vieux ſerpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne ſont pas batiſés. C'eſt-là le myſtère. Et comment les enfans ſont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? C'eſt encor là le myſtère.

C.

Je vous arête là. N'eſt-ce pas pour *Caïn* que nous ſommes damnés & non pas pour *Adam* ? Car nous avons la, mine de deſcendre de *Caïn*, ſi je ne me trompe ; attendu qu'*Abel* mourut ſans être marié ; & il me paraît qu'il eſt plus raiſonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn* ; car il eſt dit que Dieu le protégea, & lui mit un ſigne, de peur qu'on ne le batît ou qu'on ne le tuât ; il eſt dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encor preſque ſeul ſur la terre avec ſon père & ſa mère, ſa ſœur dont il fit ſa femme, & avec un fils nommé *Enoc*. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la ſcience du gouvernement*, par un ſénéchal de Forcalquier nommé *Réal* qui fait déri-

ver les loix de la ville bâtie par notre père *Caïn.*

Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts ſans être circoncis. Les ſaducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les phariſiens qui croyaient la métempſycoſe, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'ayent les fanatiques à croire les contradictoires.

Jéſus fut circoncis à huit jours, & batiſé étant adulte ſelon la coutume de pluſieurs Juifs qui regardaient le batême comme une purification des ſouillures de l'ame; c'était un ancien uſage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les bracmanes avaient fait acroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. Jéſus en un mot circoncis & batiſé ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non batiſés ſeront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam.* Aucun des premiers pères de l'égliſe n'avança cette cruelle chimère: & vous ſavez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel*, & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'eſt l'Africain *Auguſtin*, homme d'ailleurs reſpectable, mais qui tord quelques paſſages de *St. Paul*, pour en inférer dans ſes lettres à *Evode* & à *Jérôme*, que Dieu précipite du ſein de leurs mères dans les enfers les enfans qui périſſent dans leurs premiers jours. Liſez ſurtout le ſecond livre de la revue de ſes ouvrages, chap. XLV. *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans mêmes ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* Jéſus.

Il eſt vrai que la nature ſoulevée dans le cœur de ce rhéteur le force à frémir de cette ſentence barbare: cependant il la prononce; il ne ſe rétracte point, lui qui changea ſi ſouvent d'opinion. L'égliſe faiſait valoir ce ſyſtême terrible pour rendre ſon batême plus néceſſaire. Les communions réformées déteſtent aujourd'hui ce ſyſtême. La plûpart des théologiens n'oſent plus l'admettre; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans apartiennent à l'enfer. Cela eſt ſi vrai que le prêtre, en batiſant ces petites créatures, leur demande ſi elles renoncent au diable; & le parain, qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez

ſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de batre ſon père & ſa mère quand ils vous préſentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en ſon tems; j'ai tranſcrit ce morceau qui me paraît ſingulier.

„ Le premier, qui ayant enclos un terrain „ s'aviſa de dire, ceci eſt à moi, & trouva „ des gens aſſez ſimples pour le croire, fut „ le vrai fondateur de la ſociété civile. Que „ de crimes, de guerres, de meurtres, que „ de miſères & d'horreurs n'eût point épar- „ gné au genre-humain celui qui arachant „ les pieux, ou comblant le foſſé, eût crié „ à ſes ſemblables; gardez-vous d'écouter cet „ impoſteur; vous êtes perdus, ſi vous oubliez „ que les fruits ſont à tous, & que la terre „ n'eſt à perſonne.

C.

Il faut que ce ſoit quelque voleur de grand chemin bel eſprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je ſoupçonne ſeulement que c'eſt un gueux fort pareſſeux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voiſin ſage & induſtrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant ſuivi cet exemple, voila bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce paſſage me paraît un animal bien inſociable.

B.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haye vive ſon jardin & ſon poulaillier, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oüi, oui encor une fois, il y a une loi naturelle ; & elle ne conſiſte ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui diſent, que rien n'eſt plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amuſent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un ſecret plaiſir ſur le rivage de la mer pour jouir du ſpectacle d'un vaiſſeau batu par les vents, qui s'entrouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les paſſagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raiſon.

Quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave eſt.

On voit avec plaiſir les maux qu'on ne ſent pas.

A.

Lucrèce ne ſait ce qu'il dit; & il y eſt fort ſujet malgré ſes belles deſcriptions. On court à un tel ſpectacle par curioſité. La curioſité eſt un ſentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des ſpectateurs qui ne fît les derniers éforts s'il le pouvait, pour ſauver ceux qui ſe noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de curioſité, comme lorſqu'elles mettent en piéces les jupes de leurs poupées. C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreſſement de voir des miſérables!* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me ſouviens qu'étant à Paris lorſqu'on fit ſoufrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus afreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chérement par les dames; aucune d'elles aſſûrément ne faiſait la réflexion conſolante qu'on ne le tenaillerait point aux mammelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu & de la poix réſine bouillante dans ſes playes, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglans. Un des boureaux jugea plus ſainement que *Lucrèce*; car lorſqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer, monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur.* C'eſt-à-dire, c'eſt un curieux; ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur

soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé: c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit, je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encor a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter & d'avouer que l'homme est très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un *Attila* que *St. Léon* courtise, un *Phocas* que *St. Grégoire* flate avec la plus lâche bassesse, un *Alexandre VI* souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII* qu'on apelle *bon* fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I*, cousins germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? le

tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre afermie? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix; les Grecs les apellaient *filles du ciel*; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mords qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais soufrir qu'on me bride sans me consulter, que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à-peu-près de la même écurie.

CINQUIEME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder ſa liberté, & de la théocratie.

B.

MOnſieur *A*, vous me paraiſſez un Anglais très profond; comment imaginez-vous que ſe ſoient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, deſpotique, tyrannique, oligarchique, ariſtocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui ſont mêlés de tous les précédens?

C.

Oui; chacun fait ſon roman, parce que nous n'avons point d'hiſtoire véritable. Dites-nous, monſieur *A*, quel eſt votre roman?

A.

Puiſque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord, que deux petites peuplades voiſines, compoſées chacune d'environ une centaine de familles, ſont ſéparées par un

ruiſſeau, & cultivent un aſſez bon terrain : car ſi elles ſe ſont fixées en cet endroit, c'eſt que la terre y eſt fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impoſſible que les habitans de ce petit canton n'ayent pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades ſont ſéparées par un ruiſſeau, il me paraît encor impoſſible qu'elles n'ayent pas été ennemies; car il y aura eu néceſſairement quelque diférence dans leur manière de prononcer les memes mots. Les habitans du midi du ruiſſeau ſe ſeront ſûrement moqués de ceux qui ſont au nord; & cela ne ſe pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages, quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens ſe ſeront batus à coups de poings, de gaules & de pierres à pluſieurs repriſes. Les choſes étant égales juſques-là de part & d'autre, celui qui paſſe pour le plus fort & le plus habile du village du nord dit à ſes compagnons, ſi vous voulez me ſuivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'aſſurance qu'il obtient leurs ſufrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opoſée. Vous ne vous êtes batus juſqu'à préſent qu'en plein jour, leur dit-il, il faut ataquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmilière du ſeptentrion; elle ataque la

fourmilière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en eſtropie pluſieurs (comme firent noblement *Ulyſſe* & *Reſus*,) enlève les filles & le reſte du bétail, après quoi la bourgade victorieuſe ſe querelle néceſſairement pour le partage des dépouilles. Il eſt naturel qu'ils s'en raportent au chef qu'ils ont choiſi pour cette expédition héroïque. Le voila donc établi capitaine & juge. L'invention de ſurprendre, de voler & de tuer ſes voiſins, a imprimé la terreur dans le midi, & le reſpect dans le nord.

Ce nouveau chef paſſe dans le pays pour un grand-homme; on s'acoutume à lui obéir, & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il eſt vrai que le grand art de ſurprendre, tuer & voler, eſt un héroïſme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de ſtratagème de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en éfet du nord, & qui ſurprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'eſt un rare exemple de ſaine politique & de ſublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperduement amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob*, laquelle ayant ſix ans tout au plus était déja nubile, & les deux amans ayant couché enſemble, les enfans de *Jacob* propoſèrent au roi de Sichem, au prince ſon

fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple ; & si-tôt que les Sichemites s'étant coupé le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système : car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encor.

A.

Aparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains ; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tète, que la guerre ofensive a fait les premiers rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces*, (s'il a existé,) ou *Cosrou* nommé *Cyrus*, ou *Romulus* assassin de son frère, ou *Clovis* autre assassin, *Genseric*, *Attila* se font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans

des isles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept colines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant comme nous l'avons déja dit. Et enfin la terre apartint partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont rafinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi diférente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est en-

cor partout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de Dieu même.

B.

Mais ces loix ſont toutes diférentes, toutes ſe combatent. La raiſon humaine peut très bien ne pas comprendre que Dieu ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiſſer à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le liévre en Paleſtine, en permettant le liévre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon; les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïſe* & les autres véritablement

inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler Dieu.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme & de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas, elle faſcine, & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination alumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir, ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve eſt acompli, le voila perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon, (deux choſes très communes,) il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère goute du vin leur apartiennent.

The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché;

les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſſède au nom de Dieu. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtême diabolico-théocratique dure juſqu'à ce qu'il ſe trouve des princes aſſez bien élevés, & qui ayent aſſez d'eſprit & de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre-humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécile d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magiſtrats éclairés & un commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'atrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magiſtrat fâché contre le commandant rend un arêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque eſt encor plus fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une afaire divine. Et les moines reſtent puiſſans juſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALlons au fait. Je vous avouerai que je m'acommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire, *commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort diférentes. Ma maison est à moi, mes enfans sont à moi; mes domestiques quand je les paye sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'apartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous audessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux

de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc & pair pour être payé de ses fournitures: est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? Je vous demande pardon, monseigneur, j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot, pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, une comédie mauvaise, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de parasite, & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté & par bétise.

C.

Cela est clair: personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'est quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil, il y a des peuples à qui

on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux; je m'imagine qu'on en crève un dans l'état ariſtocratique, & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'ariſtocratie; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne ſaurais ſoufrir que mon perruquier ſoit légiſlateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque; il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation, qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur; cette ariſtocratie eſt le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble Vénitien ou comte de l'empire; je vous déclare que je ne peux vivre joyeuſement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un ſeigneur riche, monſieur C, & j'aprouve fort votre façon de penſer. Je vois que vous feriez pour le gouvernement des Turcs ſi vous étiez empereur de Conſtan-

tinople. Pour moi, quoique je ne ſois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma conſtitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'eſt pas récuſable, c'eſt celui d'un Français, qui, dans un poëme conſacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainſi de notre gouvernement.

Aux murs de Veſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les grands, & le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi.
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez donc de très grands abus chez vous?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, eſt d'être puiſſant & heureux avec des abus énormes ; & c'eſt à quoi nous ſommes parvenus. Il eſt dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table ſoit bien garnie.

B.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaiſir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'empereur chinois, *Hiao*, & depuis la horde hébraïque juſqu'aux dernières diſſenſions de Raguſe & de Genève?

A.

Dieu m'en préſerve! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Aſſez de gens qui n'ont pu gouverner une ſervante & un valet ſe ſont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdiſſions notre tems à lire enſemble le livre de *Boſſuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'écriture ſainte?* Plaiſante politique que celle d'un malheureux peuple qui fut ſanguinaire ſans être guerrier, uſurier ſans être commerçant, brigand ſans pouvoir conſerver ſes rapines, preſque toujours eſclave & preſque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces Juifs apellaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Boſſuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'aſſaſſinat à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, aſſaſſina *Urie* dès qu'il fut le maître; &

ce ſage *Salomon* qui commença par aſſaſſiner *Adonias* ſon propre frère au pied de l'autel. Je ſuis las de cet abſurde pédantiſme qui conſacre l'hiſtoire d'un tel peuple à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livres dans leſquels on répète les fables d'*Hérodote* & de ſes ſemblables ſur les anciennes monarchies de l'Aſie, & ſur les républiques qui ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une *Didon*, ſœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne ſont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage : que ces hiſtoriens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* acomplis, & de l'anneau de *Gigès* & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit ſon maître roi de Perſe ; qu'on s'étende ſur les loix de *Carondas*, qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de Troye, & la baleine de *Jonas*.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que

chacun cherche à s'inſtruire par les fautes de ſon pays, & par celles de ſes voiſins, la leçon ſera longue; mais auſſi voyons toutes les belles inſtitutions par leſquelles les nations modernes ſe ſignalent, cette leçon ſera longue encor.

B.

Et que nous aprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention ſe raprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſuportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIEME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SEriez-vous aſſez hardi, pour me ſoutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pouries l'emportent ſur

le coliſée ? les ſavetiers & les boufons, qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, ſont-ils ſupérieurs aux héros de *Sophocle ?* vos orateurs ſont-ils oublier *Cicéron* & *Démoſthène ?* & enfin Londres eſt-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

A

Non ; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en eſt de même du reſte de l'Europe.

B.

Ah ! exceptez-en, je vous prie, la Grèce qui obéit au grand Turc, & la malheureuſe partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auſſi ; mais ſongez que Paris, qui n'eſt que d'un dixiéme moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amſterdam n'était qu'un marais, Madrid un déſert ; & de la rive droite du Rhin juſqu'au golfe de Bothnie, tout était ſauvage, les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu dans l'ignorance, dans la diſette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choſe qu'il y ait aujourd'hui des philoſophes ſur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Po-

logne, en Ruſſie, & que les découvertes de notre grand *Newton* ſoient devenues le catéchiſme de la nobleſſe de Moſcou & de Peterſbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas de même ſur les bords du Danube, & du Manſanarès ; la lumière eſt venue du nord ; car vous êtes gens du nord par raport à moi qui ſuis né ſous le quarante-cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on ſoit plus heureux dans tous ces pays-là qu'on ne l'était quand *Céſar* deſcendit dans votre iſle, où il vous trouva à moitié nuds ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maiſons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la diſette, l'anarchie & l'eſclavage. Ceux qui ſont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du tems de *Céſar* ; ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de coûteau pour un poiſſon ſéché au ſoleil, & pour une cabane de paille. La vie ſauvage a ſes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi na-

turelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois shellings par livre sur son champ & sur son pré, & d'un shelling par fenêtre. Vous pouriez bien avoir corompu la nature; elle n'est point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corompent la nature, & que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi! c'est suivre la nature que de sacrer un archevêque de Cantorbéri? d'apeller un Allemand transplanté chez vous, *votre majesté?* de ne pouvoir épouser qu'une seule femme? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout notre bien-être & à procurer celui des autres,

quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux cardinaux ſe rencontraient à jeun & mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux mangeats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de ſecours à la ſociété ſeront donc ceux qui ſuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui eſt un grand don de Dieu) ceux qui propoſeront des loix, ce qui eſt infiniment plus aiſé, ſeront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts ſeront cultivés, & les propriétés plus aſſûrées, plus la loi naturelle aura été en éfet obſervée. Donc lorſque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre ſterling, pour jouir plus ſûrement de dix-ſept autres shellings; quand nous convenons de choiſir un Allemand pour être ſous le nom de *roi* le conſervateur de notre liberté, l'arbitre entre

les lords & les communes, le chef de la république, quand nous n'épouſons qu'une ſeule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maiſon, quand nous tolérons (parce que nous ſommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille piéces de revenu pour ſoulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il ſait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c. Nous faiſons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le ſauvage iſolé & brute (s'il y a de tels animaux ſur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il du matin au ſoir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas ſon nid, une poule qui ne pondrait jamais, corompraient leur loi naturelle qui eſt leur inſtinct. Les hommes inſociables corompent l'inſtinct de la nature humaine.

C.

Ainſi l'homme déguiſé ſous la laine des moutons, ou ſous l'excrément des vers-à-ſoye, inventant la poudre à canon pour ſe détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'eſt là l'homme naturel; & le Braſilien tout nud eſt l'homme artificiel.

A.

Non ; mais le Braſilien eſt un animal qui n'a pas encor ateint le complément de ſon eſpèce. C'eſt un oiſeau qui n'a ſes plumes que fort tard, une chenille enfermée dans ſa fève, qui ne ſera papillon que dans quelques ſiécles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carière humaine, ſupoſé que les organes du Braſilien ſoient aſſez forts & aſſez ſouples pour ariver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Braſilien & les ſentimens d'un Topinambou ? Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on eſt, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETIEN.

Des ſerfs de corps.

B.

IL me paraît que l'Europe eſt aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceſſaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la ſûreté des magazins, des fripons qui gagnent aux trois dez l'argent que perdent les dupes, des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionettes dans le préau.

A.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le dévelopement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis; nous les voyons toujours agir ſans bien démêler ce qu'elles font; elles ont l'air de courir au hazard, elles jugent peut-être ainſi de nous, elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Monteſquieu* m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nouri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'apartient; quel tort lui fais-je? Il travaille comme un cheval, je le nouris mal, je l'habille de même, il eſt batu quand il déſobéit, y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons-nous mieux nos ſoldats? N'ont-ils pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre? La ſeule diférence entre le nègre & le guerrier, c'eſt que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cents écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni

l'un ni l'autre ne peut quiter le lieu où il eſt confiné, l'un & l'autre ſont batus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à-peu-près le même; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa nègreſſe & ſes négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix?

A.

Tout a ſon tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécile; mais ne dites pas que je ſuis un coquin.

Il me ſemble que *Grotius* (Liv. II. chap. V.) aprouve fort l'eſclavage; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toujours ſûr d'avoir du pain.

Mais *Monteſquieu* regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voila un Hollandais citoyen libre qui veut des eſclaves, & un Français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je ſupoſe que je me trouve en Amérique en-

gagé dans une action contre des Eſpagnols. Un Eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt à le tuer; il me dit, brave Anglais, ne me tue pas, & je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nouris d'ail & d'oignons; il me lit les ſoirs *Don Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plait? Si je me rends à un Eſpagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Juſtinien.*

Monteſquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez leſquels il eſt fort commun de ſe vendre, comme par exemple les Ruſſes?

B.

Il eſt vrai qu'il le dit (*a*), & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état préſent de la Ruſſie; mais il cite à ſon ordinaire. *Jean Perri* dit préciſément le contraire (*b*). Voici ſes propres mots, *le czar a ordonné que perſonne ne ſe dirait à l'avenir ſon eſclave, ſon golup; mais ſeulement raab qui ſignifie* ſujet. *Il eſt vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il eſt encor aujourd'hui eſclave.*

En éfet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres apartenantes aux boyards ou aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice

(*a*) Livre XV. chap. VI.
(*b*) Page 228.

de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encor eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'eſt qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des ſerfs de glèbe de main-morte dans ſon territoire. Telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrètienne. Quant aux eſclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des eſclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrètiennes.

A.

Par ma foi, ſi des évêques, & des religieux ont des eſclaves, je veux en avoir auſſi.

B.

Il ſerait mieux que perſonne n'en eût.

C.

La choſe arivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St. Pierre* ſera ſignée par le grand Turc & par toutes les

puiſſances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer juſqu'au centre de la terre, pour ſavoir bien préciſément comment il faut ſe conduire ſur ſa ſurface.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Des eſprits ſerfs.

B.

SI vous admettez l'eſclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'eſclavage des eſprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plait. Je n'admets point l'eſclavage du corps parmi les principes de la ſociété. Je dis ſeulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être eſclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui ſe vend eſt un fou, & que le père nègre qui vend ſon négrillon eſt un barbare ; mais que je ſuis un homme fort ſenſé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma ſucrerie. Mon intérêt eſt qu'il ſe porte bien, afin qu'il travaille. Je ſerai humain envers lui, & je n'exige pas de lui

plus de reconnaiſſance que de mon cheval, à qui je ſuis obligé de donner de l'avoine ſi je veux qu'il me ſerve. Je ſuis avec mon cheval à-peu-près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il falait bien qu'il lui procurât de la nouriture ; car il ſerait abſurde qu'il lui eût fait préſent de la faim & d'un eſtomac, & qu'il eût oublié de le nourir.

C.

Et ſi votre eſclave vous eſt inutile ?

A.

Je lui donnerai ſa liberté ſans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'eſclavage de l'eſprit, comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'apellez-vous eſclavage de l'eſprit ?

B.

J'entends cet uſage où l'on eſt de plier l'eſprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes paîtriſſent la tête des leurs ; d'aprendre d'abord à leur bouche à bâlbutier des ſotiſes dont nous nous moquons nous-mêmes ;

de

de leur faire croire ces ſotiſes, dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainſi tous les ſoins poſſibles pour rendre une nation idiote, puſillanime, & barbare ; d'inſtituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penſer, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans ſa maiſon d'écritoire que pour lui, & faire d'*Agnès* une imbécile afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conſpiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon iſle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il eſt bon que tout le monde ne diſe pas ce qu'il penſe. On ne doit inſulter ni par écrit, ni dans ſes diſcours, les puiſſances & les loix à l'abri deſquelles on jouit de ſa fortune, de ſa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non ſans doute, & il faut punir le ſéditieux téméraire ; mais parce que les hommes peuvent abuſer de l'écriture faut-il leur en interdire l'uſage ? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire

de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sotises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous sifle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime, & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suede qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à *Cicéron* & à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel; & le chapeau de *Brutus* sur la tête & son poignard à la main, j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui ?

A.

Peut-être, mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral *Black*. Envoyé par *Cromwell* pour signer un traité avec *Jean de Bragance* roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand inquisiteur ne voulait pas soufrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit *Black*, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs de tyranniser les ames & de brûler les corps ; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains dé-

fendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, & comme tous les hommes parleraient s'ils oſaient. Voulez-vous que je vous diſe quel eſt le plus grand défaut du genre-humain?

C.

Vous me ferez plaiſir; j'aime à connaître mon eſpèce.

A.

Ce défaut eſt d'être ſot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier ſon du tambour, & qui avancent fièrement quand ils ſont diſciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIÉME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUiſque vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer librement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement & ſur la religion?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous aurions été oprimés par *Jaques II* & par ſon chancelier *Jeffreys*; & mylord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouët à la porte de ſa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la ſeconde.

C.

Quoi! écrire contre la religion de ſon pays!

B.

Eh vous n'y penſez pas, monſieur *C*, ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la li-

berté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jaques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Mathieu*, de *Marc*, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Edesse, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des sibylles en acrostiches, & le symbole des douze apôtres, & le testament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou six apocalypses, & de fausses constitutions apostoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse: mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnêtes gens; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine, (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contre elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelotes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer

ne prévaudront pas contre elle, comme vous ſavez ; comment des caractères noirs tracés ſur du papier blanc pouraient-ils la détruire ?

Mais ſi des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui poſſèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corompre une religion pure & ſimple, ſi par hazard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix ſacrées, des myſtères impertinens à la morale divine des *Zoroaſtres* & des *Confutzée*, le genre-humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoyeraient le temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amaſſées ?

B.

Vous me paraiſſez bien ſavant ; quels ſont donc ces préceptes de *Zoroaſtre* & de *Confutzée* ?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te faſſe, oublie les injures & ne te ſouviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une ſeule loi de *Zoroaſtre* qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui eſt juſtement le contraire du fameux probabiliſme des jéſuites. *Quand tu ſeras en doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi de la faire.*

Nul moraliſte, nul philoſophe, nul légiſlateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte ſur cette maxime. Si après cela, des docteurs perſans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantaſtiques, des apparitions, des viſions, des prédictions, des prodiges, des poſſeſſions, des ſcapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroaſtre* & de *Confutzée*; s'ils ont prétendu être inſtruits de tous les ſecrets de famille de ces deux grands-hommes; s'ils ont diſputé trois cents ans pour ſavoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré; s'ils ont inſtitué des pratiques ſuperſtitieuſes qui faiſaient paſſer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle ſur la ſotiſe de ces ames peu ſpirituelles; ſi enfin ils ont armé des fanatiques pour ſoutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il eſt indubitable qu'il a falu réprimer ces impoſteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine contre les déteſtables abus de la religion ſophiſtique a été le bienfaiteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés, ou ils ſont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais, pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît au lieu de la réprimer; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient régistre des naissances & des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi sont bons des théologiens? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini *secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique, & sincatégorématique?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin* qui décide que les *parties iraſcibles & concupiſcibles ne ſont pas parties de l'apétit intellectuel.* Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cent mille hommes les étudient!

Les théologiens ont longtems recherché, si Dieu peut être citrouille & scarabé, si quand on a reçu l'eucharistie on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont ocupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes ; c'eſt ſur quoi un écrivain ami de la raiſon a dit pluſieurs fois, que notre grand mal eſt de ne pas ſavoir encor à quel point nous ſommes au-deſſous des Hottentots ſur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans pluſieurs arts, & nous ſommes des brutes en cette partie, ſemblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait? un fou après avoir répété toutes les bêtiſes ſcholaſtiques pendant deux ans reçoit ſes grelots & ſa marote en cérémonie, il ſe pavane, il décide; & c'eſt cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richeſſes; que dis-je? *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux qui ont inventé la charue, la navette, le rabot & la ſcie ſont inconnus?

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruiſons ces chenilles tant que nous pourons dans nos jardins, & n'y laiſſons que les

roſſignols ; conſervons l'utile & l'agréable, c'eſt là tout l'homme ; mais pour tout ce qui eſt dégoûtant & venimeux, je conſens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du ſouverain, voila ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne ſommes heureux que depuis que nous ſommes libres & tolérans.

C.

Je liſais l'autre jour un poëme français ſur la grace, poéme didactique, & un peu ſoporatif, atendu qu'il eſt monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de Dieu eſt refuſée, (quoique votre monarque ſe diſe roi par la grace de Dieu tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainſi en vers aſſez plats.

Cette iſle de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions....
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France eſt aujourd'hui ton royaume fidèle.

A.

Voila un plaiſant original avec ſa pépinière & ſes rayons *clairs !* un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ; en quoi, s'il vous plaît, la France eſt-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle ?* Eſt-ce dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de jéſuites, & ſcélée à Rome par un collège de cardinaux, a diviſé toute la France & fait plus de priſonniers & d'exilés qu'elle n'avait de ſoldats ? O le royaume fidèle !

Que l'égliſe anglicane réponde, ſi elle veut, à ces rimeurs de l'égliſe gallicane ; pour moi je ſuis ſûr que perſonne ne regrettera parmi nous *ce tems jadis où brillait tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens, & impoſer des décimes ſur nos biens pour payer leurs filles de joie ? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles ? ce plat poëte eſt un bien mauvais citoyen. Il devait ſouhaiter plutôt à ſa patrie aſſez de *rayons clairs*, pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoyent vingt mille livres ſterling à Rome toutes les années, & que les anglicans qui payaient autrefois le denier de *ſaint Pierre*

étaient plongés alors dans la plus ſtupide barbarie.

B.

C'eſt très bien dit; la religion ne conſiſte point du tout à faire paſſer ſon argent à Rome. C'eſt une vérité reconnue non-ſeulement de ceux qui ont briſé ce joug, mais encor de ceux qui le portent.

A.

Il faut abſolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers! Il eſt tems que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du ſaint ofice.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles & quelquefois les états. Elle ſeule fait les athées; car le grand nombre des petits théologiens, qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en ſait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt ſelon la ſignification du mot *la ſcience de*

Dieu ; or les poliſſons qui ont profané cette ſcience ont donné de Dieu des idées abſurdes, & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fiévre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues ; c'eſt nier les éfets évidens de la chymie, parce que des chymiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encor plus ignorans que ces petits théologiens, diſent, voila des bacheliers & des licentiés qui ne croyent pas en Dieu ; pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fauſſe ſcience fait les athées ; une vraye ſcience proſterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juſte & ſage celui que la théologie a rendu inique & inſenſé. Voila à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau ; & j'en ai fait ma profeſſion de foi.

B.

En vérité, c'eſt celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÉME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

NOus avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près, & les hommes ſont bien inſenſés d'aimer mieux aller à la chaſſe, ou jouer au piquet, que de s'inſtruire ſur des objets ſi importans. Notre premier deſſein était d'aprofondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embaraſſez; mais enfin de *Groot*, ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, & même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène*, & le duc de *Marlborough* l'euſſent étudié quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays? le droit de la paix je le connais aſſez;

c'eſt de tenir ſa parole, & de laiſſer tous les hommes jouir des droits de la nature; mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment acorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec des idées du juſte & de l'injuſte? avec cette bienveillance pour nos ſemblables que nous prétendons être née avec nous? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime, qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déja remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakres* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très rarement le ſang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu

entendu parler de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les exterminer l'évangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, & les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles & de la rage. Ce ſont des maladies atachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toujours ataqué de la rage & de la peſte; il ſufit ſouvent qu'un miniſtre d'état enragé ait mordu un autre miniſtre pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix, & la pitié, que la nature a miſe dans nos cœurs comme

un contrepoiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres: je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, compoſée par un Français qui penſe profondément.

La loi de l'univers eſt malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : ſi je ſuis ſage je le nouris bien, je le careſſe, & je le monte; ſi je ſuis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'eſt pas conſolant : car enfin nous avons preſque tous été ſubjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois, & enſuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion eſt entre les mains des Turcs: une poignée de Francs a ſoumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour à tour ſubjugué l'Eſpagne. Enfin, de la Chine à Cadix, preſque tout l'univers a toujours apartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre; ils n'ont fait des loix qu'après

la victoire, c'eſt-à-dire après la rapine; & ces loix, ils les ont faites préciſément pour ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes loix?

A.

Je ne dirais rien; je tâcherais de le tuer à ſa deſcente dans ma patrie; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer: s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voila de triſtes alternatives. Quoi! point de loi de la guerre, point de droit des gens?

A.

J'en ſuis fâché; mais il n'y en a point d'autres que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres penſent comme moi; & c'eſt pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un prince licentie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon tems à lire *Grotius*, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'acord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne ſe déchirent que lorſqu'ils ont à diſputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands légiſlateurs !

A.

Ils faiſaient des loix, vous dis-je, comme les Algériens aſſujettiſſaient leurs eſclaves à la règle ; mais quand ils combataient pour réduire les nations en eſclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *Céſar*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reſte aprenne à être plus ſouple ; enſuite quand

toute la nation eſt bien aprivoiſée, viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéâtres ; on élève des aqueducs, on conſtruit des bains publics, & les peuples ſubjugués danſent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on obſerve. Par exemple on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ſes morts. On ſtipule qu'on ne ſe batra pas dans un certain endroit. On acorde une capitulation à une ville aſſiégée ; on lui permet de racheter ſes cloches. On n'éventre point les femmes groſſes quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un oficier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains ; & s'il meurt vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement ! La guerre ne les a pas dictées, elles ſe font entendre malgré la guerre ; & ſans cela les trois quarts du globe ne ſeraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs font entre eux un acord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, apellerez-vous cet acord une *loi du ba-*

reau ? Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils apellent *hérétiques*, aprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour, s'ils font grace qu'on la leur faſſe; direz-vous que c'eſt-là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin & l'intérêt qui l'arête. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie afreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez donc point de guerre juſte ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce; cela me parait contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi! lorſque le pape *Alexandre VI* & ſon infame fils *Borgia* pillaient la Romagnè, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur acordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſ-

tres qui faiſaient la guerre ? Ceux qui ſe défendaient la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres ofenſives ; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes ſe diſputent un héritage, leur droit eſt litigieux, leurs raiſons ſont également plauſibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eſt juſte des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement, que l'un des deux n'ait pas tort ; & il eſt abſurde & barbare que des nations périſſent parce que l'un de ces deux princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe batent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voila où eſt l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* diſpute le trône d'Eſpagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte ?

B.

J'avoue que non. Il falait trouver quelqu'autre biais pour acommoder le diférend.

C.

Il était tout trouvé ; il falait s'en raporter à la nation ſur laquelle on voulait régner. La nation eſpagnole diſait, nous voulons le duc d'*Anjou* ; le roi ſon grand-père l'a nommé héritier par ſon teſtament, nous y avons ſouſcrit, nous l'avons reconnu pour notre roi ; nous l'avons ſuplié de quiter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opoſer à la loi des vivans & des morts eſt viſiblement injuſte.

B.

Fort bien. Mais ſi la nation ſe partage ?

A.

Alors, comme je vous le diſais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptomes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés n'en pouvant plus ſoient forcés de s'acorder. Le hazard, le mélange de bons & de mauvais ſuccès, les intrigues, la laſſitude ont éteint cet incendie, que d'autres hazards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalouſie, l'eſpérance avaient allumée. La guerre eſt comme le mont Véſuve ; ſes éruptions engloutiſſent des villes, & ſes embraſemens s'arêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces deſcendues des montagnes dévorent une par-

tie de vos travaux, enſuite elles ſe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeſte condition que celle des hommes ?

A.

Celle des perdrix eſt pire ; les renards, les oiſeaux de proie les dévorent, les chaſſeurs les tuent, les cuiſiniers les rôtiſſent, & cependant il y en a toujours. La nature conſerve les eſpèces, & ſe ſoucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'acommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur ; c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes font très bien de crier toujours, " miſérables mortels, ſoyez juſtes „ & bienfaiſans, cultivez la terre & ne l'enſanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaſter l'héritage d'autrui, de peur qu'on „ ne vous tue dans le vôtre ; reſtez chez vous, „ pauvres gentillâtres, rétabliſſez votre maſure ; tirez de vos fonds le double de ce „ que vous en tiriez ; entourez vos champs „ de hayes vives ; plantez des meuriers ; que

„ vos ſœurs vous faſſent des bas de ſoye ;
„ améliorez vos vignes ; & ſi des peuples
„ voiſins veulent venir boire votre vin mal-
„ gré vous, défendez-vous avec courage ;
„ mais n'allez pas vendre votre ſang à des
„ princes qui ne vous connaiſſent pas, qui
„ ne jetteront jamais ſur vous un coup d'œil,
„ & qui vous traitent comme des chiens de
„ chaſſe qu'on mène contre le ſanglier, &
„ qu'on laiſſe enſuite mourir dans un chenil.

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houzards.

Pour les autres moraliſtes à gages que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais ſeulement oſé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les apétits ſenſuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématiſent l'amour, & au ſortir de la chaire où ils ont crié, geſticulé & ſué, ils ſe font eſſuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des myſtères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils ſe gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifeſtes, tout ce que l'infâme friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'afreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévaſtation, la deſtruction. Au contraire, ces bons prêtres béniſſent en cérémonie les étendarts du meur-

tre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chanſons juives, quand la terre a été inondée de ſang.

Je ne me ſouviens point en éfet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les aparences de la raiſon dans ſes ſermons, je ne me ſouviens point, dis-je, d'avoir lu une ſeule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Maſſillon*, en béniſſant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. " Ce déſir, dit-il, de „ voir vos ſervices récompenſés, s'il eſt mo„ déré, s'il ne vous porte pas à vous frayer „ des routes d'iniquité pour parvenir à vos „ fins, n'a rien dont la morale chrétienne „ puiſſe être bleſſée ". Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au devant du régiment de *Catinat*. " O mon Dieu, faites„ le précéder toujours de la victoire & de „ la mort ; répandez ſur ſes ennemis les „ eſprits de terreur & de vertige ". J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment & ſi Dieu répand des eſprits de vertige ; mais je ſais que les prédicateurs autrichiens en diſaient autant aux cuiraſſiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

Les prédicateurs juifs allèrent encor plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pſaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine

ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé; & les Juifs, pour prix de leurs pſaumes, furent toujours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes juſqu'au prédicant *Jurieu* prophète d'Amſterdam. Les négocians de cette ville, auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, & vendaient leur gérofle & leur canelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous faiſons point tuer au hazard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs apellés *conquérans*.

DOUZIEME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment par *St. George !* Je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchiſme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve partout. La première choſe que fait *Moïſe* avec ſon ſaint peuple n'eſt-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, ſacrifier dans le déſert ? Cette perfidie n'eſt à la vérité acompagnée que d'un larcin ; celles qui ſont jointes au meurtre ſont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, ſont très renommées. Celles du patriarche *Jacob* envers ſon beau-père & ſon frère ne ſont que des tours de maître *Gonin*, puiſqu'il n'aſſaſſina ni ſon frère ni ſon beau-père. Mais vive la perfidie de *David* qui s'étant aſſocié quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé

Akis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient ſous la ſauvegarde de ce roitelet; & lui faiſait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons apartenans au roitelet *Saül*. Vive ſurtout ſa perfidie envers le bon homme *Uriah!* Vive celle du ſage *Salomon* inſpiré de Dieu, qui fit maſſacrer ſon frère *Adonias* après avoir juré de lui conſerver la vie!

Nous avons encor des perfidies très renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pouraient beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſurtout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un *Rinomer*, roi du Mans (ſupoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fauſſe monnaie. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour ratraper ſa monnaie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre-humain: car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ſes pareils ayent été oints; mais je vous avoue que

je ſouhaiterais pour l'édification du genre-humain qu'on jettât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guères que les annales des crimes ; & ſoit que ces monſtres ayent été oints ou ne l'ayent pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélerateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long & ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces horreurs n'ont corigé perſonne, je conclus que l'hiſtoire n'eſt bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux. On y eſt maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais *Homère* n'a jamais imaginé une ſeule action vertueuſe & honnête dans tout ſon roman monotone de l'*Iliade*. J'aimerais beaucoup mieux le roman de *Télémaque* s'il n'était pas tout en digreſſions & en déclamations. Mais puiſque vous m'y faites ſonger, voici un morceau du *Télémaque* concernant la perfidie, ſur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digreſſions de ce roman au livre XX, *Adraſte* roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé *Dioſcore*. Ce *Dioſcore*

ſe réfugie chez les princes Grecs, & n'écoutant que ſa vengeance il leur ofre de tuer le raviſſeur leur ennemi. *Télémaque* inſpiré par *Minerve* leur perſuade de ne point écouter *Dioſcore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraſte*. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux *Télémaque* ?

A.

Abominable. Ce n'était pas aparemment *Minerve*, c'était *Tiſiphone* qui l'inſpirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le faſſe mourir dans les tourmens, & qu'*Adraſte* reſſemble en tout à *David* qui jouiſſait de la femme en faiſant mourir le mari ! L'onctueux auteur du *Télémaque* n'y penſait pas. Ce n'eſt point-là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant & d'un traitre. Je n'aurais point accepté la propoſition de *Dioſcore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. *Dioſcore* était fort vindicatif à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſerais bien embaraſſé s'il falait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations,

gociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très chrétien* ou de *Ferdinand le catholique*, &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponner pour le bien de l'état?

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais atrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinzième & du ſeizième ſiécles.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, & que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filoux punis que d'illuſtres filoux heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un faiſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (Dieu me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cent ſénateurs, & même dans trois cent mille? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÉME ENTRETIEN.

Des loix fondamentales.

B.

J'Entends toujours parler de loix fondamentales, mais y en a-t-il ?

TAYLOR INST. OXFORD

A.

Oui, il y a celle d'être juſte ; & jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

Je liſais il n'y a pas longtems un de ces mauvais livres très rares, que les curieux recherchent, comme les naturaliſtes amaſſent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le ſecret de la nature. Ce livre eſt d'un avocat de Paris nommé *Louis d'Orléans* qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* par devant la ligue, & qui heureuſement perdit ſa cauſe. Voici comme ce juriſconſulte s'exprime ſur les loix fondamentales du royaume de France : „ la loi fondamentale des „ Hébreux était que les lépreux ne pouvaient „ régner. *Henri IV* eſt hérétique, donc il „ eſt lépreux, donc il ne peut être roi de

„ France par la loi fondamentale de l'égliſe.
„ La loi veut qu'un roi de France ſoit chré-
„ tien comme mâle. Qui ne tient la foi ca-
„ tholique, apoſtolique & romaine, n'eſt point
„ chrétien & ne croit point en Dieu. Il ne
„ peut pas plus être roi de France que le plus
„ grand faquin du monde, &c. ".

Il eſt très vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en Dieu, mais cela n'eſt pas abſolument ſi vrai dans le reſte de la terre; il y faut mettre quelque petite reſtriction; & il me ſemble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans* avocat au parlement de Paris ne raiſonnait pas tout-à-fait auſſi-bien que *Cicéron* & *Démoſthène*.

B.

Mon plaiſir ſerait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du ſaint empire romain, s'il prenait un jour fantaiſie aux électeurs de choiſir un céſar proteſtant, dans la ſuperbe ville de Francfort ſur le Mein.

A.

Il ariverait ce qui eſt arivé à la loi fondamentale, qui fixe le nombre des électeurs à ſept, parce qu'il y a ſept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait ſept branches.

N'eſt-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal eſt inaliénable? & cependant n'eſt-il pas preſque tout aliéné?

vous m'avouerez que tous ces fondemens-là ſont bâtis ſur du ſable mouvant. Les loix qu'on apelle *loix fondamentales* ne ſont comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens uſages, d'anciens préjugés qui changent ſelon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Eſpagne, demeuraſſent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils ayent des domaines ou qu'ils n'en ayent pas? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint* ſon vainqueur, quand il viola fort à propos le ſerment de lui rendre la Bourgogne, il ſe fit repréſenter par ſes gens de loix que les Bourguignons étaient inaliénables; mais ſi *Charles-Quint* était venu lui faire des repréſentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre ſous la maiſon d'*Autriche*, tient aujourd'hui d'une manière intime & eſſentielle à la couronne de France. Les Suiſſes ont tenu eſſentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui eſſentiellement à la liberté.

C'eſt cette liberté qui eſt la loi fondamen-

tale de toutes les nations, c'eſt la ſeule loi contre laquelle rien ne peut preſcrire, parce que c'eſt celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait ſur une lieue de pays; enſuite elle fut d'élire deux conſuls, puis des tribuns; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur; puis d'être mangés par des gens venus du nord; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim ſous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui eſt d'être libres; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & ſortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien eſpérer que la choſe arivera quelque jour. Ce ſera un beau ſpectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût-à-Dieu que les grands-pères en euſſent la joie ! c'eſt de toutes les révolutions la plus aiſée à faire, & cependant perſonne n'y penſe.

B.

C'eſt que, comme vous l'avez dit, le ca-

ractère principal des hommes eſt d'être ſots & poltrons. Les rats romains n'en ſavent pas encor aſſez pour atacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettrons-nous point encor quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne ſoit point vexé par un tyran ſubalterne ; qu'on ne puiſſe empriſonner un citoyen ſans lui faire incontinent ſon procès devant ſes juges naturels qui décident entre lui & ſon perſécuteur ; qu'on ne prenne à perſonne ſon pré & ſa vigne ſous prétexte du bien public, ſans le dédommager amplement ; que les prêtres enſeignent la morale & ne la corompent point ; qu'ils édifient les peuples au-lieu de vouloir dominer ſur eux en l'engraiſſant de leur ſubſtance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre-humain eſt prêt à ſigner tout cela.

QUATORZIÉME ENTRETIEN.

Que tout état doit être indépendant.

B.

APrès avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premiérement, comment les états soit républicains, soit monarchiques, se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces états ne soient composés d'imbéciles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat à *latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle, nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui; & qui en reçut foi & hommage-lige au nom de l'évêque de Rome *Innocent III*, vice-Dieu, serviteur des serviteurs de Dieu le 15 May, veille de l'Ascension 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en ſouvenons, pour traiter ce ſerviteur inſolent comme il le mérite.

B.

Eh mon Dieu, monſieur *C*, ne faiſons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de ſon humble & ſainte puiſſance. Le vice-Dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à ſon principal domeſtique *Pipinus*, comme le dit votre *Eginard* lui-même, ſi les écrits de cet *Eginard* n'ont pas été falſifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le ſoupçonne.

Le vice-Dieu *Sylveſtre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaiſir à ſa femme *Gizele* qui avait beaucoup de viſions.

Le vice-Dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitimer moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiſtant pas alors en Norvège, il falut emprunter pour payer.

Pendant deux ſiécles entiers, les rois de Caſtille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut

de deux livres d'or au vice-Dieu? On ſait combien d'empereurs ont été dépoſés, ou forcés de demander pardon, ou aſſaſſinés, ou empoiſonnés en vertu d'une bulle: non-ſeulement vous dis-je, le ſerviteur de Dieu a donné tous les royaumes de la communion romaine ſans exception, mais elle en a retenu le domaine ſuprême, & le domaine utile; il n'en eſt aucun ſur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute eſpèce.

Il eſt encor aujourd'hui ſuzerain du royaume de Naples: on lui en fait un hommage-lige depuis ſept cents ans. Le roi de Naples, ce deſcendant de tant de ſouverains, lui paye encor un tribut. Le roi de Naples eſt aujourd'hui en Europe le ſeul roi vaſſal; & de qui! juſte ciel!

A.

Je lui conſeille de ne l'être pas longtems.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique ſuperſtition qui ſubſiſtent encor. Par quelle étrange fatalité preſque tous les princes coururent-ils ainſi pendant tant de ſiécles au devant du joug qu'on leur préſentait?

B.

La raiſon en eſt fort naturelle. Les rois & les barons ne ſavaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le ſavait: cela ſeul lui donna

cette prodigieuſe ſupériorité dont elle retient encor de beaux reſtes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres, ont-ils pu ſe ſoumettre ſi lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'eſt. Les brutaux ſavaient ſe batre, & les jongleurs ſavaient gouverner. Mais lorſqu'enfin les barons ont apris à lire & à écrire, lorſque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magiſtrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la pouſſière; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au ſerviteur des ſerviteurs, au lieu d'hommage; l'autre moitié, qui lui baiſe encor les pieds, lui lie les mains; du moins c'eſt ainſi que j'ai lu dans une hiſtoire qui quoique contemporaine eſt vraie & philoſophique. Je ſuis ſûr que ſi demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il poſſède d'être l'homme-lige du pape, d'être le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui aplaudira.

B.

Il en eſt en droit; car ce n'eſt pas le pape

qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands pour colorer leurs uſurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte égliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de *Hugues Capet* en ligne droite, & non de ces Normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achétera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France, apellés *parlemens*, enrégiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connait pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans de chaſſer les jéſuites de tant d'états catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai: il couvrait de ſes bras mille provinces, & portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé, & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres moines, ils diſparaîtront ſur la face de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai tant d'averſion pour le froc, que j'aime

rais encor mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie. Je veux que chaque état ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été longtems aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? A cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent batre les chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIEME ENTRETIEN.

De la meilleure légiſlation.

C.

DE tous les états quel eſt celui qui vous paraît d'avoir les meilleures loix, la juriſpru-

dence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers ?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuſe conſtitution*, & que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable & n'eſt point barbare: nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays; ce moyen afreux de faire périr un innocent faible, & de ſauver un coupable robuſte, a fini avec notre infâme chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joye cet uſage infernal ſous le roi *Jaques II.*

Chaque acuſé eſt jugé par ſes pairs; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'acord ſur le fait: c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré & non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort acompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme ſur une croix de *St. André*, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de caroſſe, nous parait une barbarie qui ofenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arache encor le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un apareil de terreur qui éfraye le ſpectateur ſans

être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort: on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé: on ne met point un témoin qui a porté trop légérement son témoignage dans la nécessité de mentir en le punissant s'il se rétracte. On ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs. La procédure est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécile barbarie de punir des indécences du même suplice dont on punit les paricides. Cette cruauté aussi sotte qu'abominable est indigne de nous.

Dans le civil c'est encor la seule loi qui juge; il n'est pas permis de l'interpréter; ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur, & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit *à la cour d'équité* par devant le chancelier & ses assesseurs; & s'il s'agit d'une chose importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait deshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flate la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger: on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie; si des membres du parlement vendent quelque-

fois leurs voix à la cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conſeiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de préſident qu'on nomme *à mortier*; preſque toutes les places & les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des conſeillers d'état; mais pour être conſeiller d'état, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parens d'un jeune homme ont dépoſée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous ſommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire ſinon les graces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité atente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre iſle auſſi libre

que

que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation?

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent: ces deux partis veillent l'un sur l'autre; & se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique: nous avons des querelles; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement est un bel ouvrage; mais il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups; mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé: il vous a trop coûté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre: le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi; arangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne se batent pas!

SEIZIÉME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus. Cela eſt-il vrai?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter*, & la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu ſi *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on apellait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui, mais à qui apellerons-nous des abus

qui régnent dans la conſtitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encor ſans avoir ſeulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faiſions autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans ſi vous retranchez le tems perdu du ſommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reſte à peine quinze ans clair & net ; que ſur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encor les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on apelle *ame*, il ne reſte pas trois ans franc & quite pour les plus heureux, & pas ſix mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

Je le désirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abréger encor votre vie.

C.

Laissons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre-humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée. Car sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déja parlé, nous avons l'art d'aracher les vêtemens & le pain à ceux qui sément le bled & qui préparent la laine, l'art d'acumuler tous les trésors d'une nation entière dans les cofres de cinq ou six cent per-

ſonnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerſet*, une *Marie Stuart*; l'uſage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ſes aſſociés quand il ne peut avoir eu d'aſſociés, les buchers allumés, les poignards aiguiſés, les échafauts dreſſés pour des argumens en baralipton, la moitié d'une nation ocupée ſans ceſſe à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'*Eſdras*, ſi je voulais faire écrire nos abus ſous ma dictée.

A.

Tout cela eſt vrai; mais convenez que la plûpart de ces abus horribles ſont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'*Alexandre VI*, de la St. Barthelemi & de *Cromwell?*

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la ſuperſtition excita les orages, & la philoſophie les apaiſe.

DIX-SEPTIEME ENTRETIEN.

Sur des choſes curieuſes.

B.

A Propos, monſieur *A*, & croyez-vous le monde bien ancien?

A.

Monſieur *B*, ma fantaiſie eſt qu'il eſt éternel.

B.

Cela peut ſe ſoutenir par voie d'hypothèſe. Tous les anciens philoſophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organiſée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèſes ſont fort amuſantes; elles ſont ſans conſéquence. Ce ſont des ſonges que la bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la bible.

A.

Sans doute, & nous penſons tous trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien juſ-

qu'au déluge univerſel fait avec de l'eau créée exprès, il ſe paſſa 1656 ans ſelon la vulgate, 2309 ans ſelon le texte ſamaritain, & 2262 ans ſelon la traduction miraculeuſe que nous apellons *des ſeptante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'ayent été connus de perſonne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas ſecret, juſqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'aviſaſſent ſous le premier & le ſecond des *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leurs rapſodies abſolument inconnues juſques-là au reſte de la terre.

Il eſt plaiſant que nos titres de famille ne ſoient demeurés en dépôt que dans une ſeule branche de notre maiſon, & encor chez la plus mépriſée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Perſans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis: c'eſt que *Sanchoniaton* qui vivait inconteſtablement avant le tems où l'on place *Moïſe*, & qui a fait une Genèſe à ſa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam*, ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout diférens.

C.

Sur quoi jugez-vous, monſieur B, que *Sanchoniaton* vivait avant l'époque de *Moïſe*?

B.

C'eſt que s'il avait été du tems de *Moïſe*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui floriſſait très longtems avant que la horde juive eût aquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems; les livres juifs l'avouent en pluſieurs endroits. Il eſt dit expreſſément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*a*) nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, apellée depuis *Dabir*. Certainement *Sanchoniaton* aurait parlé de *Moïſe*, s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques avantures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix playes d'Egypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchoniaton* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua*: donc il n'en ſavait rien; donc il était antérieur à *Moïſe*, ainſi que *Job* qui n'en parle pas. *Euſèbe* ſon abréviateur, qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

(*a*) Juges, chap. I *v.* 11.

A.

Cette raiſon eſt ſans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une coſmogonie qui eut le moindre raport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier Dieu. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs ſuperſtitions nouvelles, leur uſure conſacrée, ſont les ſeules choſes qui leur apartiennent en propre. Et il y a toute aparence que ces poliſſons, chez qui les noms de *géométrie* & d'*aſtronomie* furent toujours abſolument inconnus, n'aprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent eſclaves à Babilone. On a déja prouvé que c'eſt-là qu'ils connurent les noms des anges, & même le nom d'*Iſraël*, comme ce transfuge juif *Flavieu Joſeph* l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Geneſe antérieure à celle des Juifs, & toute diférente?

A.

Cela eſt inconteſtable. Voyez le *Shaſta* & le *Védam* des Indiens, les *cinq Kings* des Chi-

nois, le *Zend* des premiers Perſans, le *Thaut* ou *Mercure triſmegiſte* des Egyptiens; *Adam* leur eſt auſſi inconnu que le ſont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam!* Cela eſt bien triſte. Tous nos almanacs comptent depuis *Adam.*

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *étrennes mignones* ne ſont pas mes archives.

B.

Si bien donc que monſieur *A* eſt pré-adamite?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſurquoi fondez-vous votre belle hypothèſe d'un monde éternel?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires. Je ne ſais ſi nous avons raiſonné juſqu'ici bien ou mal; mais je ſais que nous avons rai-

ſonné, & que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible: il y a certainement quelque diférence entre les idées de *Newton* & des crotes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſûrément une machine admirable, donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de leviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler; & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun raport à leur organiſation, on eſt acablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaiſſait pas une de ces loix, le chimérique *Platon* qui diſait que la terre était fondée ſur un triangle équilatère, & l'eau ſur un triangle rectangle, le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant *Platon*, qui ne ſavait pas ſeu-

lement la trigonométrie ſphérique, a-t-il eu cependant un génie aſſez beau, un inſtinct aſſez heureux, pour apeller Dieu l'*éternel géomètre*, pour ſentir qu'il exiſte une intelligence formatrice ?

B.

Je me ſuis amuſé autrefois à lire *Platon*. Il eſt clair que nous lui devons toute la métaphyſique du chriſtianiſme ; tous les pères grecs furent ſans contredit platoniciens. Mais quel raport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plait. Il y a une intelligence qui anime le monde : *Spinoſa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débatre contre cette vérité qui nous environne & qui nous preſſe de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement ſeul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous ſommes. Ils vous diſent hardiment, la combinaiſon de cet univers était poſſible puiſqu'elle exiſte ; donc il était poſſible que le mouvement ſeul l'arangeât. Prenez quatre aſtres ſeulement, Mars, Vénus, Mercure &

la terre, ne ſongeons d'abord qu'à la place où ils ſont, en faiſant abſtraction de tout le reſte, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaiſon; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont les uns par raport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cent vingt hazards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arangement qu'elles gardent entre elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept cent vingt jets, le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſecondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, juſqu'au nombre que notre faibleſſe apelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt par le ſeul mouvement; donc il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait

produit l'univers entier tel qu'il existe. Voila le raisonnement de ces messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C*; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons; la première c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encor une fois, *Spinosa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où *Spinosa* n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quaré d'une révolution d'une planète est toujours au quaré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinosa* n'en

diſait point ; il eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous acorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile :*

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Je ne ſuis pas de ces gens qui diſent que les aſtres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penſée, ſont l'éfet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *ſpléen ;* mais en me fâchant je n'en avais pas moins raiſon.

B.

Allons, au fait ſans nous fâcher. Comment en admettant un Dieu, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe que le monde eſt éternel ?

A.

Comme je ſoutiens par voïe de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voila une plaiſante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des ſinges, & nous, nous ſerions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce; elle saute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donné cet avantage.

B.

Quoi! les puces existent de toute éternité?

A.

Il le faut bien, puisqu'elles existent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'ayent pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eût été engourdi une éternité entière? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire, puisqu'il a produit; il existe nécessairement, donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence, car alors il cesserait d'être. Dieu est agissant, donc il a toujours agi, donc le monde est une émanation éternelle de lui-même. Donc quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité;

nité ; & toutes les combinaisons sont parties de l'Etre combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Etre a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles ?

A.

Cela pourait bien être : autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant disent que

& il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indiférence eſt un mot vide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien ſûr de votre ſyſtême?

A.

Moi! je ne ſuis ſûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puiſſance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'afirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain: après demain je la nie: & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'*Epicure* vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atômes? que *Deſcartes* fût perſuadé de ſa matière ſtriée? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. *Telliamed* riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite irlandais *Needham* qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtèmes, il faut toujours ſe réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très aiſe d'avoir trouvé un vieux philoſophe anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit ſérieuſement en Dieu. Cela eſt très édifiant.

A.

Oui, tètebleu, je crois en Dieu, & je crois beaucoup plus que les univerſités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là ſont aſſez ferrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ ſix mille ans: & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître ſans domeſtiques, de roi ſans ſujets, de père ſans enfans, ni de cauſe ſans éfet.

C.

D'acord, nous en ſommes convenus. Mais là, mettez la main ſur la conſcience; croyez-vous un Dieu rémunérateur & puniſſeur qui diſtribue des prix & des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, & qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argile ſous les mains du potier?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes? Je ne sais rien de si injuste. Or l'éternelle & suprême intelligence doit être juste; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pieds, & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse, & je ne m'en soucie guères. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croyent en Dieu; & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi donc à votre avis vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées? En un mot toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis citoyen du monde.

B.

C'eſt fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en ſais rien par moi-même ; mais encor une fois il ne faut point ébranler une opinion ſi utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reſte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel ſi vous le voulez abſolument, quoique je tienne bien fort à ce ſyſtême. Que nous importe après tout que ce monde ſoit éternel ou qu'il ſoit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons Dieu, ſoyons juſtes & bienfaiſans, voila l'eſſentiel, voila la concluſion de toute diſpute. Que les barbares intolérans ſoient l'exécration du genre-humain, & que chacun penſe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir, & bénir le grand Etre.

CONVERSATION

De monsieur l'intendant des MENUS *en exercice, avec monsieur l'abbé* BRIZEL.

IL y a quelque tems qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût, & tous les talens nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'ordre des loix. L'ordre des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son boureau de bruler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flate qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de monsieur l'intendant *des Menus* en exercice, & de monsieur l'abbé *Brizel*. Je fus présent à cette conversation: je l'ai fidélement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de

(a) L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître le *Dain* & incendié au bas de l'escalier.

ceux qui ont le ſens commun peut étendre à ſon gré.

Je ſupoſe, diſait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Brizel*, que nous n'euſſions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je ſupoſe que ce prince eût été le premier qui eût donné des ſpectacles, qu'il eût fait compoſer *Cinna*, *Athalie*, & le *Miſantrope*, qu'il les eût fait repréſenter par des ſeigneurs & des dames, devant tous les ambaſſadeurs de l'Europe; je demande s'il ſerait tombé dans l'eſprit du curé *la Chétardie*, ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes avantures, ou d'un ſeul autre curé, ou d'un ſeul habitué, ou d'un ſeul moine, d'excommunier ces ſeigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même, de leur refuſer le ſacrement de mariage & la ſépulture? Non, ſans doute, dit l'abbé *Brizel*; une ſi abſurde impertinence n'aurait paſſé par la tête de perſonne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV* & toute ſa cour danſèrent ſur le théâtre, quand *Louis XV* danſa avec tant de jeunes ſeigneurs de ſon âge dans la ſalle des Thuileries, penſez-vous qu'ils ayent été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Brizel*: nous ſommes bien bêtes, je l'avoue; mais nous ne le ſommes pas aſſez pour imaginer une telle ſotiſe.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Boſſu* ſupérieur de ſainte Geneviéve, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*,

le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont d'après *Ariſtote* enſeigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'eſt pas encor tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Brizel*: il eſt vrai que l'abbé de *la Coſte*, monſieur de *la Solle*, & l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques, prétendent que la déclamation, la muſique & la danſe ſont un péché mortel; qu'il n'a été permis à *David* de danſer que devant l'arche, & que de plus *David*, *Louis XIV* & *Louis XV*, n'ont point danſé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en préſence de quelques perſonnes de ſa cour ; & qu'on ne ſe donne le plaiſir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque choſe à parler, ou à chanter, ou à danſer en public.

Il eſt donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt ſous le nom de *menus plaiſirs du roi*, & que cet impôt eût ſervi à payer les frais des ſpectacles de ſa majeſté, le roi encourait la peine de l'excommunication, ſelon le bon plaiſir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre ſur la tête de ſa majeſté très chrétienne.

Vous nous embaraſſez beaucoup, dit *Brizel*.

Je veux vous pouſſer, dit *le Menu*. Non-ſeulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal de *Richelieu*, l'archevêque *Triſſino*, le pape *Léon X* dépenſèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies, & des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenſes : je ne trouve pourtant pas dans

l'hiſtoire de l'égliſe qu'aucun vicaire de St. Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc mademoiſelle *le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le ſieur *Romagneſi*, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain? Pourquoi une actrice des chœurs diſcordans de l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées à petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier, & ſeront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps? C'eſt uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt ſols au parterre.

Cependant ces vingt ſous ne changent point l'eſpèce: les choſes ne ſont ni meilleures, ni pires, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité. Donc *Cinna* & *Athalie* ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour. Or ſi on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plai-

ſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Brizel* ſentit la force de cet argument; il répondit ainſi: il y a des tempérammens: tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre & inimitable *Molière* dans la paroiſſe St. Euſtache; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St. Joſeph, ſelon notre belle & ſaine coûtume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que *St. Euſtache* eſt un ſi grand ſaint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués le corps de l'infame auteur du *Miſantrope*. Mais enfin *ſaint Joſeph* eſt une conſolation; c'eſt toujours de la terre ſainte. Il y a une prodigieuſe diférence entre la terre ſainte & la profane; la première eſt incomparablement plus légère; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Celle où eſt *Molière* y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle ne peut être damné comme mademoiſelle *le Couvreur*, & *Romagneſi*, qui ſont ſur les chemins. Peut-être eſt-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartufe*; je n'en voudrais pas jurer. Mais je ſuis ſûr du ſalut de *Jean-Baptiſte Lulli*, violon de mademoiſelle, muſicien du roi, ſurintendant de la muſique du roi, qui joua dans *Cariſelli* & dans *Pourceaugnac*, & qui de plus était Florentin; celui-

là eſt monté au ciel comme j'y monterai : cela eſt clair, car il a un beau tombeau de marbre à St. Euſtache. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'eſt ainſi que raiſonna monſieur l'abbé *Brizel*; & c'eſt puiſſamment raiſonner.

L'intendant *des Menus*, qui ſait l'hiſtoire, lui répliqua; vous avez entendu parler du révérend père *Girard*; il était ſorcier, cela eſt de fait. Il eſt avéré qu'il enſorcela ſa pénitente en lui donnant le fouet tout doucement. De plus il ſoufla ſur elle, comme font tous les ſorciers. Seize juges déclarèrent *Girard* magicien. Cependant il fut enterré en terre ſainte. Dites-moi pourquoi un homme qui eſt à la fois jéſuite & ſorcier a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la ſépulture, & que mademoiſelle *Clairon* ne les aurait pas, ſi elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne ſort du théâtre que pour s'aller faire batiſer ?

Je vous ai déja dit, répondit l'abbé *Brizel*, que cela eſt arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur mademoiſelle *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il ſe peut qu'il ſe trouve un curé qui faſſe le dificile; alors on ne s'avifera pas de faire du fracas en ſa faveur, & d'apeller comme d'abus au parlement. Les acteurs de ſa majeſté ſont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres; leurs parens n'ont ni aſſez d'argent, ni aſſez de crédit pour gagner un procès; le public

ne s'en soucie guères; il jouit des talens de mademoiselle *le Couvreur* pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize Provençaux qui crurent *Girard* si habile. Cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers; nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé: nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac*: il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles; il y en a; & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie; il est très dangereux d'offenser de grandes compagnies, & d'exposer les foudres de l'église au mépris des personnes puissantes; mais pour trois ou quatre cent pauvres comédiens, répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, monsieur l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général? Non, monsieur, dit l'intendant; mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, & tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que

mon grand-père. Eh bien, répliqua *Brizel*, votre oncle, votre père, & votre grand-père, ſont excommuniés, anathématiſés, damnés à tout jamais ; & quiconque en doute eſt un impie, un monſtre, en un mot un philoſophe.

Le Menu à ce diſcours ne ſut s'il devait rire, ou batre l'abbé *Brizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monſieur, dit-il au *Brizel*, que vous me montraſſiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq groſſes fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Brizel*; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux eſt mis au rang des payens, & vous aprendrez par les anciennes conſtitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'égliſe aux premiers ſiécles. *Sicut ethnicus & publicanus* eſt un paſſage aſſez connu : la loi de l'égliſe a été invariable ſur cet article ; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encor dans les premiers ſiécles l'*Œdipe de Sophocle*, anathème qui ſubſiſte contre ceux qui ne repréſentent plus l'*Œdipe* de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père & votre oncle : & puis nous compoſerons avec la troupe de ſa majeſté.

Vous extravaguez, monsieur *Brizel*, dit l'intendant : mon père était seigneur de paroisse ; il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli* ; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* & du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cu de basse fosse. Je veux bien croire que *St. Mathieu* a damné les employés des fermes, après l'avoir été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers tems : mais vous avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; & si nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Justement, dit *Brizel*, vous y êtes. On laisse l'*ethnicus* & le *publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels, & on vit paisiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

Monsieur l'intendant s'apaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* & le *publicanus*. Je vous prie, mon cher *Brizel*, dit-il, de m'aprendre pourquoi on a inséré cette satyre dans vos livres, & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers tems.

Cela est tout simple, dit *Brizel* : ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens, dont les trois quarts étaient Juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains ; c'était un secret infaillible d'atirer à soi le petit peuple,

ple, que d'anathématiſer les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient meſſieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puiſſances, & contre les impôts; vous aurez infailliblement la canaille pour vous, ſi on vous laiſſe faire; & quand vous aurez un aſſez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il ſe trouvera des gens d'eſprit qui lui mettront une ſelle ſur le dos, un mords à la bouche, & qui monteront deſſus pour renverſer les états & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conſervera les premières pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont ſervi autrefois, & qu'elles ſont chères aux peuples; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui ſeront prodigués; & il y aura même toujours de vieux antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'eſt là, monſieur, l'hiſtoire ſuccinte de ce qui eſt arivé parmi nous. La France a été longtems barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encor des gens atachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richeſſes, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais

proſcrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la ſaine partie du clergé laiſſe les financiers ſe damner en páix, & permet ſeulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus*; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez ſur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monſieur, oubliez-vous que les comédiens ſont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un oficier du roi faiſant ſa charge? Donc il ne vous eſt pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant *Cinna* & *Polyeucte* par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Brizel*, que nous ne pouvons damner un oficier du roi? c'eſt aparemment dans vos libertés de l'égliſe gallicane? Mais ne ſavez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proſcrit le grand *Henri IV*, & *Henri III*, & *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Piſe, & *Philippe le bel*, & *Philippe-Auguſte*, & *Louis VIII*, & *Philippe I*, & le ſaint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous ſommes les maîtres d'anathématiſer tous les princes, & de les faire mourir de mort ſubite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons ſur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus* un peu fâché lui coupa la parole, & lui dit: monſieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils ſauront bien vous punir; mais ſon-

gez que c'eſt moi qui porte aux acteurs de ſa majeſté l'ordre de venir ſe damner devant elle. S'ils ſont hors du giron, je ſuis auſſi hors du giron; s'ils péchent mortellement en faiſant verſer des larmes à des hommes vertueux dans des piéces vertueuſes, c'eſt moi qui les fais pécher: s'ils vont à tous les diables, c'eſt moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils ſont plus coupables que moi; le roi & la reine, qui ordonnent qu'on les amuſe & qu'on les inſtruiſe, ſont cent fois plus coupables encor. Si vous retranchez du corps de l'égliſe les ſoldats, il eſt ſûr que vous retranchez auſſi les oficiers & les généraux; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plait, à quel point vous êtes abſurdes; vous ſoufrez que des citoyens au ſervice de ſa majeſté ſoient jettés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Brizel répondit: ne voyez-vous pas que c'eſt parce que nous ſommes un peuple grave, ſérieux, conſéquent, ſupérieur en tout aux autres peuples? La moitié de Paris eſt convulſionnaire; il faut que ces gens-là en impoſent à ces libertins qui ſe contentent d'obéir au roi, qui ne controllent point ſes actions, qui aiment ſa perſonne, qui lui payent avec allégreſſe de quoi ſoutenir la gloire de ſon trône, qui après avoir ſatisfait à leur devoir paſſent doucement leur vie à cultiver les arts,

qui reſpectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui ſe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eſt un compoſé de fripons, de fanatiques, & d'imbéciles, parmi leſquels il y a un petit troupeau ſéparé qu'on apelle *la bonne compagnie*; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inſtruit, poli, eſt comme la fleur du genre-humain; c'eſt pour lui que les plaiſirs honnêtes ſont faits; c'eſt pour lui plaire que les plus grands-hommes ont travaillé; c'eſt lui qui donne la réputation; & pour vous dire tout, c'eſt lui qui nous mépriſe, en nous faiſant politeſſe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choiſis; & depuis les jéſuites juſqu'aux capucins, depuis le père *Queſnel* juſqu'au maraut qui fait la gazette eccléſiaſtique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit ſur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui perſuadons qu'il eſt eſſentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplait mortellement aux ſaints du paradis. La dame quite le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaiſes; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux diſcours, diviſé en trois points, quand il a l'eſprit rempli des beaux morceaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces*, de *Pompée*, de *Phè-*

dre & d'*Athalie ?* C'eſt là ce qui nous déſeſpère.

Nous entrons chez une dame de qualité ; nous demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de St. Roch ; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de *Racine.* Avez-vous lu l'œuvre des ſix jours ? diſons-nous ; on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin le tems aproche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à St. Jean de Latran, ou à St. Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit ; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de St. Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora *Cuzzoni*, la ſignora *Fauſtina*, la ſignora *Barbarini*, encor moins le ſignor *Farinelli*, chevalier de Calatrava & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux ne ſont jamais perſécuteurs ; voila pourquoi un roi qui n'eſt point contredit eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la

conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables; mais il eſt des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils ſe trouvent anéantis dans la foule. Les paſſans ne regardent les chiens que quand ils aboyent, & on veut être regardé. Tout eſt jalouſie de métier dans ce monde. Je vous dis notre ſecret; ne me décelez pas; & faites-moi le plaiſir de me donner une loge grillée à la première tragédie de monſieur *Collardeau.*

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus*; mais achevez de me révéler vos myſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette afaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une ſociété gagée par le roi eſt le comble de l'inſolence & du ridicule? & pourquoi, en même tems, perſonne ne travaille-t-il à lever ce ſcandale?

Je crois vous avoir déja répondu, dit *Brizel*, en vous avouant que tout eſt contradiction chez nous. La France, à parler ſérieuſement, eſt le royaume de l'eſprit & de la ſotiſe, de l'induſtrie & de la pareſſe, de la philoſophie & du fanatiſme, de la gaieté & du pédantiſme, des loix & des abus, du bon goût

& de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna*, & de l'infamie de ceux qui repréſentent *Cinna*; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréſentations de *Cinna*, & le droit d'anathématiſer les acteurs, l'auteur, & les ſpectateurs, ſont aſſurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établiſſement qui ne ſoit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jéruſalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défenſe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes & d'honneurs? pourquoi *St. Joſeph* ayant été charpentier, & ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, & s'eſt mis ſans façon à leur place? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé pendant des ſiécles ceux qui diſaient que le St. Eſprit procède du père & du fils? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous aplaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils *Joas* chez elle ; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous atenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier ſuplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe ; les Juifs même danſèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand' meſſe de danſer pieuſement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ſes billets de confeſſion ; on repréſente encor des actes ſacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait Jéſus-Chriſt, un autre fait le diable, une actrice eſt la Ste. Vierge, une autre *Madelaine* à ſa toilette, *Arlequin* dit *ave Maria*, *Judas* dit ſon *pater*.

Pendant ce tems-là même on brûle quelquefois en cérémonie des deſcendans de notre bon père *Abraham* ; & tandis qu'ils cuiſent, on leur chante gravement les chanſons pieuſes d'un de leurs rois traduites en mauvais latin. Malgré tout cela il y a à la cour de Madrid autant de ſens commun, de politeſſe & d'eſprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; ſi nous faiſions bénir nos atelages à Ste. Geneviéve, la moitié de Paris crierait au ſcandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde; il faudrait que je paſſaſſe ma vie à peindre. Non-ſeulement nous nous contrediſons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les profeſſions ſont contraires les unes aux autres; c'eſt une guerre ſecrette qui ne finira jamais. L'homme d'égliſe eſt l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtiſan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens; & chacun donne à ſon voiſin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviſer. La pire eſpèce de toutes, je l'avoue, eſt celle des prétendus réformateurs. Ce ſont des malades qui ſont fâchés que les autres ſe portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchiſe, dit *le Menu.* Laiſſons paiſiblement ſubſiſter de vieilles ſotiſes; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront comme de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbéciles. Laiſſons les Tartufes crier encor quelque tems, & dès demain je vous mène à la comédie du *Tartufe.*

SUR L'ESPRIT.

ON conſultait un homme, qui avait quelque connaiſſance du cœur humain, ſur une tragédie qu'on devait repréſenter : il répondit qu'il y avait tant d'eſprit dans cette piéce: qu'il doutait de ſon ſuccès. Quoi ? dira-t-on, eſt-ce là un défaut dans un tems où tout le monde veut avoir de l'eſprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public aplaudit même aux penſées les plus fauſſes, quand elles ſont brillantes ? Oui, ſans doute, on aplaudira le premier jour, & on s'ennuyera le ſecond.

Ce qu'on apelle *eſprit* eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une alluſion fine: ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre; là un raport délicat entre deux idées peu communes : c'eſt une métaphore ſingulière; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en éfet dans lui; c'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de les opoſer l'une à l'autre; c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit ſi j'en avais davantage;

mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux-brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux & qui doit intéreſſer. La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toujours, ou dans la paſſion, ou en danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne ſont point d'épigrammes, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troye embraſée: *Didon* ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bucher ſur lequel elle va s'immoler: *Démoſthène* n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il ſerait un rhéteur, & il eſt un homme d'état.

L'art de l'admirable *Racine* eſt bien au-deſſus de ce qu'on apelle *eſprit*; mais ſi *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce ſtile:

Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes?

ſi *Oreſte* continuait toujours à dire,

Que les Scythes ſont moins cruels qu'Hermione;

ces deux perſonnages ne toucheraient point du tout: on s'apercevrait que la vraie paſſion s'ocupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut conſumée, & les feux

de l'amour de *Pyrrhus* ; entre les Scythes qui immolent des hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreſte*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée* :

Le ciel choiſit ſa mort, pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très grand éclat : il y a là beaucoup d'eſprit, & même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis ſûr que ces vers, prononcés avec l'entouſiaſme & l'art d'un bon acteur, feront aplaudis ; mais je ſuis ſûr que la piéce de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée longtems. En éfet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort? Le contraire ſerait plus vrai : les mânes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on ſupoſe qu'il combatit & qu'il mourut.

Que ſerait-ce donc qu'un ouvrage rempli de penſées recherchées & problématiques? Combien ſont ſupérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers ſimples & naturels?

Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner!
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ce n'eſt pas ce qu'on apelle *eſprit*; c'eſt le ſublime & le ſimple qui ſont la vraye beauté.

Que dans *Rodogune*, *Antiochus* diſe de ſa maîtreſſe qui le quite, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune :* c'eſt comparer ingénieuſement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant aux fléches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eſt pas parce que ſa maîtreſſe s'en va, que la propoſition de tuer ſa mère eſt révoltante : qu'elle ſorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe; & ſi *Rodogune* ne ſortait pas, cette mauvaiſe épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils ſoient plus frapans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on ſent le faux aiſément : il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la toiſon d'or *Hipſipile* dit à *Médée*, en faiſant alluſion à ſes ſortilèges :

Je n'ai que des atraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de litérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit, qui ſeraient admis

ailleurs, & que le genre ſérieux réprouve. On pourait apliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuſe naïveté d'Amiot: *tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un de ces traits brillans que j'ai vu citer comme un modèle dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le *traité des études* de feu monſieur *Rollin*. Ce morceau eſt tiré de la belle oraiſon funèbre du grand *Turenne*, compoſée par *Fléchier*. Il eſt vrai que dans cette oraiſon *Fléchier* égala preſque le ſublime *Boſſuet*, que j'ai apellé & que j'apelle encor *le ſeul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans; mais il me ſemble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

„ Puiſſances ennemies de la France, vous „ vivez, & l'eſprit de la charité chrètienne „ m'interdit de faire aucun ſouhait pour vo„ tre mort, &c.; mais vous vivez, & je „ plains dans cette chaire un vertueux capi„ taine dont les intentions étaient pures, &c.

Une apoſtrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'aſſaſſinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en éfet il s'agiſſait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais eſt-il décent de ſouhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Eſpagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi

leur ennemi ? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de ſervir ſon prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre leſquelles il ſervait ? Que dirait-on d'un Allemand qui eût ſouhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures (*) ? Pourquoi donc ce paſſage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs ? C'eſt que la figure eſt en elle-même belle & pathétique ; mais ils n'examinaient point le fonds & la convenance de la penſée. *Plutarque* eût dit à Fléchier : *tu as tenu ſans propos un très beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans auxquels on donne le nom d'*eſprit* ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour inſtruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La muſique exprime les paſſions, les ſentimens, les images : mais où ſont les acords qui peuvent rendre une épigramme ? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéras, celui qui eſt le plus orné, ou plutôt acablé de cet eſprit épigrammatique, eſt le *ballet du triomphe des arts*, compoſé par un homme aimable, qui penſa

(*) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraiſon funèbre du maréchal de *Turenne* de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un duc de Savoye. Or ce morceau, qui était convenable pour un ſouverain, ne l'eſt pas pour un ſujet.

toujours finement, & qui s'exprima de même; mais qui par l'abus de ce talent contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV.* Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime ſa ſtatue, il lui dit:

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me ſouviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeuneſſe par quelques perſonnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la ſtatue ſont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun ſens la phraſe n'eſt françaiſe; que c'eſt en éfet une pointe, une plaiſanterie? Comment ſe pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'eſprit n'en eût pas aſſez pour retrancher ces fautes éblouiſſantes? Ce même homme qui mépriſait *Homère* & qui le traduiſit, qui en le traduiſant crut le coriger, & en l'abrégeant crut le faire lire, s'aviſe de donner de l'eſprit à *Homère.* C'eſt lui qui en faiſant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp,

Que ne vaincra-t-il point? il s'eſt vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du faux bel eſprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces fineſſes, ces tours, ces traits ſaillans, ces gayetés, ces petites ſentences coupées, ces familiarités ingénieuſes

nieuſes qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* eſt ſimple & majeſtueuſe. Un cabinet peut recevoir avec grace de petits ornemens. Ayez autant d'eſprit que vous voudrez, ou que vous pourez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une ſcène de comédie qui ne ſera ni paſſionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aye reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'eſprit dans ſes lettres, j'ai trouvé au contraire, qu'il n'en avait pas aſſez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danſer font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était ſouvent dans ce cas: ſes meilleures lettres ſont étudiées; on ſent qu'il ſe fatigue, pour trouver ce qui ſe préſente ſi naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent ſans éforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Deſpréaux*, qui avait oſé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ſes premières ſatyres, changea d'avis quand ſon goût fut mieuri par l'age. Je ſais qu'il importe très peu aux afaires de ce monde, que *Voiture* ſoit ou ne ſoit pas un grand génie, qu'il ait fait ſeulement quelques jolies lettres, ou que toutes ſes plaiſanteries ſoient des modèles. Mais pour nous

ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute. Les ai-je pris pour moi-même? Hélas non!

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

LETTRE
A UN PREMIER COMMIS.

20 *Juin* 1733.

PUiſque vous êtes, monſieur, à portée de rendre ſervice aux belles-lettres, ne rognez pas de ſi près les aîles à nos écrivains, & ne faites pas des volailles de baſſe-cour de ceux qui en prenant l'eſſor pouraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'eſprit, & l'eſclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquiſition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Juvenal*, ni les œuvres philoſophiques de *Ciceron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, & *Locke*, n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes ni des philoſophes; il y a je ne ſais quoi de turc à proſcrire l'imprimerie; & c'eſt la proſcrire que la trop gêner. Contentez-vous de

réprimer sévérement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes : mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes calottes, & tant d'autres productions qui méritent l'horreur & le mépris, soufrez au moins que *Bayle* entre en France, & que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la litérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes : vous ne vivez pas avec tout ce cahos : vous y choisissez quelque société, & vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit cent mille controversistes, quinze ou seize mille romans que vous ne lirez point, une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon ; mais l'homme d'état permet le bon & le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important du commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en mo-

que, mais on le soufre. Ce roman fait vivre, & l'auteur qui l'a composé, & le libraire qui le débite, & le fondeur, & l'imprimeur, & le papetier, & le relieur, & le colporteur, & le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encor deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi tout mépriſable qu'il eſt, il a produit deux choſes importantes, du profit & du plaiſir.

Les ſpectacles méritent encor plus d'atention ; je ne les conſidère pas comme une ocupation qui retire les jeunes gens de la débauche ; cette idée ſerait celle d'un curé ignorant. Il y a aſſez de tems avant & après les ſpectacles, pour faire uſage de ce peu de momens qu'on donne à des plaiſirs de paſſage, immédiatement ſuivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux ſpectacles tous les jours. Et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque aſſiduité.

Je regarde la tragédie & la comédie comme des leçons de vertu, de raiſon & de bienſéance. *Corneille*, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ames ; & *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux apellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'inſtruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres ſont nourris du

produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames qui tiendront du Goth & du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des sibarites, lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles des grands-hommes, qui ont travaillé pour nos plaisirs, & pour ceux des siécles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dûes; il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les *Triptolèmes* qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférens; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie & plus d'invention dans nos tabatières, & dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, & à calculer l'aberration de la lu-

mière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combatre des bêtes ; & nous n'avons pas su depuis un siécle bâtir seulement une salle passable pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacles plus belles que le théatre de *Pompée* : mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du public ? On joue, on soupe, on médit, on fait des mauvaises chansons, & on s'endort dans la stupidité pour recommencer le lendemain son cercle de légéreté & d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, & faites, si vous pouvez, du bien aux lettres qui en ont tant fait à la France.

ÉLOGE FUNÉBRE
DES OFICIERS QUI SONT MORTS
DANS LA GUERRE DE 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enſeigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin, parmi ſes inſtitutions qu'on admire encor, avait établi l'uſage de conſacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur ſang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuſe & humaine, digne de nous! pourquoi ne la ſuivrions-nous pas? nous longtems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation reſpectable? Pourquoi nous renfermer dans l'uſage de ne célébrer après leur mort que ceux qui, ayant été donnés en ſpectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il eſt juſte ſans doute, il importe au genre-humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII*, les *Henri IV*, & ceux qui leur reſſemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs ſi intéreſſans & ſi chers, quand ils ſont rendus à la perſonne; ſi vains

quand ils ne ſont qu'une partie néceſſaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un diſcours compoſé, & dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe, qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie d'Angleterre*, & qui fut digne de célébrer le grand *Condé!* Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui, les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtems inconnue?

O mémoire! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'état! vivez éternellement: mais ſurtout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant de rem-

parts; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant aprofondi notre nature, nos malheurs & nos faibleſſes, nous faiſons ſans ceſſe retentir nos temples de reproches & de condamnations; nous anathématiſons les plus légères irégularités de la conduite, les plus ſecrètes complaiſances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand & ſi univerſel, contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de la terre un ſéjour de brigandage, un horrible & vaſte tombeau?

Des bords du Pô juſqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux ſous leſquels marchent des milliers de meurtriers mercénaires, à qui l'eſprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quiter leurs campagnes; ils vont, & ils

changent de maîtres : ils s'expoſent à un ſupplice infâme pour un léger intérêt ; le jour du combat vient, & ſouvent le ſoldat qui s'était rangé n'aguères ſous les enſeignes de ſa patrie répand ſans remords le ſang de ſes propres concitoyens ; il atend avec avidité le moment où il poura dans le champ du carnage aracher aux mourans quelques malheureuſes dépouilles qui lui ſont enlevées par d'autres mains. Tel eſt trop ſouvent le ſoldat : telle eſt cette multitude aveugle & féroce dont on ſe ſert pour changer la deſtinée des empires, & pour élever les monumens de la gloire. Conſidérés tous enſemble marchant avec ordre ſous un grand capitaine, ils forment le ſpectacle le plus fier & le plus impoſant qui ſoit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enyvrement de leurs frénéſies brutales, (ſi on en excepte un petit nombre) c'eſt la lie des nations.

Tel n'eſt point l'oficier, idolâtre de ſon honneur & de celui de ſon ſouverain, bravant de ſang froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie, quitant gaiement les délices de la ſociété pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain, généreux, compatiſſant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui ; né pour les douceurs de la ſociété, comme pour les dangers de la guerre ; auſſi poli que fier, orné ſouvent par la culture des lettres, & plus encor par les graces de l'eſprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaiſſent nos oficiers ;

elles avouent surtout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui ataquaient, qui assiégeaient leurs assiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouie des saisons dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible & non moins hazardeuse. On les a vus, sous un prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes; victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature & l'art & la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi, que les nations conjurées contre lui auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros dont la foule est connue à peine?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions romaines? en quoi les passaient-ils, si ce n'est peut-être

dans l'amour invariable de la discipline militaire? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & désunie; & quand les autres peuples étaient encor des barbares destitués de bonnes loix, sachant combatre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encor les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions, ce commerce immense & habile qui embrasse les deux mondes, tant de villes opulentes élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les consuls & sous les *Césars*; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt royaumes policés; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalousie même, qui régne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, sert encor à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers tels que les nô-

tres ? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir ; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon roi ; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon maître ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous diſpenſons de la reconnaiſſance en diſant que l'ambition a tout fait. C'eſt la logique des ingrats. Qui nous ſert veut s'élever ; je l'avoue : oui on eſt excité en tout genre par cette noble ambition, ſans laquelle il ne ſerait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, ſerait-on bien récompenſé par ce public ſi ardent quelquefois & ſi précipité dans ſes éloges, mais toujours plus promt dans ſes cenſures, paſſant de l'entouſiaſme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli ?

Sibarites tranquiles dans le ſein de nos cités floriſſantes, ocupés des rafinemens de la molleſſe, devenus inſenſibles à tout & au plaiſir même pour avoir tout épuiſé, fatigués de ces ſpectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les feſtins des rois ; au milieu de tant de voluptés ſi acumulées & ſi peu ſenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre ſi perfectionnés & ſi

peu conſidérés ; enyvrés & aſſoupis dans la ſécurité & dans le dédain ; nous aprenons la nouvelle d'une bataille ; on ſe réveille de ſa douce léthargie, pour demander avec empreſſement des détails dont on parle au hazard, pour cenſurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre : cependant cinq ou ſix cent familles du royaume ſont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémiſſent retirées dans l'intérieur de leurs maiſons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paiſibles habitans de Paris ſe rendent le ſoir aux ſpectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et ſi dans les repas qui ſuccèdent aux ſpectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'eſt quelquefois avec indifférence, ou en rapellant leurs défauts, quand on ne devrait ſe ſouvenir que de leurs pertes ; ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encor.

Mais quand nous aprenons que dans le cours de nos ſuccès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les tems les plus grands capitaines a ſuſpendu le progrès de nos armes, alors tout eſt déſeſpéré ; alors on afecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en éfet. Nos reproches amers perſécutent juſques dans le tombeau le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuſe (*a*).

Et

(*a*) Le chevalier de *Belle-Isle*.

Et ſavons-nous quels étaient ſes deſſeins, ſes reſſources ? & pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne ſommes preſque jamais ſortis, voir d'un coup d'œil juſte le terrain ſur lequel on a combatu ? Celui que vous acuſez a pu ſe tromper : mais il eſt mort en combatant pour vous. Quoi ? nos livres, nos écoles, nos déclamations hiſtoriques, répéteront ſans-ceſſe le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en ſaiſiſſant une barque perſane, l'arêtait encor vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui eſt mort en arachant ainſi les paliſſades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles, quand il ne pouvait plus les ſaiſir de ſes mains bleſſées.

Rempliſſons-nous l'eſprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, ſouvent très peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reſte au moins place dans nos eſprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracaſſé à ce combat d'Exiles monte encor à l'eſcalade en diſant : *il m'en reſte un autre pour mon roi & pour ma patrie :* ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère ? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant ſous des boulevarts inacceſſibles,

que n'en ont aquis leurs ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sûreté les immolaient sans danger & sans peine?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée & si mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Boufflers* (*b*), un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, & qui meurt de même; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge!

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche! que de terrains arosés du plus beau sang, & célèbres par des triomphes! Là s'élevaient contre nous cent boulevarts qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans? On voit encor les remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné, comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues? On voit Ostende, qui jadis soutenait des siéges de trois années, & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes

(*b*) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté!

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encor à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire: c'est ici que ce modeste & intrépide *Luttaux* (*c*), chargé d'années & de services, déja blessé de deux coups, affaibli & perdant son sang, s'écria: *il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles*; & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est-là que le colonel des gardes-françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frapé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en faisant des souhaits pour le monarque & pour l'état. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable (*d*).

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans! Qui peut

(*c*) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

(*d*) Le marquis de *Fénélon*, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande.

ſentir la moindre ateinte de l'envie, quand ſur les remparts de Tournay un de ces tonnerres ſouterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres ſanglans & diſperſés du colonel de Normandie, ce régiment eſt donné le jour même à ſon jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainſi cette troupe étrangère devenue ſi nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vu les enfans & les frères ſuccéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles; ainſi le brave d'*Aubeterre*, le ſeul colonel tué au ſiége de Bruxelles, fut remplacé par ſon valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encor *!*

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, eſt devenu le juſte partage du guerrier, qui, à peine au ſortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour expoſé ſa vie à la bataille de Rocou (*e*). Son père marcha à côté de lui à la tête de ſon régiment, & lui aprit à commander & à vaincre; la mort qui reſpecta ce père généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'atendait dans Gènes ſous une forme diférente; c'eſt-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verſer ſon ſang ſur

(*e*) Le duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec ſon fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme; il avait reçu dix coups de feu dans ſes habits; il eſt mort à Gènes.

les baſtions de la ville aſſiégée, mais avec la conſolation de laiſſer Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de ſon libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, ſoit ſur cette ville délivrée, ſoit ſur le Pô & ſur le Teſin, ſur la cîme des Alpes, ſur les bords de l'Eſcaut, de la Meuſe & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être ſtupide pour ne pas admirer, & barbare pour nètre pas atendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouſe craintive, qui embraſſe dans ſes enfans l'image du jeune époux qu'elle aime (*f*), tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'ocaſions, & qui avait été bleſſé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes à la tête de ſa brave troupe; cet homme qui, à l'exemple de ſa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'eſprit égalait la valeur, reçoit le coup funeſte qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triſte moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ſes enfans, qui ne ſentent pas encor leur malheur. Ici une mère & une épouſe veulent partir pour aller ſecourir en Flandres un jeune héros dont la ſageſſe & la vaillance prématurée lui méritaient la tendreſſe du dauphin, & ſemblaient lui promettre une vie glorieuſe; elles ſe fla-

(*f*) Le marquis de *la Faye* tué à Gènes.

tent que leurs soins le rendront à la vie, & on leur dit: il est mort (*g*). Quel moment, quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de son époux, son unique consolation, son seul espoir dans une terre étrangère, quand on lui dit: vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie (*h*)!

Une mère vole sans s'arêter en Flandre, dans les transes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils (*i*). Déja dans la bataille de Rocou elle avait vu son corps percé & déchiré d'un de ces coups afreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante; cette fois elle est encor trop heureuse: elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle sauvait les restes de notre armée, & les dérobait à la poursuite d'un ennemi que le nombre & la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la maison de *Rupelmonde*, cet oficier si instruit & si aimable qui avait fait l'étude la plus aprofondie de la guerre,

(*g*) Le comte de *Fraulai*.
(*h*) Le comte de Bavière.
(*i*) Le marquis de *Ségur*.

& qui réuniſſait l'intrépidité de l'ame, la ſolidité & les graces de l'eſprit, à la douceur & la facilité du commerce; il laiſſe dans les larmes une épouſe & une mère digne d'un tel fils; il ne leur reſte plus de conſolation ſur la terre.

Maintenant, eſprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaiſanterie ſi inſultante & ſi déplacée ſur tout ce qui atendrit les ames nobles & ſenſibles; vous qui dans les événemens frapans dont dépend la deſtinée des royaumes, ne cherchez à vous ſignaler que par ces traits que vous apellez *bons mots*, & qui par-là prétendez une eſpèce de ſupériorité dans le monde; oſez ici exercer ce miſérable talent d'une imagination faible & barbare; ou plutôt s'il vous reſte quelque humanité, mêlez vos ſentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes: mais êtes vous dignes de pleurer?

Que ſurtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oiſiveté voluptueuſe de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dériſion ſur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus afreux dans la mort; voudraient-ils s'avilir ainſi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer?

Que ceux qui ne s'ocupent que de nos froids & ridicules romans, que ceux qui ont le mal-

heur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus fausses que délicates, dont nous sommes tant rebatus, dédaignent ce tribut simple de regrets qui partent du cœur : qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges sincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent; je ne me lasserai point de jetter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'éléverai encor ma faible voix ; je dirai : ici a été tranchée dans sa fleur la vie de ce jeune guerrier (*k*) dont les frères combatent sous nos étendarts, & dont le père a protégé les arts à Florence sous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauveau* son cousin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypre à se rendre. Acablé de douleurs incroyables, entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter, il leur disait d'une voix expirante : *mes amis, allez où vous êtes nécessaires, allez combatre, & laissez-moi mourir.* Qui poura célébrer dignement sa noble franchise, ses vertus civiles, ses connaissances, son amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui ? Ainsi périssent d'une mort violente à la fleur de leur âge tant d'hommes dont la patrie atendait son avantage & sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive du plaisir de ra-

(*k*) Le marquis de *Beauveau*, fils du prince de *Craon*.

conter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

O deſtin! ô fatalité! nos jours ſont comptés; le moment éternellement déterminé arive, qui anéantit tous les projets & toutes les eſpérances. Le comte de *Biſſy* prêt à jouir de ces honneurs tant déſirés par ceux-mêmes ſur qui les honneurs ſont acumulés, acourt de Gènes devant Maſtricht, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie; il eſt la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frapes pas ſeulement par des traits rapides qui portent en un moment la deſtruction! Que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des ſaiſons, trainent après elles!

Tu n'es plus, ô douce eſpérance du reſte de mes jours! ô ami tendre, élevé dans ce invincible régiment du roi toujours conduit par des héros! qui s'eſt tant ſignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Lawfelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces jetta dans ton ſein les ſemences de la mort, que mes triſtes yeux ont vu depuis ſe développer: familiariſé avec le trépas, tu le ſentis aprocher avec cette indiférence que les philoſophes s'éforçaient jadis ou d'aquérir ou de montrer; acablé de ſoufrances au dedans & au dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-

même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'éfort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquile. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, ſi le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans [illegible] ouvrage conſacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poëſie. Je n'étais point ſurpris, que dans le tumulte des armes tu cultivaſſes les lettres & la ſageſſe : ces exemples ne ſont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'oſtentation ne t'en impoſèrent jamais, ſi ceux qui dans l'amitié même ne ſont conduits que par la vanité révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & ſimples qui te reſſemblent. Si la hauteur de tes penſées ne pouvait s'abaiſſer à la lecture de ces ouvrages licentieux, délices paſſagers d'une jeuneſſe égarée à qui le ſujet plait plus que l'ouvrage; ſi tu mépriſais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante; ſi ceux qui ne veulent avoir que de l'eſprit te paraiſſaient ſi peu de choſe; ce goût ſolide t'était commun avec ceux qui ſoutiennent toujours la raiſon contre l'inondation de ce faux goût qui ſemble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philoſophie & la vraie éloquence, ſans autre étude que le ſecours de quelques bons livres? comment avais-tu pris un eſſor ſi haut dans le ſiécle des petiteſſes? & comment la ſimplicité d'un enfant

timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie? Je sentirai longtems avec amertume le prix de ton amitié; à peine en ai-je goûté les charmes; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide & courageuse la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'état, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation, sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1. Juin 1748.

NB. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison est monsieur de *Vauvenargues*, longtems capitaine au régiment du roi. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame, la plus profondément philosophe, la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent méditent les maximes suivantes:

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes penſées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que, ſans le ſavoir, il ſe peignait lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faibleſſe à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oſerais conſeiller qu'on lût les maximes qui ſuivent celles-ci, & qui les expliquent.)

La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fauſſe de toutes les philoſophies eſt celle qui, ſous prétexte d'affranchir les hommes des embaras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.

Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.

Ce qui n'ofenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de la juſtice.

Quiconque eſt plus ſévère que les loix eſt un tyran.

On voit, ce me ſemble, par ce peu de penſées que je raporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables eſprits de nos jours a dit de ces philoſophes de parti, de ces nouveaux ſtoïciens qui en ont impoſé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé,
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit être.

J'ignore ſi jamais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire les hommes a rien écrit de plus ſage que ſon chapitre ſur le bien & ſur le mal moral. Je ne dis pas que tout ſoit égal dans ce livre; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guères qui ſoit plus capable de former une ame bien née.

& digne d'être instruite. Ce qui me persuade encor qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage, que monsieur de *Vauvenargues* nous a laissé, c'est que je l'ai vu mépriser par ceux qui n'aiment que les jolies phrases & le faux bel esprit.

SUR LA POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I* jusqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été solemnellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du tems, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cent mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarques: ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui sont rois & empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guères que leur profession, & celle des sorciers, à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de sorciers depuis environ soixante à quatre-vingts ans, que la bonne philosophie a été connue des hommes, il ne reste plus pour vic-

times qu'*Alexandre*, *Céſar*; *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zaïre* & *Arlequin*.

La grande raiſon qu'on en aporte, c'eſt que ces meſſieurs & ces dames repréſentent des paſſions. Mais ſi la peinture du cœur humain mérite une ſi horrible flétriſſure, on devrait donc uſer d'une plus grande rigueur avec les peintres & les ſtatuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne repréſente pas un ſeul poëme dramatique qui ne ſoit dans la plus exacte bienſéance. La *Vénus* du *Titien* & celle du *Corrège* ſont toutes nues, & ſont dangereuſes en tout tems pour notre jeuneſſe modeſte; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'aprobation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théâtre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile? *Ut pictura poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir qu'un peuple, qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur tems une ſi haute gloire?

Eſopus & *Roſcius* n'étaient pas des ſénateurs romains, il eſt vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infâmes, & on ne ſe doutait pas que l'art de *Térence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte*. Le grand pape, le grand prince, *Léon X*, à qui on doit la renaiſſance de la bonne tragédie & de la bonne comédie

en Europe, & qui fit repréſenter tant de piéces de théâtre dans ſon palais avec tant de magnificence, ne devinait pas qu'un jour dans une partie de la Gaule, des deſcendans des Celtes & des Goths ſe croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la ſalle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas ſoufert plus longtems, que l'on oſât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ſes propres ouvrages.

Ce ſont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à ſe déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon X* reſſuſcitait la ſcène tragique; il n'en falait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Auſſi la ville de Genève & pluſieurs illuſtres bourgades de Suiſſe ont été cent cinquante ans ſans ſoufrir chez elles un violon. Les janſéniſtes qui danſent aujourd'hui ſur le tombeau de *St. Pâris*, à la grande édification du prochain, défendirent le ſiécle paſſé à une princeſſe de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire aprendre à danſer à ſon fils, atendu que la danſe eſt trop profane. Cependant il falait avoir bonne grace, & ſavoir le menuet; on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à ſoufrir; par acommodement, qu'on montrât à danſer au prince de *Conti* avec des caſtagnettes. Quelques catholiques un peu viſigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent auſſi haut qu'eux; ainſi

ainſi peu-à-peu s'établit dans notre France la mode de diſamer *Céſar* & *Pompée*, & de refuſer certaines cérémonies à certaines perſonnes gagées par le roi, & travaillant ſous les yeux du magiſtrat. On ne s'aviſa point de réclamer contre cet abus; car qui aurait voulu ſe brouiller avec des hommes puiſſans, & des hommes du tems préſent, pour *Phèdre* & pour les héros des ſiécles paſſés?

On ſe contenta donc de trouver cette rigueur abſurde, & d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre ſcène.

Rome, de qui nous avons apris notre catéchiſme, n'en uſe point comme nous; elle a ſu toujours tempérer les loix ſelon les tems & ſelon les beſoins; elle a ſu diſtinguer les bâteleurs éfrontés, qu'on cenſurait autrefois avec raiſon, d'avec les piéces de théâtre du *Triſſin* & de pluſieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à reſſuſciter la tragédie. Aujourd'hui même on repréſente à Rome publiquement des comédies dans des maiſons religieuſes. Les dames y vont ſans ſcandale; on ne croit point, que des dialogues récités ſur des planches ſoient une infamie diabolique. On a vu juſqu'à la piéce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuſes en préſence d'une foule d'eccléſiaſtiques & de dames. Les ſages Romains ſe gardent bien ſurtout d'excommunier ces meſſieurs qui chantent le deſſus dans les opéra italiens; car en vérité c'eſt bien aſſez d'être châtré dans ce monde, ſans être encor damné dans l'autre.

Dans le bon tems de *Louis XIV* il y avait toujours aux ſpectacles qu'il donnait un banc, qu'on nommait *le banc des évêques.* J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV*, le cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut très preſſé de faire revivre cette coûtume. D'autres tems, d'autres mœurs; nous ſommes aparemment bien plus ſages que dans les tems où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la ſcène en France, où *Léon X* fit renaître en Italie le ſiécle d'*Auguſte.* Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands-hommes imprimés dans le même tems, s'écrieront: Eſt-il poſſible que les Français ayent pu ainſi ſe contredire, & que la plus abſurde barbarie ait levé ſi orgueilleuſement la tête contre les plus belles productions de l'eſprit humain?

Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Queſnel*; *St. Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaiſſait que de malheureux hiſtrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut aſſez de bon ſens & aſſez de juſtice, pour ſentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'aprouva. *St. Charles Borromée* examinait lui-même les piéces qu'on jouait à Milan; il les munifiait de ſon aprobation & de ſon ſeing.

Qui ſeront après cela les viſigoths qui vou-

dront traiter d'empoiſonneurs *Rodrigue* & *Chimène*? Plût-au-ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts euſſent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguſte*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finiſſent comme le mari d'*Alzire* !

PRÉFACE DU DIATRIBE DU D. AKAKIA.

CEtte plaiſanterie a été ſi ſouvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'eſt un badinage innocent ſur un livre ridicule du préſident d'une académie, lequel parut à la fin de 1752. *C'était une choſe fort extraordinaire, qu'un philoſophe aſſurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de* Dieu *qu'une formule d'algèbre, que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir, qu'on peut ſe conſerver la vie trois ou quatre cents ans en ſe bouchant les pores. Pluſieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre. Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propoſitions, & ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occaſionna un procès dans les formes, que le préſident lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, & il fit condamner ſon adverſaire comme fauſſaire. Cette injuſtice ſouleva toute l'Europe littéraire. C'eſt ce qui donna occaſion à la petite feuille qui ſuit; c'eſt une continuelle alluſion à tous les paſſages du livre dont le public ſe mo-*

quait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer son médecin quand il ne guérissait pas.

DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA, MÉDECIN DU PAPE.

Rien n'est plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent sous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute espèce. En voici un qui a pris le nom d'un président d'une très illustre académie, pour débiter des drogues assez singulières. Il est démontré que ce n'est pas le respectable président qui est l'auteur des livres qu'on lui atribue; car cet admirable philosophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les loix les plus simples, & qui ajoute si sagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même chose dans le livre intitulé *ses œuvres*, & dans celui qu'on apelle *ses lettres*. Le tiers au moins de ce volume est copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand-homme, si éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à per-

ſonne, & ſurtout ne ſerait point tombé dans certaines petites fautes, qui ne ſont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eſt poſſible, que ce n'eſt point l'intérêt de ma profeſſion qui me fait parler ici. Mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ſes libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureuſement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il (*a*), un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injuſte! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du palais-royal? Un client prive-t-il d'un juſte ſalaire ſon avocat, parce qu'il a perdu ſa cauſe? Un médecin promet ſes ſoins, & non la guériſon. Il fait ſes éforts, & on les lui paye. Quoi, ſeriez-vous jaloux même des médecins?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait par exemple douze cent ducats de penſion pour avoir parlé de mathématique & de métaphyſique, pour avoir diſſéqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fouré, ſi le tréſorier venait lui tenir ce langage; monſieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des aſtres faits comme des meules de moulin, cent autres du-

(*b*) Pag. 124.

cats pour avoir écrits qu'une comète viendra *voler* notre lune, & porter ſes *atentats juſqu'au ſoleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont ſur la terre: vous êtes taxé à trois cent ducats pour avoir afirmé que les enfans ſe forment par atraction dans le ventre de la mère (*b*), que l'œil gauche atire la jambe droite (*c*), &c. On ne peut vous retrancher moins de quatre cent ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en diſſéquant des têtes de géans, &c. &c. Il eſt clair que le pauvre philoſophe perdrait de compte fait toute ſa penſion. Serait-il bien aiſe après cela que nous autres médecins, nous nous moquaſſions de lui, & que nous aſſuraſſions que les récompenſes ne ſont faites que pour ceux qui écrivent des choſes utiles, & non pas pour ceux qui ne ſont connus dans le monde que par l'envie de ſe faire connaître?

Ce jeune homme inconſidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas aſſez hardis. Il dit (*d*) que c'eſt au hazard & aux nations ſauvages qu'on doit les ſeuls ſpécifiques connus, & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui aprendre que c'eſt la ſeule expérience qui a pu enſeigner aux hommes les remèdes que fourniſſent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Chirac* & *Senac*,

(*b*) Dans les *œuvres* & *lettres* de monſieur de *M.*
(*c*) Voyez la *Vénus phyſique*.
(*d*) Pag. 205.

n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fiévre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on apelle *hazard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes; & les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chymie; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes. Le jeune plaisant qui les traite si mal a-t-il rendu autant de services au genre-humain que celui qui tira, contre toute aparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoi?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques (*e*), & leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hazard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie (*f*). Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui deman-

(*e*) Pag. 119.
(*f*) Pag. 120.

daient une grande connaiſſance de l'intérieur de la téte & de quelques autres parties du reſſort de l'anatomie, en ait ſi peu de reconnaiſſance.

Le même auteur, peu ſavant aparemment dans l'hiſtoire, en parlant de rendre les ſuplices des criminels utiles, & de faire ſur leurs corps des expériences, dit (*g*) que cette propoſition n'a jamais été exécutée; il ignore ce que tout le monde ſait, que du tems de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, ſur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit eſſayer l'inoculation de la petite vérole ſur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais ſi notre auteur eſt ignorant, on eſt obligé d'avouer qu'il a en récompenſe une imagination ſingulière: il veut, en qualité de phyſicien, que nous nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (*h*), & qu'on faſſe pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille (*i*) d'enduire un malade de poix réſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande aparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

(*g*) Pag. 198.
(*h*) Pag. 206.
(*i*) Pag. 296.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe (*k*), pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité; de ſorte que ſi un homme a la goute, la fiévre, le dévoyement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquiéme partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres miſères; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en philoſophie auſſi fidèle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie; cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens ſenſés, & c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

(*k*) Pag. 208.

Ensuite ayant trouvé tout seul, & indépendamment de *Leibnitz*, que *la maturité n'est point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'est la mort*, il propose de reculer ce point de maturité (*l*) *comme on conserve des œufs en les empêchant d'éclore.* C'est un beau secret, & nous lui conseillons de se faire bien assûrer l'honneur de cette découverte dans quelque poulaillier, ou par sentence criminelle de quelque académie.

On voit par le compte que nous venons de rendre, que si ces lettres imaginaires étaient d'un président, elles ne pouraient être que d'un président de *Bedlam* (*m*), & qu'elles sont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'est voulu parer du nom d'un sage, respecté, comme on sait, dans toute l'Europe, & qui a consenti d'être déclaré *grand-homme.* Nous avons vu quelquefois au carnaval en Italie *Arlequin* déguisé en archevêque; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on est reconnu: cela rapelle une fable de *la Fontaine:*

Un petit bout d'oreille échapé par malheur
Découvrit la fourbe, & l'erreur.

Ici on voit des oreilles tout entières.

Tout considéré, nous déférons à la sainte inquisition le livre imputé au président, &

(*l*) Pag. 76.
(*m*) Les petites maisons de Londres.

nous nous en raportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

DÉCRET DE L'INQUISITION DE ROME.

NOus père *Pancrace* &c. inquiſiteur pour la foi, avons lu la *diatribe* de monſignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, ſans ſavoir ce que veut dire *diatribe*, & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en eſt pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu, déguiſé ſous le nom d'un préſident.

Nous avons, après avoir invoqué le St. Eſprit, trouvé dans les œuvres, c'eſt-à-dire dans l'in-quarto de l'inconnu, force propoſitions téméraires, mal-ſonantes, hérétiques & ſentant l'héréſie. Nous les condamnons collectivement, ſéparément, & reſpectivement.

Nous anathématiſons ſpécialement & particuliérement l'*eſſai de coſmologie*, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, & acoutumé à trouver tout mauvais, inſinue, contre la parole de l'écriture (*n*), que c'eſt un défaut de providence que les araignées prennent des mouches, & dans laquelle coſmologie l'auteur fait enſuite entendre qu'il

(*n*) Oeuvr. pag. 9.

n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de Dieu, que dans Z égal à B C diviſé par A plus B (*o*). Or ces caractères étant tirés du grimoire, & viſiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du ſaint ſiége.

Et comme ſelon l'uſage nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *phyſique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphyſique*, &c. nous avons enjoint aux révérends profeſſeurs de philoſophie du collège de la ſapience, d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidèle. Ainſi Dieu leur ſoit en aide.

JUGEMENT DES PROFESSEURS DU COLLÉGE DE LA SAPIENCE.

1°. NOus déclarons que les loix ſur le choc des corps parfaitement durs, ſont puérils & imaginaires, atendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des eſprits durs, ſur leſquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'aſſertion que le *produit de l'eſpace par la viteſſe eſt toujours un minimum* (*q*) nous a ſemblé fauſſe; car ce produit eſt quelquefois

(*o*) Oeuvr. pag. 45.
(*p*) Oeuvr. pag. 44.
(*q*) Oeuvr. pag. 4.

un *maximum*, comme *Leibnitz* le penſait, & comme il eſt prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; & en cela nous le juſtifions d'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la cenſure que monſignor *Akakia*, médecin du pape & tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pſeudonime, & ſurtout de la *vénus phyſique* (*r*). Nous conſeillons au jeune auteur, quand il procédera avec ſa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penſer que l'enfant ſe forme dans l'uterus par le moyen de l'atraction; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, & à imiter moins le ſtile de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *lettres*, que nous avons jugé contenir par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *œuvres*; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms diférens, parce que cela n'eſt pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

(*r*) Oeuvr. pag 248.

EXAMEN DES LETTRES D'UN JEUNE AUTEUR DÉGUISÉ SOUS LE NOM D'UN PRÉSIDENT.

1°. IL faut d'abord que le jeune auteur aprenne que la *prévoyance* (*s*) n'eſt point apellée dans l'homme *préviſion*; que ce mot *préviſion* eſt uniquement conſacré à la connaiſſance par laquelle Dieu voit l'avenir. Il eſt bon qu'il ſache la force des termes avant de ſe mettre à écrire. Il faut qu'il ſache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même: elle voit des objets & ne ſe voit pas; c'eſt-là ſa condition. Le jeune écrivain peut aiſément réformer ces petites erreurs.

2°. Il eſt faux que *la mémoire nous faſſe plus perdre que gagner* (*t*). Le candidat doit aprendre que la *mémoire* eſt la faculté de retenir des idées, & que ſans cette faculté on ne pourait pas ſeulement faire un mauvais livre, ni même preſque rien connaître, ni ſe conduire ſur rien, qu'on ſerait abſolument imbécile; il faut que ce jeune homme cultive ſa mémoire.

3°. Nous ſommes obligés de déclarer ridi-

(*s*) Pag. 3. Lettres du natif de ſaint Malo.
(*t*) Pag. 5.

cule cette idée (*u*), *que l'ame eſt comme un corps qui ſe remet dans ſon état après avoir été agité, & qu'ainſi l'ame revient à ſon état de contentement ou de détreſſe, qui eſt ſon état naturel.* Le candidat s'eſt mal exprimé. Il voulait dire aparemment que chacun revient à ſon caractère: qu'un homme, par exemple, après s'être éforcé de faire le philoſophe, revient aux petiteſſes ordinaires, &c.; mais des vérités ſi triviales ne doivent pas être redites; c'eſt le défaut de la jeuneſſe de croire que des choſes communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expreſſions obſcures.

4°. Le candidat ſe trompe quand il dit que l'étendue n'eſt qu'une perception (*x*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'eſt pas comme le ſon & les couleurs qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, comme le ſait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande, qu'il vilipende (*y*), & qu'il traite d'imbécile en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuſte; ce n'eſt pas tout de ſe tromper, il faut être poli; il ſe peut faire que le candidat ait crû inventer quelque choſe après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'eſt pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inſpire

(*u*) Oeuvr. pag. 8.
(*x*) Pag. 15.
(*y*) Pag. 50. 52.

à ſes camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale (*z*) : car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère, on ne peut en prouver l'impoſſibilité.* Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher ; mais comme en parlant de la *ſomme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrêtienne, & que cependant bien des gens la ſuivent ; il ſe pourait, à plus forte raiſon, que quelques perſonnes ſe ruinaſſent à la recherche du grand œuvre, puiſqu'il eſt poſſible ſelon lui de le trouver.

7°. Nous paſſons pluſieurs choſes qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de monſieur l'inquiſiteur ; mais nous croyons qu'il ſera fort ſupris d'aprendre que le jeune étudiant (*aa*) veuille abſolument diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze piés, & des hommes velus, portant queue, pour ſonder la nature de l'intelligence humaine ; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame ; qu'il faſſe naître des anguilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de blé (*bb*). Nous prenons cette ocaſion de divertir monſieur l'inquiſiteur.

8°. Mais monſieur l'inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir

(*z*) Oeuvr. pag. 85.
(*aa*) Pag. 232. 233.
(*bb*) Pag. 142.

nir prophète ; car l'auteur ne trouve pas plus de dificulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue (*cc*) que les raiſons en faveur de l'aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contre elle. Enſuite il aſſûre (*dd*) que les perceptions du paſſé, du préſent & de l'avenir, ne diſèrent (*ee*) que par le degré d'activité de l'ame. Il eſpère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation* dans l'imagination pourra ſervir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le paſſé.

Nous jugeons unanimement que ſa cervelle eſt fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiſer. Nous ne ſavons pas encor s'il ſera des grands ou des petits prophètes ; mais nous craignons fort qu'il ne ſoit prophète de malheur, puiſque dans ſon traité du *bonheur même* il ne parle que d'aflíction : il dit (*ff*) ſurtout, que tous les fous ſont malheureux. Nous faiſons à tous ceux qui le ſont un compliment de condoléance ; mais ſi ſon ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres auſtrales (*gg*), quoiqu'en liſant ſon livre on ſoit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il ſemble ignorer qu'on connaît il y a longtems la terre de *Fréderic Hen-*

(*cc*) Oeuvr. pag. 147.
(*dd*) Pag. 151.
(*ee*) Pag. 154.
(*ff*) Pag. 9.
(*gg*) Pag. 172.

vi, ſituée par-delà le quarantième degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertiſſons, que ſi au-lieu d'aller aux terres auſtrales il prétend (*hh*) naviger tout droit directement ſous le pôle arctique, perſonne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encor être aſſûré qu'il lui ſera dificile de faire, comme il le prétend (*ii*), un trou qui aille juſqu'au centre de la terre (où il veut aparemment ſe cacher de honte d'avoir avancé de telles choſes) : ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cent lieues de pays, ce qui pourait déranger le ſyſtême de la balance de l'Europe.

Pour concluſion nous prions monſieur le docteur *Akakia* de lui preſcrire des ptiſanes rafraichiſſantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerſité & à y être modeſte.

Si jamais on envoye quelques phyſiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il ſe peut, par quelques meſures ce que *Newton* a découvert par la ſublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il eſt nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au deſſus de ſes compagnons, qu'il ne ſe faſſe point peindre ſeul aplatiſſant la terre, ainſi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme ſi l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été ſe réjouir dans une ville où il y a garniſon ſuédoiſe ;

(*hh*) Oeuvr. pag. 174.
(*ii*) Pag. 186.

qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui proposer avec amitié un avis diférent du ſien, s'il lui fait confidence qu'il s'apuie ſur l'autorité de *Leibnitz* & de pluſieurs autres philoſophes, s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contrediſe formellement notre candidat, que le dit candidat n'aille pas s'imaginer ſans réflexion & crier partout, qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eſt tombé ſur un point de dynamique abſolument inutile dans l'uſage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué pluſieurs fois ſon ouvrage, dans lequel il le combat avec la diſcrétion la plus polie & avec éloge, l'imprime de ſon conſentement, qu'il ſe garde bien de vouloir faire paſſer cet ouvrage de ſon adverſaire pour un crime de lèze-majeſté académique.

Si ce camarade lui a avoué pluſieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainſi que pluſieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne ſe ſerve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*kk*) s'eſt ſervi contre les *Mairan*, les *Caſſini*,

(*kk*) L'homme en queſtion avait fort tourmenté à Paris meſſieurs de *Mairan* & *Caſſini*.

& d'autres vrais philoſophes ; qu'il n'exige jamais dans une diſpute frivole qu'un mort reſſuſcite pour raporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réſerve ce miracle pour le tems où il prophétiſera ; qu'il ne compromette perſonne dans une querelle de néant que la vanité veut rendre importante, & qu'il ne faſſe point intervenir les dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres ſur lettres à une grande princeſſe, pour forcer au ſilence ſon adverſaire & pour lui lier les mains, afin de l'aſſaſſiner à loiſir (*ll*).

Que dans une miſérable diſpute ſur la dynamique il ne faſſe point ſommer, par un exploit académique, un profeſſeur de comparaître dans un mois ; qu'il ne le faſſe point condamner par contumace comme ayant atenté à ſa gloire, comme forgeur de lettres & fauſſaire, ſurtout quand il eſt évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, & qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un préſident n'ont pas été plus reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe ; qu'il penſe qu'un homme qui a tort & qui veut deshonorer celui qui a raiſon ſe deshonore ſoi-même.

(*ll*) Il écrivit deux lettres à madame la princeſſe d'Orange, pour la ſuplier d'impoſer ſilence à ſon adverſaire monſieur *K*, bibliothécaire de cette princeſſe, lequel il avait fait condamner comme fauſſaire.

Qu'il croye que tous les gens de lettres ſont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, & non des cabales vaines; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie; de même que dans la méchanique, ce qu'on gagne en tems on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes eſpérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſotiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au-lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude; & la diſſipation qui afaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, & ils ont ceſſé d'être louables; on les a récompenſés, & ils ont ceſſé de mériter des récompenſes; ils ont voulu paraître, & ils ont ceſſé d'être: car lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence* (*mm*).

(*mm*) L'auteur en queſtion avait écrit, que ſupoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

QUoiqu'un diſcours à l'académie ne ſoit d'ordinaire qu'un vain compliment plein de louanges rebatues, & ſurchargées de l'éloge d'un prédéceſſeur qui ſe trouve ſouvent un homme très médiocre: cependant ce diſcours, dont pluſieurs perſonnes nous ont demandé la réimpreſſion, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plûpart de ces piéces d'apareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque choſe, & les notes ſont utiles.

DISCOURS
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
A SA RECEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 Mai 1746.

MESSIEURS,

VOtre fondateur mit dans votre établiſſement toute la nobleſſe & la grandeur de ſon

ame: il voulut que vous fuſſiez toujours libres & égaux. En éfet, il dut élever au-deſſus de la dépendance des hommes qui étaient au-deſſus de l'intérêt, & qui, auſſi généreux que lui, faiſaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent de les cultiver pour elles-mêmes (*a*). Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe rallentiſſent. Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun académicien qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés ſagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités apellaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou ſublimes rendaient toujours préſens parmi vous: car ce ſerait violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu monſieur le préſident *Bouhier*, après s'être flaté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie & lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos ſciences dans la ville de Dijon,

(*a*) L'académie françaiſe eſt la plus ancienne de France; elle fut d'abord compoſée de quelques gens de lettres, qui s'aſſemblaient pour conférer enſemble. Elle n'eſt point partagée en honoraires & penſionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commenſaux de la maiſon du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours ſupérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

qui a produit tant d'hommes de lettres (*b*) & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisait ressouvenir la France de ces tems où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des loix, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la litérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois sont à plaindre! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encor les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes; qu'il allait au théâtre, qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscius*, & laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

Monsieur le président *Bouhier* était très savant; mais il ne ressemblait pas à ces savans insociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croyent en droit de mépriser leur siécle, parce qu'ils se flatent d'avoir quelques connaissances des siécles passés; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle*, & n'ont jamais eu le plaisir de ver-

(*b*) Messieurs de *la Monnoye*, *Bouhier*, *Lantin*, & surtout l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'église.

ſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poëme de *Pétrone* ſur la guerre civile, non qu'il penſât que cette déclamation pleine de penſées fauſſes aprochât de la ſage & élégante nobleſſe de *Virgile:* il ſavait que la ſatyre de *Pétrone* (*c*), quoique ſemée de traits charmans, n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs, ni dans ſon ſtile. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût & de volupté eſtiment tout dans *Pétrone;* & monſieur *Bouhier* plus éclairé n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit: c'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiécle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur, & qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce poëme, ſur l'hymne à *Vénus*, ſur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers: c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, & on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

(*c*) *St. Evremont* admira *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, & que *St. Evremont* croyait en être un. C'était la manie du tems. *St. Evremont* & beaucoup d'autres décident que *Néron* eſt peint ſous le nom de *Trimalcion;* mais en vérité, quel raport d'un vieux financier groſſier & ridicule, & de ſa vieille femme qui n'eſt qu'une bourgeoiſe impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & ſon épouſe la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée?* Quel raport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaiſirs du maître du monde? Le *Pétrone* auteur de la ſatyre eſt viſiblement un jeune homme d'eſprit, élevé parmi des débauchés obſcurs, & n'eſt pas le conſul *Pétrone*.

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions litéraires; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourai contribuer au progrès des arts; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens & chez les Anglais (*d*), pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en proſe, & pourquoi n'en avons-nous encor eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La dificulté ſurmontée dans quelque genre que ce puiſſe être fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines: & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus dificile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poëſie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poëſie à peindre les objets ſenſibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frape les yeux: les Français, qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande poëſie qu'au théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut

(*d*) *Horace* eſt traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*, *Pope Homère*, *Créech Lucrèce*, &c.

toucher l'ame. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objets que d'autres nations ont oſé peindre. Il n'eſt rien que le *Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il acoûtuma les Italiens à tout dire; mais nous, comment pourions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme ſans détour tous les inſtrumens de l'agriculture ? A peine les connaiſſons-nous, & notre molleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos & du luxe de nos villes atache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les légiſlateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuſes. Si nos bons poëtes avaient ſu exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui eſt très grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtile du théâtre ont entiérement prévalu: ils ont embelli la langue françaiſe; mais ils ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, meſſieurs, que ce ſont les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues (*e*), je n'avance rien qui ne ſoit

(*e*) On n'a pu dans un diſcours d'apareil entrer dans les raiſons de cette dificulté atachée à notre poëſie; elle vient du génie de la langue; car quoique monſieur de *la Motte*, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine

connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'hiſtoire que quatre cents ans après *Homère*. La

académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le ſien bien marqué.

Ce genie eſt l'aptitude à rendre heureuſement certaines idées, & l'impoſſibilité d'en exprimer d'autres avec ſuccès. Ces ſecours & ces obſtacles naiſſent. 1. De la définence des termes. 2. Des verbes auxiliaires & des participes. 3. Du nombre plus ou moins grand des rimes. 4. De la longueur & de la briéveté des mots. 5. Des cas plus ou moins variés. 6. Des articles & pronoms. 7. Des éliſions. 8. De l'inverſion. 9. De la quantité dans les ſillabes. Et enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude aprofondie d'une langue.

1. La définence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *raſte*, *crote*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *cofre*, ces ſillabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voila quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi*. C'eſt l'inſcription des invalides de Berlin; ſi on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur! Voila pourquoi la langue latine eſt plus propre aux inſcriptions que la françaiſe.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, & un de rimes françaiſes, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien, & vous remarquerez encor, que dans les français il y a toujours vingt rimes burleſques & baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtile noble.

4. *La longueur & la briéveté des mots.* C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers:

Quanto ſi moſtra men tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens:

langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous

Tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père; *meus pater, mei patris, meo patri;* cela eſt ſenſible.

6. *Les articles & pronoms. De ipſius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui; *il lui parlait de ſon afaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle eſt preſque inévitable dans le français. On ne ſait ſi *ſon* afaire eſt celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle; le pronom *il* ſe retranche en latin, & fait languir l'italien & le français.

7. *Les éliſions.*

Canton l'arme pietoſe, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuſe.

8. *Les inverſions. Céſar cultiva tous les arts utiles;* on ne peut tourner cette phraſe que de cette ſeule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons diférentes;

Cæſar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable diférence !

9. *La quantité dans les ſillabes.* C'eſt de-là que nait l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraye muſique. Plus une langue aproche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers italiens, la pénultième eſt toujours longue :

Capitâno, mâno, ſêno, chriſto, acquiſto.

les peuples de l'Asie & de l'Europe : c'est *Térence* qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est *Pétrarque* qui, après le *Dante*, donna à la langue italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conservées. C'est à *Lopès de Vega*, que l'espagnol doit sa noblesse & sa pompe ; c'est *Shakespear*, qui tout barbare qu'il était mit dans l'anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, sans l'outrer, & par conséquent sans l'afaiblir. D'où vient ce grand éfet de la poësie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'aparence, s'imprimment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes, qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, messieurs, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* & de *Cinna* ?

Montagne avant lui était le seul livre qui atirât l'atention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le français ; mais le stile

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, & font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

de *Montagne* n'eſt ni pur, ni corect, ni précis, ni noble. Il eſt énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choſes: c'eſt cette naïveté qui plait; on aime le caractère de l'auteur; on ſe plait à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. J'entens ſouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter: elle était forte & hardie; mais ſa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie: on écrivit dans ce ſtile les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux *Deſpréaux* a dit: *imitez de* Marot *l'élégant badinage.* J'oſe croire qu'il aurait dit le *naïf* badinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui paſſent chez les nations étrangères, qu'on y aprend, qu'on y traduit; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot?*

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réuſſiſſait quelquefois à faire d'heureuſes plaiſanteries: mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils liſaient le poëme admirable de la *Jéruſalem*, l'*Orlando*, le *Paſtor fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on aſſocier à ces chefs-d'œuvre un très petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles & preſque ſans imagination.

La langue françaiſe reſtait donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'eſprit de toute une nation: c'eſt le plus grand de vos premiers académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le tems que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné & plus corect; moins varié, mais moins inégal; auſſi ſublime quelquefois, & toujours noble ſans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, & du sentiment qui l'atendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature acorda l'un & l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des satyres, mais bientôt après il égala & surpassa péut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poëtique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eutes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître, comme dans le siécle de *Léon X* & d'*Auguste*. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire: & graces en partie aux soins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand *Colbert*.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encor chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses états; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie: non-seulement il la cultive, mais il l'embellit

quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle *Christine*, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois ; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers ; dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert (*f*) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand*, & de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satyriques qui prétendent en

(*f*) L'endroit où est Pétersbourg n'était qu'un désert marécageux & inhabité.

ſecret juſtifier leur propre faibleſſe, par celle qu'ils imputent en public à leur ſiécle. J'avoue que la gloire de nos armes ſe ſoutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait n'eſt pas encor éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le ſeul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des ſiécles? Ouvrage qui s'il était ſéchement inſtructif, comme tant d'autres, ſerait le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur (*g*) a trouvé encor le ſecret de plaire; partage réſervé au très petit nombre d'hommes qui ſont ſupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cauſe du progrès & de la chûte de l'empire romain dans un livre encor plus court, écrit par un génie mâle & rapide (*h*), qui aprofondit tout en paraiſſant tout éfleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent & profond (*i*) s'eſt formé dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* euſſent regardés comme leurs diſciples, & dont ils euſſent voulu être les amis. Le théâ-

(*g*) C'eſt le préſident *Hénault*. Dans quelques traductions de ce diſcours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au lieu de monſieur *Hénault*; c'eſt une étrange mépriſe.

(*h*) Le préſident de *Monteſquieu*.

(*i*) Le marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande eſpérance mort à vingt-ſept ans.

tre, je l'avoue, eſt menacé d'une chûte prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (*k*) qui m'a ſervi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carière ; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand *Molière* achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienſéance : école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des graces de l'imagination, apartient à un tems plus reculé ; il eſt encor l'honneur & la conſolation du vôtre.

Les grands talens ſont toujours néceſſairement rares, ſurtout quand le goût & l'eſprit d'une nation ſont formés. Il en eſt alors des eſprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres preſſés & élevés ne ſoufrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au-deſſus des autres. Quand le commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes, & beaucoup de miſère ; lorſqu'enfin il eſt plus étendu, l'opulence eſt générale, les grandes fortunes rares. C'eſt préciſément, meſſieurs, parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs.

(*k*) Monſieur *Crébillon*, auteur d'*Electre* & *Radamiſte*. Ces piéces remplies de traits vraiement tragiques ſont ſouvent jouées.

Mais enfin, malgré cette culture univerſelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue ſi belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut ſe corompre aiſément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déja beaucoup de ſa pureté dans preſque tous les livres compoſés dans cette célèbre république, ſi longtems notre alliée, où le français eſt la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais ſi elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiômes, elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mélange des ſtiles. Ce qui déprave le goût déprave enfin le langage. Souvent on afecte d'égayer des ouvrages ſérieux & inſtructifs par les expreſſions familières de la converſation. Souvent on introduit le ſtile marotique dans les ſujets les plus nobles; c'eſt revêtir un prince des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts dont je ſuis encor plus frapé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, meſſieurs, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccède s'était donnés par ſes études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce conſul parlait la ſienne. Mais c'eſt ſurtout à celui qui a fait ſon étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de monſieur le préſident *Boubier*, à

& l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont diféré à ſe charger du poids des afaires que par reconnaiſſance; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait; il l'apellait à lui du haut de ſon trône; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes; il en rempliſſait le monde; il déployait une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie: les terres & les mers rendaient témoignage à ſa magnificence, & les plus petits objets, ſi-tôt qu'ils avaient à lui quelque raport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échapé. Il remporte des victoires; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité, qui ferait penſer que ce qui étonne le reſte des hommes eſt pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon ame, ſans s'étudier même à la cacher; & il ne peut en afaiblir les rayons, qui, en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV ſe ſignala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par

les encouragemens qu'il leur prodiguait : ô vous son auguſte ſucceſſeur, vous l'avez déja imité, & vous n'atendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaiſans qui demandent des jours tranquiles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province, où commencèrent ceux de votre biſayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ſes glorieuſes campagnes forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il déſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta preſque de victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, aprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage tranquile dans les momens d'horreur & de confuſion, tranquile dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce général qui n'avait ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher, cet homme que vos vertus & les ſiennes ont fait votre ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déja par votre témoignage & par vos éloges

PANÉGIRIQUE

DE LOUIS XV,

FONDÉ SUR LES FAITS ET SUR LES ÉVÉNEMENS LES PLUS INTÉRESSANS, JUSQUES EN 1749.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

Mr. LE PRÉSIDENT DE ...

CE panégyrique, d'autant plus éloquent qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence, étant fondé uniquement sur les faits, eſt également glorieux pour le roi & pour la nation. Je ne crois pas qu'on puiſſe lui comparer celui que Peliſſon *compoſa pour* Louis XIV ; *ce n'était qu'un diſcours vague, & celui-ci eſt apuyé ſur les événemens les plus grands, ſur les anecdotes les plus intéreſſantes. C'eſt un tableau de l'Europe, c'eſt un précis de la guerre, c'eſt un ouvrage qui annonce à chaque page un bon citoyen, c'eſt un éloge où il n'y a pas un mot qui ſente la*

flaterie ; il devrait avoir été prononcé dans l'académie, avec la plus grande ſolemnité, & la capitale doit l'envier aux provinces où il a été imprimé.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO

DE

HUMANO GENERE BENE-MERITO.

UNe voix faible & inconnue s'élève, mais elle ſera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'eſt pas, elle eſt téméraire ; ſi elle flate, elle eſt coupable ; car c'eſt outrager le trône & la patrie, que de louer ſon prince des vertus qu'il n'a pas.

On ſait aſſez que ceux qui ſont à la tête des peuples ſont jugés par le public avec autant de ſévérité, qu'ils ſont loués en face avec baſſeſſe ; que tout prince a pour juges les cœurs de ſes ſujets ; qu'il ne tient qu'à lui de ſavoir ſon arrêt, & de ſe connaître ainſi lui-même. Il n'a qu'à conſulter la voix publique, & ſurtout celle du petit nombre de juges, qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, & qui ſeule ſe fait entendre à la poſtérité.

La réputation eſt la récompenſe des rois ; la fortune leur a donné tout le reſte ; mais

leur des rois. Après un triomphe si rare, il ne falait pas une vertu commune.

C'est à la nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement, que son cœur prenait avec les nôtres ; c'est à elle de se rendre compte de sa félicité.

Il se trouvait engagé dans une guerre malheureuse, que son conseil avait entreprise, pour soutenir un allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avait à combatre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, & qui soulevait les nations en faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses pères, & en avait fait un peuple fidèle, qu'elle remplissait de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissait dans elle les qualités des empereurs ses ayeux, & brûlait de cette émulation fatale qui anima deux cents ans sa maison impériale, contre la maison la plus ancienne & la plus auguste du monde.

A cette fille des *césars* s'unissait un roi d'Angleterre, qui savait gouverner un peuple qui ne sait point servir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pousse à toute bride un coursier fougueux, dont il ne pourait retenir l'impétuosité. Cette nation, la dominatrice de l'océan, voulait tenir à main armée la balance sur la terre, afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre sur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voisins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans son

son isle; fière de ses victoires passées, de ses richesses présentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraissait inépuisable dans ses ressources, & irréconciliable dans sa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barières que la nature éleva entre la France & l'Italie, & qui semble du haut des Alpes pouvoir déterminer la fortune, se déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique & un guerrier, un prince qui savait bien choisir ses ministres & ses généraux, & qui pouvait se passer d'eux, grand général lui-même & grand ministre. L'Autriche se dépouillait de ses terres en sa faveur; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors; tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce, sur le travail & sur les armes; cet état, qui toujours prêt d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, & la fait servir à sa grandeur; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, & servait la maison de ses anciens oppresseurs; ce peuple, autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jettait dans les bras de ceux même qui ont afaibli son commerce, & refusait l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'enga-

geait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de *France* & d'*Autriche*, entre l'Espagne & l'Angleterre ; mais la défiance l'aveugla, & ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voila donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voila qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose ataquer un roi puissant qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous : je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations & le vôtre soit libre ; que la fille de *Charles VI* jouisse de l'héritage immense de ses pères ; mais aussi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui apartient, & dont elle ne peut jamais abuser : ces propositions étaient si modérées, si équitables, si désintéressées, si pures, qu'on ne put le croire. Cette vertu est trop rare chez les hommes ; & quand elle se montre, on la prend d'abord pour de la fausseté, ou pour de la faiblesse.

Il falut donc combatre, sans que tant de nations liguées fussent en éfet pourquoi l'on combatait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arosée du sang des nations ; & lorsque l'Allemagne elle-même était devenue tranquile, lorsque la cause de tant de divisions ne subsistait plus, les cruels éfets en du-

raient encor. En vain le roi voulait la paix, il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déja les villes qu'il avait assiégées s'étaient rendues à ses armes : il vole sous les remparts de Tournai avec son fils, son unique espérance & la nôtre. Il faut combatre contre une armée supérieure, dont les Anglais faisaient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse & la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguste*; c'est la première depuis *Saint Louis*, qu'un roi de France ait gagnée en personne contre cette nation belliqueuse & respectable, qui a toujours été l'ennemie de notre patrie, après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse, à quoi tenait-elle? C'est ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En éfet l'histoire déposera que, sans la présence du roi, la bataille de Fontenoy était perdue. On ramenait de tous côtés les canons; tous les corps avaient été repoussés les uns après les autres; le poste important d'Antouin avait commencé d'être évacué; la colonne anglaise s'avançait à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, faisant de tous côtés un feu continu qu'on ne pouvait ni ralentir, ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs, qui ne craignaient que pour ses jours, s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, aurait-on fait les éforts réunis qui décidèrent

du ſort de cette journée? Qui ne ſait à quel excès la préſence du maître enflamme notre nation, & avec quelle ardeur on ſe diſpute l'honneur de mourir ou de vaincre à ſes yeux? Ce moment en fut un grand exemple. On propoſait la retraite, le roi regardait ſes guerriers, & ils vainquirent.

On ne ſait que trop quelles funeſtes horreurs ſuivent les batailles, combien de bleſſés reſtent confondus parmi les morts, combien de ſoldats, élevant une voix expirante pour demander du ſecours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arachent de miſérables dépouilles couvertes de ſang & de fange; ceux même qui ſont ſecourus le ſont ſouvent d'une manière ſi précipitée, ſi inatentive, ſi dure, que le ſecours même eſt funeſte; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en acuſant la mort de n'avoir pas été aſſez promte: mais après la bataille de Fontenoy, on vit un père qui avait ſoin de la vie de ſes enfans, & tous les bleſſés furent ſecourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre, la prévoyance, l'atention, la propreté, l'abondance de ces maiſons que la charité élève avec tant de frais, & qu'elle entretient dans le ſein de nos villes tranquiles & opulentes, n'étaient pas au-deſſus de ce qu'on vit dans les établiſſemens préparés à la hâte pour ce jour de ſang. Les ennemis priſonniers & bleſſés devenaient nos compatriotes, nos frères. Jamais tant d'humanité ne ſuccéda ſi promtement à tant de valeur.

Les Anglais ſurtout en furent touchés ; & cette nation, la rivale de notre vertu guerrière, l'eſt devenue de notre magnanimité. Ainſi un prince, un ſeul homme, peut par ſon exemple rendre meilleurs ſes ſujets & ſes ennemis même : ainſi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; & ſi vous en exceptez ces brigands étrangers à qui l'eſpoir ſeul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoy, les nations armées diſputer de généroſité.

Il eſt pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de ſa victoire, d'atendre au moins que le vaincu demande la paix, & de la lui faire acheter chérement ; c'eſt la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoy ? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à ſon ſecrétaire d'état d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propoſe un congrès ; il proteſte qu'il ne veut pas rendre ſa condition meilleure ; il ſufit que celle des peuples le ſoit par lui. Le croira-t-on dans la poſtérité ? C'eſt le vainqueur qui demande la paix, & c'eſt le vaincu qui la refuſe. *Louis XV* ne ſe rebute pas ; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoye quelques plénipotentiaires ; mais ce n'eſt que par une formalité vaine ; on ſe défie de ſes ofres : les ennemis lui ſupoſent de vaſtes projets, parce qu'ils oſaient en avoir encor. Toutes les villes cependant tombent devant lui, de-

vant les princes de ſon ſang, devant tous les généraux qui les aſſiégent. Des places qui avaient autrefois réſiſté trois années ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mèlle, à Rocoux, à Laufeldt; on trouve partout les Anglais, qui ſe dévouent pour leurs alliés avec plus de courage que de politique; & partout la valeur françaiſe l'emporte; ce n'eſt qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un tems où ces feux, ces illuminations, ces monumens paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'atiraient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne, après une guerre ſi longue, & qui avait été deux ans ſi malheureuſe?

Ce général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que *Turenne*, & encor plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature opoſe tant de barières, où les batailles ſont ſi rarement déciſives, & cependant les reſſources ſi dificiles, on ſe ſoutenait du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès & de pertes. On était encor animé par la gloire de la journée des baricades, par l'eſcalade de ces rochers qui touchent aux nues, par ces fameux paſſages du Pô.

Un chef actif & prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, & qui diſcute les plus

petits détails ; ce général qui, après avoir ſauvé l'armée de Prague par une retraite digne de *Xénophon*, venait de délivrer la Provence ; il diſputait alors les Alpes aux ennemis, il les tenait en allarmes, il les avait chaſſés de Nice, il mettait en ſûreté nos frontières. Un génie brillant, audacieux, dans qui tout reſpire la grandeur, la hauteur & les graces ; cet homme qui ſerait encor diſtingué dans l'Europe, quand même il n'aurait aucune ocaſion de ſe ſignaler, ſoutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontais & les Anglais. Le roi d'Eſpagne, inébranlable dans ſon alliance, joignait à nos troupes ſes troupes audacieuſes & fidèles, dont la valeur ne s'eſt jamais démentie. Le royaume de Naples était en ſûreté. *Louis XV* veillait à la fois ſur tous ſes alliés, & contenait ou acablait tous ſes ennemis.

Enfin par une ſuite de l'adminiſtration ſecrette qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'état n'était épuiſé ni par les tréſors engloutis dans la Bohême & dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées à un empereur que le roi avait protégé, ni par ces dépenſes immenſes qu'exigeaient nos nombreuſes armées. L'Autriche & la Savoie, au contraire, ne ſe ſoutenaient que par les ſubſides de l'Angleterre ; & l'Angleterre commençait à ſucomber ſous le fardeau, ſon ſang & ſes tréſors ſe perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les ſiens ; la Hollande ſe ruinait & s'enchaînait par opiniâtreté ; des

craintes imaginaires lui faiſaient éprouver des malheurs réels; & nous victorieux & tranquiles, nous regardions de loin, dans le ſein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelques grands qu'ils fuſſent, parce que nous avons ſenti qu'ils étaient néceſſaires, & établis avec une ſage proportion. Auſſi (ce qui peut-être n'était jamais arivé depuis pluſieurs ſiécles) aucun miniſtre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun financier n'a été odieux; & quand, ſur quelques dificultés, le parlement a fait des remontrances à ſon maitre, on a cru voir un père de famille qui conſulte ſur les intérêts de ſes enfans les interprètes des loix.

Il s'eſt trouvé un homme qui a ſoutenu le crédit de la nation par le ſien; crédit fondé à la fois ſur l'induſtrie & ſur la probité qui ſe perd ſi aiſément, & qui ne ſe rétablit plus quand il eſt détruit. C'était un des prodiges de notre ſiécle; & ce prodige ne nous frapait pas peut-être aſſez: nous y étions acoutumés, comme aux vertus de notre monarque. Nos camps devant tant de places aſſiégées ont été ſemblables à des villes policées où régnent l'ordre, l'afluence & la richeſſe. Ceux qui ont ainſi fait ſubſiſter nos armées étaient des hommes dignes de ſeconder ceux qui nous ont fait vaincre.

Vous pardonnez, héros équitable, héros modeſte, vous pardonnez ſans doute, ſi on

oſe mêler l'éloge de vos ſujets à celui du père de la patrie ? Vous les avez choiſis. Quand tous les reſſorts d'un état ſe déployent d'un concert unanime, la main qui les dirige eſt celle d'un grand-homme : peut-être ceſſerait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin & jaloux la juſtice qui leur eſt rendue.

Grace à cette adminiſtration unique, le roi n'a jamais éprouvé cette douleur ſi cruelle pour un bon prince, de ne pouvoir récompenſer ceux qui ont prodigué leur ſang pour l'état.

Jamais dans le cours de cette longue guerre, le miniſtre n'a ignoré, ni laiſſé ignorer au prince, aucune belle action du moindre oficier ; & toutes nombreuſes, toutes communes qu'elles ſont devenues, jamais la récompenſe ne s'eſt fait atendre. Mais quel pouvoir chez les hommes eſt aſſez grand pour mettre un prix à la vie ? Il n'en eſt point ; & ſi le cœur du maître n'eſt pas ſenſible, on n'eſt mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale, pluſieurs d'entre vous verront dans leurs voyages ces terrains que *Louis XV* a rendus ſi célèbres, ces plaines ſanglantes que vous ne connaiſſez encor que par les réjouiſſances paiſibles qui ont célébré des victoires ſi chérement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de héros ſont morts pour vous, verſez des larmes ſur leurs tombeaux, imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi, de la cime des Alpes, qui étaient ſes champs de

victoire : *le colonel de mon régiment a été tué; vous connaissez trop, sire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre est honorable, & pour qui l'écrit, & pour qui la reçoit! O hommes! apprenez d'un prince & d'un roi ce que vaut le sang des hommes, aprenez à aimer.

Quel préjugé s'est répandu sur la terre, que cette amitié, cette précieuse consolation de la vie, est exilée dans les cabanes, qu'elle se plaît chez les malheureux! O erreur! l'amitié est également inconnue, & chez les infortunés ocupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux souvent endurcis, & dans le travail des campagnes, & dans les ocupations des villes, & dans les intrigues des cours. Partout elle est étrangère: elle est comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées; & lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir! Puissent ceux qui croyent que dans les cours l'intrigue ou le hazard distribue toujours les récompenses, lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ses victoires! *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle, & où le héros se peint, *j'ai perdu un honnête homme & un brave oficier que j'estimais & que j'aimais. Je sais qu'il a un frère dans l'état ecclésiastique, donnez-lui le premier bénéfice, s'il en est digne, comme je le crois.*

Peuples, c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au-dehors & votre tranquilité au-dedans; voyez les arts

protégés au milieu de la guerre; comparez tous les tems; comptez-les depuis *Charlemagne*, quel siécle trouverez-vous comparable à notre âge? Celui du régne trop court de l'immortel *Henri IV*, depuis la paix de Vervins; & encor quel afreux levain restait des discordes de quatre régnes? Les belles & triomphantes années de *Louis XIV*; mais quels malheurs les ont suivies? & puisse notre bonheur être plus durable! Enfin, vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf siécles; tant le bonheur public est rare, tant le chemin est lent qui mène en tout genre à la perfection, tant il est dificile de gouverner les hommes & de les satisfaire.

On s'est plaint (car la vérité ne dissimule rien, & nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque), on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste & puissante machine si habilement conduite. *Louis XV*, en prenant à la fois le timon de l'état & l'épée, ne trouva point dans ses ports de ces flotes nombreuses, de ces grands établissemens de marine, qui sont l'ouvrage du tems. Un éfort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une si longue aplication. Il n'en est pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains aprirent si rapidement à construire & à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flotes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait; nous

avons même armé plus de vaisseaux que n'en avait la Hollande, qu'on apelle encor *puissance maritime*; mais il n'était pas possible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant si peu de chose par elle-même sans l'empire de la mer, regarde depuis si longtems cet empire comme le seul fondement de sa puissance & comme l'essence de son gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire; ce qui est nécessaire à un état est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande a ses navires marchands, la Grande-Bretagne ses armées navales, la France ses armées de terre.

Le ministre, qui prêtait la main aux rênes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avait su longtems retenir comme enchaînées ces flotes de nos voisins toujours prêtes à couvrir les mers, & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient aquis le droit d'espérer que ses yeux, prêts à se fermer, ne verraient plus la guerre; mais Dieu, qui prolonge & retranche à son gré nos années, frapa *Charles VI* avant lui; & cette mort imprévue, comme le sont presque tous les événemens, fut le signal de plus de trois cent mille morts. Enfin la sagesse de ce vieillard respectable, ses services, sa douceur, son égalité, son désintéressement personnel, méritaient nos éloges, & son âge nos excuses. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté,

à la puiſſance de l'état, ce rempart de vaiſſeaux, cette force qui peut ſe porter à la fois dans les deux hémiſphères : & que n'aurait-on point exécuté? Le héros, auſſi admirable qu'infortuné, qui aborda ſeul dans ſon ancienne patrie, qui ſeul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'eſt affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de ſon audace plus qu'humaine ; & ce prince ſupérieur à *Guſtave-Vaſa*, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes reſſources nous manquaſſent, notre gloire s'eſt conſervée ſur les mers. Tous nos oficiers de marine, combatant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils euſſent vaincu, s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a ſoufert, & n'a jamais été interrompu ; nos grands établiſſemens ont ſubſiſté ; nous avons renverſé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'orient. Nous étions partout à craindre, & tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonſtances heureuſes on vole de la victoire de Laufeldt aux baſtions de Berg-op-zoom. On ſavait que les *Requeſens*, les *Parme*, les *Spinola*, ces héros de leur ſiécle, en avaient tour-à-tour levé le ſiége. *Louis XIV* lui-même, dont l'armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. *Coehorn*, le *Vauban* hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entière la défendaient : *Louis XV* en or-

donne le ſiége, & nous la prenons d'aſſaut. Le guerrier, qui avait forcé Ocſakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontière de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre; ſecrets au-deſſus des régles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les ennemis, & qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe penſe que *Louis XV* ceſſera d'être ſi facile, qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute & qu'on juſtifie en la ſupoſant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inſpirer. Ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés & fumans de ſang: il ne propoſe rien de plus que ce qu'il ofrait dans ſes premières proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encor; il était trop peu vraiſemblable: on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'impoſer; on tremble, & on s'aigrit: le vaincu eſt auſſi obſtiné dans ſa haine, que le vainqueur eſt conſtant dans ſa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu ſe porter juſqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés, qui n'aguères n'étaient connus que de nom? Qui eût penſé que les habitans des bords du Volga & de la mer caſpienne duſſent être apellés aux bords de la Meuſe? Ils viennent cependant; & cent mille hommes qui couvrent Maëſtricht les atendent pour renouveller toutes les horreurs de la guerre. Mais tandis que les ſoldats hyperboréens font cette marche ſi longue & ſi pénible, le général, chargé du

deſtin de la France, confond en une ſeule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire paſſer ſon armée à travers l'armée ennemie ? Comment Maëſtricht eſt-il tout d'un coup aſſiégé en leur préſence ? Par quelle intelligence ſublime les a-t-il diſperſés ? Maëſtricht eſt aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis ſe reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les reſſources leur manquent à la fois ; il ne leur reſte plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejettée. Quelles conditions nous impoſerez-vous ? diſent-ils. Les mêmes, répond le roi victorieux, que je vous ai préſentées depuis quatre années, & que vous auriez acceptées ſi vous m'aviez connu. Il en ſigne les préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors ; & les plus ſages de nos ennemis s'écrient : le père de la France eſt donc le père de l'Europe !

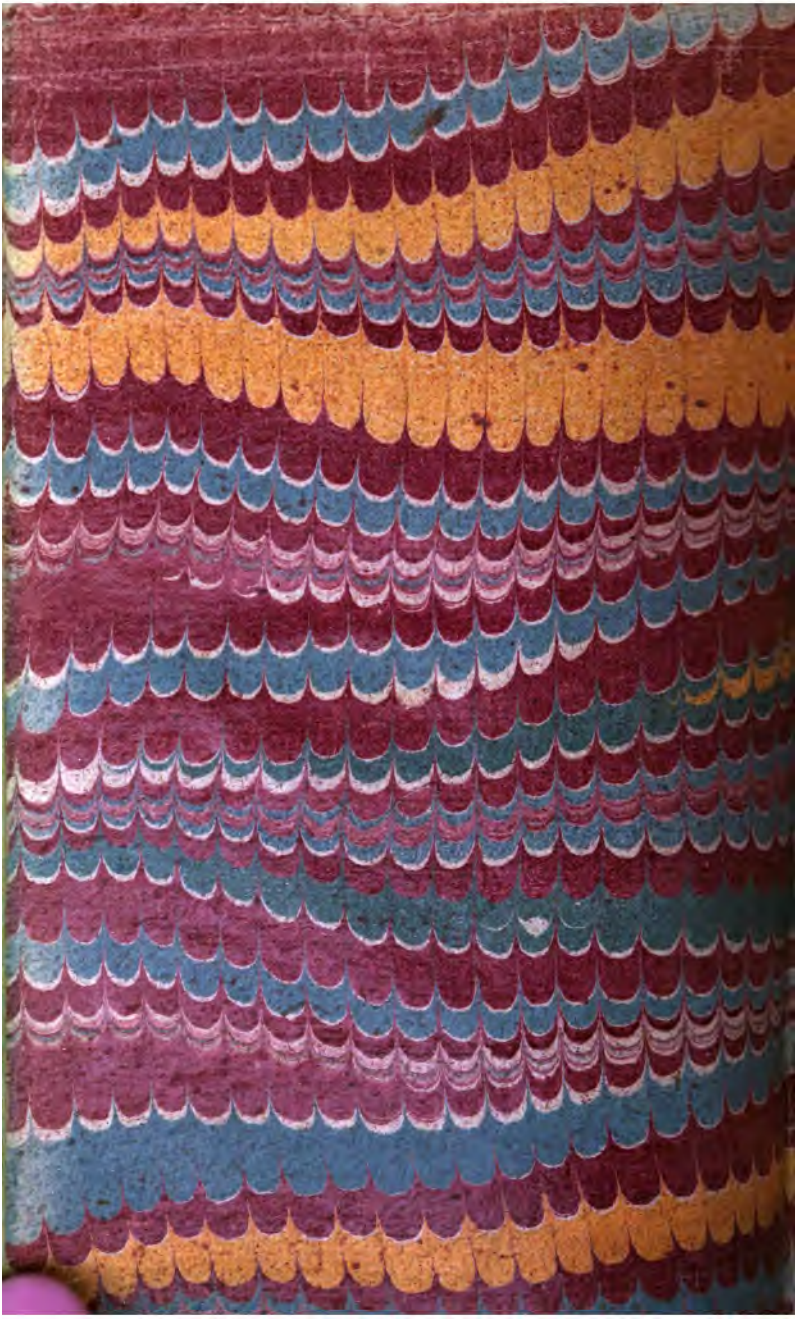
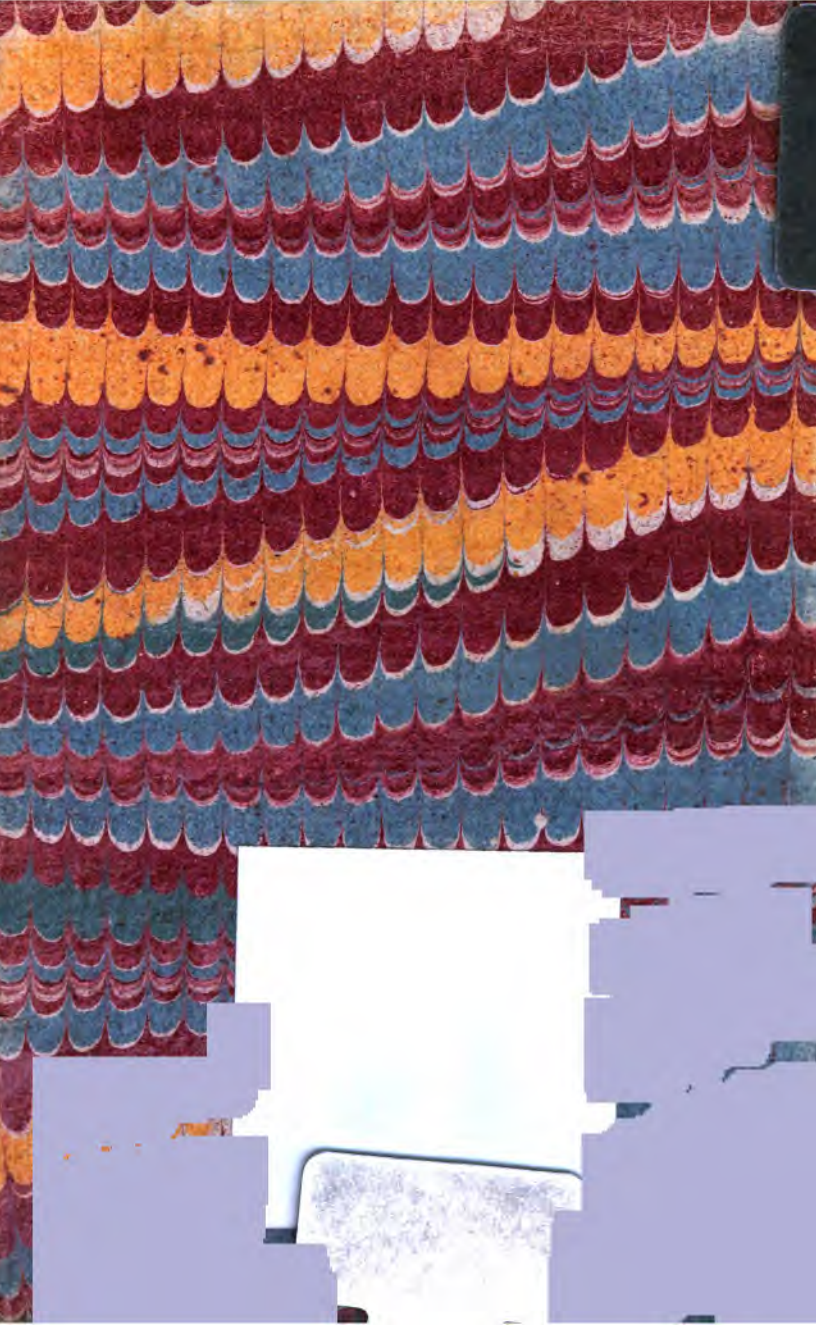
Les Anglais ſurtout, chez qui la raiſon a toujours quelque choſe de ſupérieur, quand elle eſt tranquile, rendent comme nous juſtice à la vertu : eux qui s'iritèrent ſi longtems contre la gloire de *Louis XIV* chériſſent celle de *Louis XV.*

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un ſeul fait que la malignité puiſſe ſeulement couvrir du moindre doute ? On s'était propoſé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit ſimple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encor des éloges ! Nous devons des actions de graces.

Quel eſt le citoyen, qui en voyant cet homme ſi grand & ſi ſimple, ne doive s'écrier du fond de ſon cœur; ſi la frontière de ma province eſt en ſûreté, ſi la ville où je ſuis né eſt tranquile, ſi ma famille jouit en paix de ſon patrimoine, ſi le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'eſt à vous, c'eſt à vos travaux, c'eſt à votre grand cœur que je le dois!

Il y a toujours des hommes qui contrediſent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur ſe contente de la juſtice qu'il fait rendre à ſes alliés? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes? il pouvait d'un mot gagner pluſieurs villes. Oui, il le pouvait, ſans doute: mais lequel vaut le mieux pour un roi de France, & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à ſa grandeur, en laiſſant dans le cœur de ſes ennemis des ſemences éternelles de diſcorde & de haine, ou bien de ſe contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui ſemblaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalouſie faiſait ſaigner, en devenant l'arbitre des nations ſi longtems conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* aprend aux hommes que la plus grande politique eſt d'être vertueux. Que nous reſte-t-il à ſouhaiter déſormais, ſinon qu'il ſe reſſemble toujours à lui-même, & que les rois à venir lui reſſemblent?

FIN.

Dr A. Potts
26.11.91
[VOLT.]

911719